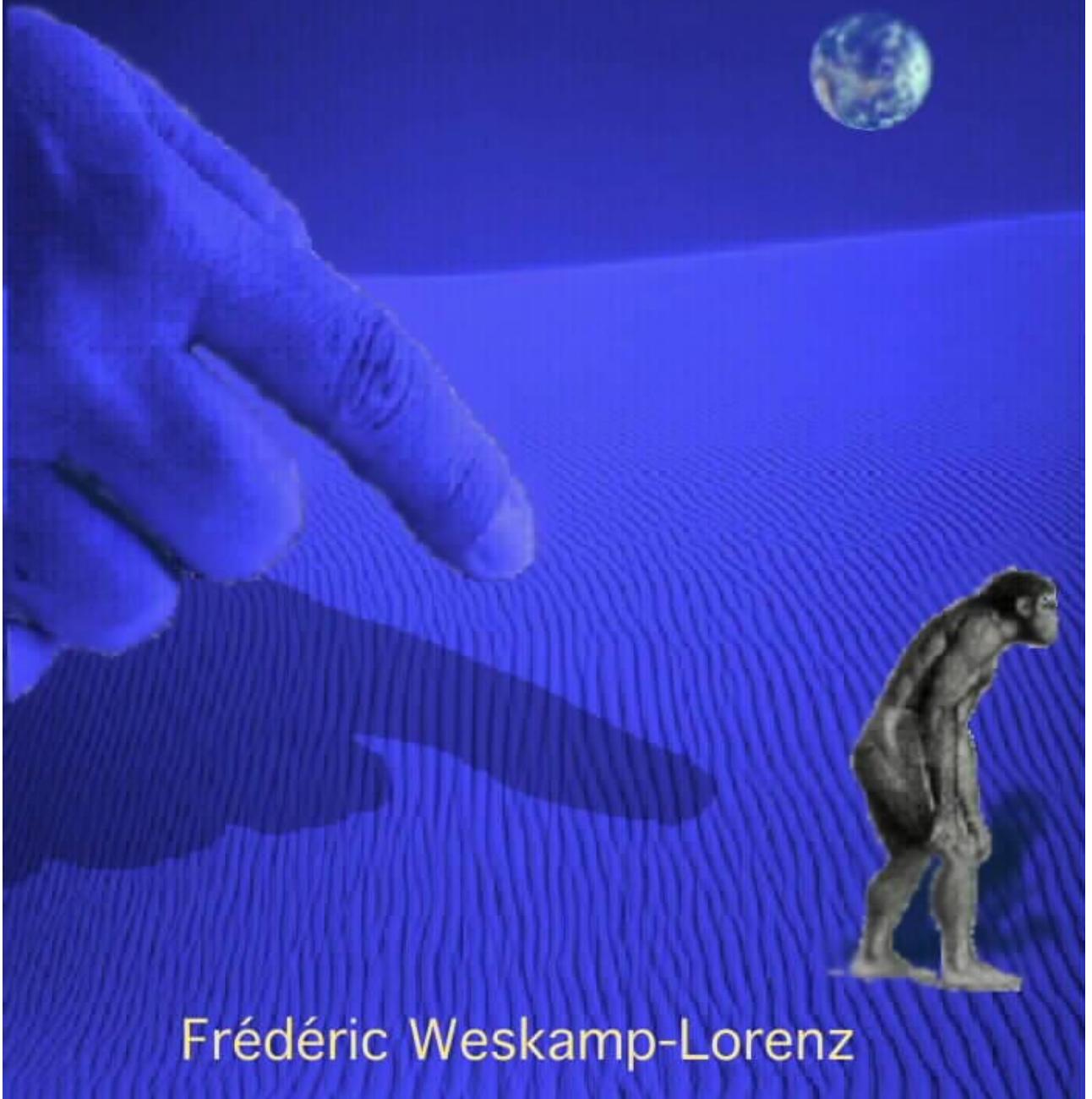


1999

Dieu pris sur le fait



Frédéric Weskamp-Lorenz

1999 ou Dieu pris sur le fait

1999

ou

Dieu pris sur le fait

Frédéric Weskamp-Lorenz

Janvier 1999

Ce livre est la propriété exclusive de Frédéric Weskamp Lorenz. Il peut-être distribué gratuitement, mais en aucun cas vendu ou publié sous tout autre forme quela présente.
Contact wlorenz@multimania.com.

**Base de Roswell,
le 6 juillet 1947**

Le vieux camion s'arrêta devant la maison du shérif. Mac Brazel en descendit précautionneusement. Avec les orages de ces derniers jours, son arthrite du genou le faisait souffrir. Passant à l'arrière du véhicule, il souleva la bâche et prit un mystérieux morceau de métal parmi la dizaine qu'il avait ramassé dans son champ. Heureusement, ils étaient aussi légers que du bois de balsa. Il n'eut aucun mal à le sortir.

Brazel monta les quatre marches de la maison avec difficulté. Le bureau était vide, peuplé par quelques mouches affolées par les turbulences du ventilateur. Mac Brazel s'assit et attendit quelques minutes. Un bruit de chasse d'eau se fit entendre et le shérif Wilcox entra dans le bureau. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, la tempe grisonnante et les yeux bleus. Il ne remarqua pas tout de suite le vieux fermier.

— Bonjour Georges.

— Ah ! Salut Brazel, encore des problèmes avec les voleurs de bétail?

— Non, cette fois-ci, j'ai trouvé un avion sur mes terres.

— Un avion de quel type?

— Je n'en sais rien. Mais vu ce qu'il en reste, il va être difficile à identifier. Il y a des débris sur plus d'un kilomètre carré. Les militaires ont encore fait des leurs.

— Pourquoi les militaires?

— Ben, regardez-moi ça, un métal aussi léger et si résistant. Je n'ai encore jamais vu un ferraille comme ça! Ça ne se laisse entailler ni avec un couteau, ni avec quoi que ce soit.

Le shérif pris le morceau que lui tendait Brazel. Effectivement, il avait un aspect très étrange. Il était de couleur argent très clair, et brillant. Le shérif fut surpris par son extrême légèreté. Mais ce qui l'étonna avant tout c'était sa rigidité. Il essaya de le plier de toutes ses forces, mais l'objet n'accusa aucune déformation.

Le shérif, intrigué, décida immédiatement d'appeler la base militaire de Roswell. Une heure plus tard, une Jeep s'arrêtait devant le bureau et trois hommes entrèrent, en uniforme.

— Shérif Wilcox?

— Bonjour mon colonel.

— Bonjour mon vieux, alors montrez-nous cette trouvaille.

Les trois hommes, Le colonel William Blanchard, l'officier du renseignement Cavitt et le Major Jesse Marcel regardèrent à tour de rôle le débris. Le major Marcel sortit immédiatement de sa sacoche un petit compteur Geiger.

La base de Roswell, au nouveau Mexique, accueille la première unité au monde de

bombardiers atomiques, le 509e Bomb Group, qui a largué les bombes sur Nagasaki et Hiroshima. Les américains étaient alarmés par tout événement suspect aux alentours de la base, où de nombreux espions russes, en pleine guerre froide, avaient été repérés. Mais ce que ces hommes avaient devant les yeux était particulièrement étrange.

— Alors Major, des traces de radioactivité?

— Aucune mon colonel.

Puis, ils se repassèrent le débris et essayèrent de le plier.

— Vous n'y arriverez pas, dit le shérif. J'y ai déjà essayé toute ma force. Dites Donc, vous avez inventé un sacré métal. Dommage que votre avion se soit écrasé...

Les trois militaires se regardèrent. En effet, sacré matériau, dont ils auraient bien aimé connaître la provenance.

Mac Brazel, avait regardé la scène avec indifférence. Les militaires allaient nettoyer son champ et ramasser leurs petits joujoux Il retournerait à son bétail, chacun son métier.

— Depuis quand êtes-vous en possession de ceci?

— Depuis 4 jours, répondit Mac Brazel.

— Et vous ne venez que maintenant?

— Dites Donc, je ne suis pas chargé de garder vos avions, moi. Mes bêtes me suffisent. D'ailleurs, je vais bientôt devoir y retourner.

— Une seconde, quand exactement avez-vous trouvé ces débris?

— Et bien voilà, mon Commandant,

— Colonel, je vous prie

— Tout ce que vous voudrez. Eh bien nous étions chez le vieux Peter, à jouer aux cartes sur sa terrasse. Le pauvre vieux, il est bien seul depuis que sa Louise a passé l'arme à gauche. Il essaie bien de se distraire avec ses chevaux, mais vous savez, à son âge...

— Abrégez, je vous prie, passez-nous les détails...

— Oh, mais laissez moi raconter, si vous m'interrompez tout le temps... Bon, donc nous jouions aux cartes, j'avais un superbe brelan, quand il y eu un drôle d'éclair.

— Il y avait de l'orage?

— Oui, c'est pour cela que nous étions sous l'auvent de la terrasse. Et puis nous avons vu un drôle d'avion, très brillant. Ah ça on peut dire qu'il était bizarre. De loin, on aurait dit, comment dirais-je... Vous allez rire... Mais avec tout votre respect, on aurait dit une soupière.

— Il avait la forme d'une soupière!

— Oui, mais sans les anses. Mais c'était loin, on a pas bien regardé, vu que j'avais un brelan et que...

— Et ensuite?

— Ensuite, il y a eu un grand bruit, mais ce dont je suis sûr, c'est que c'était pas le tonnerre. Non, le bruit était différent. Le vieux Peter m'a dit " dis donc Mac, c'est y pas dans ton champ qu'il y eu la foudre?". Mais moi j'avais mon brelan, et je connais ses trucs pour me faire perdre ma concentration.

— Qu'avez vous fais alors?

— Et bien j'ai abaissé mon brelan et j'ai ramassé ma mise.

— Non, dit le Colonel, visiblement agacé par la lenteur de Mac Brazel, vous êtes allé sur les lieux?

— Ah ben oui, deux heures plus tard. On a fait la revanche entre-temps.

— Et avez-vous vu quelque chose d'anormal?

— Mes bêtes avaient probablement eu peur de l'éclair et s'étaient échappées de leur enclos. Au passage, elles m'avaient bien bousillé une centaine de mètres de clôture.

— Mais pas de traces de l'objet?

— Non, il faisait nuit. Je me suis dit que le lendemain il allait falloir que je répare cette fichue barrière et qu'il me faudrait toutes mes forces. Alors, je suis allé me coucher.

— Soit. Et le lendemain, quand Vous êtes retournés sur les lieux?

— Les bêtes étaient presque toutes rentrées. Le seul point d'eau des environs est dans l'enclos. La soif les a fait revenir. Ensuite, j'ai réparé ma clôture.

— Et quand avez-vous découvert les débris?

— Ça, je les ai vus tout de suite. Ça passe pas inaperçu. Mais il y avait l'enclos à réparer. Le travail d'abord.

— Vous n'avez pas eu la curiosité de chercher l'appareil.

— Oh, mais moi je m'occupe de mes bêtes. Et puis les débris s'étaient étalés sur toute la colline. C'est plus chez moi, là-bas. Et ce que mon voisin fait dans son champ, ça ne me regarde pas. Chacun chez soi.

Le colonel commençait à s'échauffer. Puis, il réfléchit une minute et prit une décision.

— Major, et vous aussi Cavitt, vous allez accompagner Brazel avec quelques hommes. Moi j'expédie les débris à Washington pour une expertise. Exécution.

Une heure plus tard un gros B-25 s'envola avec à son bord les étranges débris. Au même moment, le major Marcel et le capitaine Cavitt suivaient le vieux camion de Brazel sur les routes du nouveau Mexique. Ils arrivèrent dans la petite localité de Coronna quelques heures plus tard, à la tombée de la nuit.

Les bêtes paissaient tranquillement dans l'enclos. Marcel et Cavitt escaladèrent la petite colline. Lorsqu'ils arrivèrent au sommet, ils virent ce qui allait intriguer le monde jusqu'à la fin du siècle.

Paris, le 30 Juin 1998

Cent mètres séparent la nouvelle Université des locaux de l'ancienne Faculté des Sciences, rue Cuvier, dans le cinquième arrondissement de Paris. Cette courte distance, Carla l'avait parcouru des milliers de fois. Aujourd'hui, elle lui paraissait plus longue, car la grosse pluie d'orage de Juin aurait traversé le plus épais des imperméables. A un de ses camarades, qui l'accompagnait, elle avait posé une question en chemin. Celui-ci, occupé à courir sous la pluie, avait refusé de répondre. Carla était une fille curieuse de tout. Une marche sous la pluie éveillait toujours en elle la même question: pour être le moins mouillé fallait-il marcher ou courir? Certes, en marchant on restait plus longtemps sous l'eau, mais en courant, les gouttes frappaient plus violemment le corps. Sans compter les risques de chutes. Carla avait décidé de marcher. Courir lui semblait superflu. D'autant plus que le cours qu'elle allait subir dans l'amphithéâtre Cuvier, traitant de généalogie génétique, ne la ravissait guère.

Il s'agissait de montrer les liens existants entre les ADN de différents virus ou membres d'une même branche de l'évolution. L'ADN est une molécule très complexe, présente dans chacune de nos cellules, qui contient toute notre information génétique, de la couleur de nos yeux, jusqu'à la taille de nos gros orteils. Nos maladies, peut-être même notre caractère ou vos passions pour le chocolat y sont inscrits. Les scientifiques, toujours très assurés lorsqu'il s'agit de parler au grand public, commençaient à peine à entrevoir la masse d'information contenue dans cette molécule. Quelques dizaines d'années plus tôt, l'appartenance à une même branche de l'évolution était démontrée en comparant la taille des os, la forme des mâchoires, ou le nombre de pétales. La découverte de l'ADN permit de situer tous les chaînons de l'évolution et de s'apercevoir qu'il en manquait.

L'amphithéâtre Cuvier vaut le déplacement. C'est à cet endroit même que Marie Curie donna ses cours sur la radioactivité. La salle est large et peut contenir jusqu'à cinq cents étudiants, sur des bancs de bois très inconfortables. Les tables recèlent nombre de graffitis, qui sont la patine des bancs d'Université. Il y est notifié que le prof est un âne, que le poids de l'atome d'oxygène est 32 et que les prouesses amoureuses de Jacqueline sont remarquables et surpassent de loin celles de Berthe. Nos futurs scientifiques et ingénieurs avaient gravé là pour la postérité leurs petites conditions d'humains.

Le plafond de la salle est une immense verrière. Pour éviter de coûteux nettoyages, l'intendance en avait fait peindre les vitres. Lorsqu'il faisait soleil, l'amphi prenait des allures de vieux hangar, ce qui ne faisait que rajouter à son charme. Car du charme, il en avait. Il sentait bon le passé et la science de jadis. En son centre trônait un immense bureau ciré, clos sur la droite par une paillasse de carreaux blancs et un évier jaunis, qui témoignait de milliers d'expériences de chimie. Derrière pendaient deux tableaux noirs, équilibrés par des contrepoids. Pendant le cours, le professeur faisait glisser les deux immenses pans de bois l'un sur l'autre. Carla assistait avec ravissement à la manœuvre comme s'il eut s'agit d'un marin affaissant la voile d'un trois mâts.

L'amphithéâtre était presque vide. Seuls treize étudiants de dernier cycle assistaient

à ce cours. L'approche des examens avait vidé les bancs de l'université. Les élèves préféraient réviser à l'ombre des platanes en fleurs de jardin du Luxembourg, ou bien à l'ombre d'étudiantes, en fleurs également. Le professeur fit son entrée. Mme Guillaumet était l'archétype de la chercheuse. Laide, sans maquillage, ses cheveux blancs jaunis étaient ramassés en chignon sur le haut du crâne. Elle portait l'uniforme témoignant de son statut d'enseignante : la blouse blanche. Des tâches de craies rouges et blanches ornaient l'entrée des deux poches latérales. Après avoir posé sa sacoche de cuir sur la paillasse, elle plongea sa main dans son réservoir à craies et commença son cours.

Les généticiens ne connaissent que quatre lettres. Chacune d'entre elles représente l'un des composant la molécule complexe de l'acide désoxyribonucléique, ou ADN. Deux éléments s'accrochent l'un à l'autre. Les paires s'enchaînent et forment une très longue échelle torsadée. Le sens de rotation est le même pour toutes les espèces vivantes sur Terre. Ceci est encore mal expliqué, même si une théorie officielle rassure les angoissés de la science. Les quatre lettres élémentaires utilisées sont le C, le G le T et le A. Mme Guillaumet, très digne énonça pendant une heure et demie des babilllements d'enfants qui réjouirent Carla:

— En pratique, la séquence GAGATATA se retrouve chez le murex ainsi que chez le bernard-l'ermite. Cependant, il faut noter que GAGACACA joue un rôle similaire à TAGATGTTA comme le montre la chromatographie des gonades de bigorneaux, présentée en tout début de semestre.

Carla était rêveuse. A deux pas d'ici, à côté du porche menant au Jardin des Plantes, se trouvait la maison où Antoine César Becquerel avait mis en évidence la radioactivité, en laissant traîner par hasard une plaque photographique sur une boîte de sels d'uranium. Une petite plaque commémorative, cachée derrière un buisson d'aubépines rappelait que cette bâtisse fut le siège d'une des plus grandes découvertes de l'homme, l'une des plus dangereuses aussi. Où étaient passés ces temps d'aventure, quand les savants faisaient une découverte fondamentale chaque année. Aujourd'hui, la science est devenue trop technique, trop spécifique, tant les domaines d'études sont vastes. Peu de scientifiques avaient une culture suffisante pour embrasser la totalité des matières. Peu d'entre eux en avaient d'ailleurs envie. Carla se sentait frustrée. Un jour, elle avait interrompu le cours et posé à madame Guillaumet une question de fond sur l'évolution. Celle-ci en avait conçu de l'humeur, éluda la question et revint à son cours. Avait-elle la réponse ou bien ses connaissances ne se bornaient-elles qu'à la dissection des gonades de gastéropodes— alias couilles de bigorneaux?

Lorsque le cours se termina, Carla avait noirci une demie page. Le soleil était réapparu. Lors de sa pose de midi, elle aimait se promener dans les allées du jardin des plantes. Un bâtiment majestueux le clôturait vers le sud. Cet immense hall recueillait les découvertes du début de ce siècle en matière de Darwinisme. La salle de l'évolution retraçait les aventures de la vie, de la première bactérie au plus gros des cétacés.

Le bâtiment, rénové de fond en comble était visible de la grande allée du parc, tel un château de la renaissance fermant une allée de Platane. D'ailleurs le jardin avait été redessiné par les grands architectes de Louis XIV. Son rôle était à l'origine la culture de plantes médicinales. Puis, au cours des siècles il avait gardé sa fonction de pôle

scientifique, en donnant naissance dans le quartier à nombreux institut, puis deux siècles plus tard Jussieu, la plus grande Université européenne.

Carla remarqua un détail nouveau dans ce paysage qui lui était si familier. De grands panneaux avaient été plantés la veille face à l'entrée de l'édifice. Longs d'une dizaine de mètres ils relataient la vie de Charles Darwin. Carla rafraîchit alors sa mémoire sur ce qu'elle avait appris gamine à l'école. D'ailleurs, toute une classe de septième s'était assise devant les panneaux et écoutaient le maître avant la visite. Carla se mit dans un coin et profita de cette leçon improvisée.

— Charles Darwin naquit au début du dix-neuvième siècle dans une province anglaise, dit l'instituteur. Au cours d'un tour du monde de cinq ans, à bord de l'un des vaisseaux de sa très gracieuse majesté, il fit de remarquables observations. De retour en Angleterre, il énonça sa célèbre théorie de l'évolution par sélection naturelle et survivance du plus apte. Elle se heurta violemment aux théologiens et aux hommes d'église.

Au fur et à mesure de l'exposé, Carla se faisait des réflexions d'adulte sur la leçon qu'elle avait, elle aussi, subit lors de sa scolarité. Si à l'époque Darwin dut faire face à tant de résistance, c'est que le mythe d'Adam et Eve était pris au pied de la lettre. Que les hommes aient pu descendre du singe, ou plus précisément, que leurs ancêtres leur eussent ressemblé, était un blasphème. Elle se souvint d'ailleurs que le Vatican n'avait toujours pas entériné cette théorie. Mais enfin, que peut-on attendre d'une institution qui mit plusieurs siècles avant de reconnaître les théories de Galilée.

L'instituteur continuait son exposé, sans voir que Carla l'écoutait avec attention.

— Charles Darwin était un homme discret et modeste, doué d'un sens aigu de l'observation. Il analysa avec calme les arguments de ses détracteurs et acquit la réputation d'un auteur sérieux et rigoureux. Il eut toute sa vie à se battre contre les idées reçues.

Quelques décennies plus tard, une autre théorie vit le jour: le catastrophisme, selon laquelle l'évolution n'était plus un phénomène discontinu, mais se déroulait par à-coups, à travers une suite de catastrophes¹. Les tenants de la théorie évolutionnistes se heurtaient, quant à eux, au problème des "chaînon manquant"².

Les promoteurs de cette nouvelle théorie rencontrèrent une intolérance virulente de la part des darwinistes, qui n'est pas sans rappeler l'intégrisme dont fut victime leur maître un siècle plus tôt.

¹ Le fait le plus marquant sur lequel s'appuie cette théorie, actuellement, est la disparition des dinosaures, question qui est loin de faire l'unanimité parmi les spécialistes de paléontologie.

² On retrouve cette dualité entre évolutionnisme et catastrophisme dans les études qui ont été faites sur l'évolution de coquilles d'escargots, dans les sédiments du lac Rodolphe, au Kenya. Celles-ci permettent de suivre l'évolution sur de très grands laps de temps. On trouve alors de suites de strates où ces coquilles suivent un processus d'évolution continue, mais séparées par des discontinuités. On ne sait alors pas si ce sont de véritables discontinuités où si l'évolution s'est simplement accélérées pendant ces périodes de transition.

Carla sourit. Décidément, les scientifiques sont des hommes comme les autres, qui oublient vite les leçons du passé.

Pour elle, ces deux théories étaient en fait semblables. Il importait peu que l'évolution soit le résultat d'une lutte continue pour la vie, ou de catastrophes naturelles. La vérité se situait peut-être entre ces deux extrêmes. Mais surtout, elles réfutaient toutes les deux l'idée d'une puissance directrice de l'évolution. Dieu, car il faut bien lui donner un nom, ne faisait pas partie des hypothèses évolutionnistes.

Ceci gênait Carla, qui avait hérité de la religion de ses parents: elle était athée. Toutefois, l'absence d'une volonté dans la marche de l'évolution lui semblait incongrue. Sans imaginer qu'un grand vieillard à barbe blanche, ou qu'une lumière divine tirât les ficelles de l'évolution, il lui paraissait improbable que notre présence sur terre, que notre morphologie fut le résultat du hasard de la lutte pour la vie.

Un de ses professeurs d'université, lui avait un jour fait une remarque étrange.

— Vous êtes vous déjà posé des questions sur le nombre de nos doigts? Nos mains permettent d'effectuer des mouvements d'une grande complexité. Cinq est le nombre optimal de doigts pour pouvoir tourner une boule sans qu'elle vous échappe. Essayez. Prenez une orange ou une pomme, ou n'importe quoi de rond qui vous tombera sous la main. L'objet restera stable s'il repose sur trois doigts. Bien sûr, il est possible de le tenir avec deux seulement. Mais il faut alors le serrer, ce qui ne représente pas un équilibre parfait. Pour faire tourner l'orange il faut que deux doigts au moins changent de position. Trois doigts en permanence en contact avec l'objet, plus deux doigts qui bougent égalent cinq. Pas six, ni quatre : cinq semble être une constante. Est-ce le fruit du hasard?

La douceur du soir et la fraîcheur de l'air lavé par la pluie de l'après-midi reléguèrent ces souvenirs loin derrière les rêveries de Carla. Elle choisit un banc, en essuya quelques centimètres carrés et y posa son charmant derrière. Cette belle fille brune avec des reflets roux, campée sur de longues jambes fines, avait un visage doux qui donnait à son apparence les rondeurs qui faisaient défaut à son buste. Belle sans en profiter, elle avait du succès auprès des garçons. Mais ceux-ci, plus intéressés par les travaux pratiques ne faisaient que peu de cas de son intelligence.

La fumée de sa cigarette s'élevait en volutes au-dessus de sa tête. Bien plus haut, dans le ciel de Paris un point blanc apparut derrière un nuage. Après quelques zigzags rapides, il disparut subitement. Personne ne le remarqua. Mais qui regarde encore les nuages à notre époque, sinon ceux qui figurent sur les photos prises quotidiennement par les satellites et commentées par le crétin de service?

Base de Roswell, le 8 Juillet 1947.

Le major Marcel était bien embêté. Il venait de rentrer de Coronna avec une étrange cargaison. Dans son petit bureau sombre, près du mess des officiers, il se rongea les ongles face à son téléphone en Bakélite noire. Comment allait-il annoncer la nouvelle? Le capitaine Cavitt était resté sur les lieux, et son colonel était à Washington, injoignable.

Maintenant, il fallait qu'il téléphone à Forth Worth, réveille son ancien lieutenant, et le mette au courant des événements des derniers jours.

Les doigts rongés de Marcel firent cliqueter le cadran. La sonnerie du téléphone retentit dans le combiné. Comment allait-il lui annoncer tout ça?

— Hm..., gargouilla son interlocuteur sur un ton peu réglementaire.

— Désolé de vous déranger mon commandant, ici Marcel de la base de Roswell.

— Major, j'espère que vous ne me réveillez pas pour parler du temps ou vous étiez sous mes ordres à Westpoint... Qu'y a-t-il?

— Un orage a éclaté il y a quelques jours, et depuis on est bien embêtés.

— La foudre est tombée sur la base? Y a-t-il des appareils détruits, questionna le commandant Johnson, maintenant tout à fait réveillé.

— Non, non.

— Vous ne me téléphonez quand même pas parce que vous avez peur de l'orage?

— Mon commandant, c'est pas la foudre qui est tombée. C'est les vaches...

— Il a eu de l'orage et les vaches sont tombées. Le cas est clair. Major, allez cuver votre bourbon, je suis trop fatigué et je vous engueulerai demain.

— Non, je veux dire, les bêtes d'une ferme du coin ont été affolées par l'orage et le fermier a fait une drôle de découverte dans son champ.

— Ah, ah...

— Oui, plein de pièces de métal réparties sur un hectare, et puis des types, bizarres... morts.

— Un accident de voiture?

— Ben, en plein désert, ça me paraît difficile. Non, cela ressemble plutôt à un crash d'avion.

— Des russes. Ah les salauds! Et leur avion a été frappé de plein fouet par la foudre...

— Non, non, c'est pas des russes, ils font un mètre quarante de haut. Et puis pas de traces de train d'atterrissage, de carlingue ou d'hélice.

— Peut-être un engin de reconnaissance tout nouveau. Vous dites 1 m 40? Hum, peut-être la place dans l'avion était-elle restreinte. On a bien pris des italo-américains dans les sous-marins durant la guerre, à cause de leur petite taille.

— Oui, mais, ils sont bizarres ces russes...

— Les russes sont bizarres. On vous l'a répété des milliers de fois durant votre formation.

— Oui mais, alors bizarres à ce point-là...

— Pourquoi, ils sont bizarres comment?

— Ils ont une très grosse tête ronde, ils sont gris jaunes, et ils ont six doigts.

Le commandant Johnson, de son lit à Forth Worth, prenait l'affaire très au sérieux.

— Conservez les corps jusqu'à ce que nous arrivions. Je m'envole de Forth Worth le plus vite possible.

— Mes chefs sont déjà au courant, mais ils ne sont pas à la base en ce moment et nous avons sacrement les jetons. Alors, je vous téléphone...Mais comment on fait pour conserver des corps?

— Démerdez-vous mon vieux. Et puis cachez les pièces de.. de l'avion. Secret absolu là dessus.

— Bien, mon commandant. Mais vous savez, tout ça c'est assez impressionnant.

— Remettez-vous, mon vieux., et au travail.

A la base, le camion fut déchargé dans un hangar vide et une garde y fut affectée. De retour dans son bureau, Marcel avait la main sur la bouteille de bourbon qu'il cachait dans le dernier tiroir en bas à droite de son bureau, quand le téléphone sonna.

— Marcel?

— Oui mon commandant, répondit le major, sa main faisant le salut réglementaire sans lâcher la bouteille.

— Je viens de discuter avec Washington. Nouvelles instructions d'en haut. Faites une autopsie avant que les corps ne commencent à se décomposer. Vous me filmez tout ça et on se voit demain pour votre rapport. Ne prenez plus contact par téléphone. Utilisez les fréquences radio codées.

— Oui mais pour les corps?

— J'en sais rien, mon vieux. Téléphonnez au croque-mort, je ne sais pas moi. Faites preuve d'initiative. Et lâchez cette bouteille.

Retour dans le jardin des plantes

Le jardin des plantes vibrait de milliers d'insectes qui assistaient les jardiniers dans l'embellissement des parterres. Ils se frottaient consciencieusement aux milliers de fleurs, qui sont autant de sexes, et dispersaient la vie de pistils en étamines.

Parmi les meutes d'enfants qui sortaient du muséum d'histoire naturelle, un petit homme essayait de se frayer un chemin. Simon Grabstein n'était pas là pour son plaisir. Sortant du bureau de son nouveau professeur, il avait en poche une affectation pour un laboratoire de paléontologie du sud de la France. Cette perspective ne l'enchantait guère. Au moins allait-il retrouver la chaleur méditerranéenne de son Jérusalem natal qu'il avait quitté sur un coup de tête quelques années plus tôt, venant faire ses études à Paris.

En se dirigeant vers la station de métro de la place Jussieu, il aperçut de loin Carla assise sur son banc. Il ajusta ses lunettes pour mieux la regarder, et fut ravi par sa beauté au fur et à mesure qu'il se rapprochait et que les effets de sa myopie disparaissaient. Encore une que son charme de petit juif à la Woody Allen laisserait froide. En passant à sa hauteur, il tourna la tête vers Carla qui lisait, un bras appuyé sur l'accoudoir. Décidément Simon la trouvait bien belle, une certaine classe et une allure racée la faisait sortir du lot. Une fille inabordable à qui l'on épargne le rentre-dedans classique.

Simon venait, à cet instant, de faire une rencontre de choc. Avec un arbre. Avec le platane situé sur sa trajectoire et qu'il n'avait pas vu trop occupé à détailler Carla. Bel effet ... Sous le choc, Simon à moitié assommé s'assit sur son maigre séant et se frotta la tête. Carla, surprise par le choc sourd de la tête de Simon sur le platane leva la tête et sourit avant de s'enquérir de son état.

– Comment allez-vous ?

– Distraitemment, comme vous le voyez. Je crois que je me suis fais la bosse des maths.

Carla sourit.

– Vous êtes myope ?

– Oui, mais pas aveugle, j'étais en train de regarder... les belles plantes du jardin quand ce platane m'a sauvagement agressé.

La jeune fille fit mine de ne pas relever l'allusion. Sous ses airs absorbés, elle avait vu Simon venir et avait trouvé son apparence surprenante. Il était petit avec un nez busqué, très méditerranéen. “ Il a du caractère” aurait dit sa mère très diplomatiquement. Carla proposa à Simon de venir s'asseoir à côté d'elle.

Le reste de la conversation ne regardait qu'eux. Simon partait vers Aix-en-Provence avec une belle bosse sur la tête et le numéro de Carla dans la poche.

Base de Roswell, 7 heures du matin

— Pourquoi cette combinaison? Je dois mettre ça pour filmer?

— Ordres du Colonel. C'est valable pour tout le monde. C'est tout ce qu'on a trouvé pour se protéger.

Jack Barnett était déconcerté. Il examina la combinaison de tissu argenté, identique à celles qu'utilisaient les atomistes de Los Alamos, où il avait filmé quatre ans plus tôt, dans le cadre du projet Manhattan.

— Se protéger de quoi, bon dieu? Qu'est-ce que c'est que cette histoire. On n'est pas dans un centre atomique, ici.

Il avait été tiré de son lit quelques heures plus tôt par un caporal qui l'avait brutalement sorti de ses rêves. En vingt minutes, deux généraux l'avaient appelé. Du jamais vu. Il avait dû sauter dans un B-25 et rejoindre la base de Roswell immédiatement avec sa Bell and Howel et une caisse de films vierges.

— Prenez tout ce que vous avez, avait précisé le général.

— Tout? Mais j'ai cent cinquante bobines, de trois minutes.

— Très bien, vous prenez tout.

— A vos ordres, mon général.

Barnett n'avait jamais revêtu lui-même ce genre de combinaison, qui couvrait tout le corps. Les gants étaient attenants aux manches. Sur la tête, il avait une espèce de heaume, porteur d'une meurtrière en Rhodoïd.

— Pour filmer et changer les films, ça va être commode, tiens....

Deux médecins militaires, qu'il n'avait jamais rencontrés, avaient revêtu leurs tenues en même temps que lui.

Une fois les trois hommes prêts, le cinéaste et deux médecins, une porte s'ouvrit sur une petite pièce attenante qui faisait office de sas. Ils entrèrent dans une autre salle, vidée pour la circonstance. Au milieu trônait une table métallique, et à ses pieds se trouvait une caisse de roquette. Un filet d'eau s'en échappait.

— Gosh, se dit-il. On va me faire filmer une arme chimique, et qui fuit en plus. C'était donc ça les risques de contamination. Mais ces combinaisons sont bien sommaires. Tout cela n'est pas très syndical...

Puis, le médecin en chef se tourna vers lui.

— Préparez vous mon vieux, hurla-t-il à travers son masque. Et quoi qu'il arrive, gardez votre calme. Vous aurez dix secondes pour vous remettre de l'émotion.

La caméra au poing, le cinéaste vit les deux médecins ouvrir la caisse de roquettes. Il commença à filmer. Mais dès qu'il vit le contenu de la boîte, il baissa les bras et eu un haut le cœur.

La caisse renfermait un corps, conservé sommairement sur un lit de glace. Mais quel corps... Un drôle de type. Petit, très musclé, une peau jaunâtre, une tête ronde énorme, et une blessure béante sur le dessus de la cuisse droite.

Le corps fut placé sur la table. Le ventre était gonflé. Même à travers la combinaison il commençait à sentir l'odeur. En faisant d'autres prises de vue, sous d'autres plans, le jeune cinéaste aperçut deux autres caisses dans un coin de la pièce. Il y

avait donc plusieurs cadavres.

Les deux médecins arrachèrent du corps des lambeaux de peau et les placèrent dans un récipient. Quelques minutes plus tard, l'être était complètement à découvert. En fait de peau, il s'agissait d'une couche plastique protectrice. Il fit quelques gros plans sur la bassine qui les contenait.

L'être était probablement une femme. Une fente était nettement reconnaissable entre ses cuisses. Mais pas de mamelles, ni de nombril. Les bras descendaient jusqu'au dessous de la taille et étaient terminés par de petites mains fines à six doigts.

La tête, visiblement très lourde était maintenue sur un cou court, soutenue par des muscles puissants. Ses yeux, larges et ronds étaient entièrement noirs. Pas de blanc.

L'odeur devenait franchement pénible et les médecins étaient décidés à opérer vite. Le scalpel entama la gorge, puis descendit le long de la cage thoracique. On aurait dit celle d'un poulet, pensa Barnett.

Les médecins coupèrent les côtes à la pince et l'ensemble cœur-poumons apparut. De petits poumons, ou enfin ce qui devait faire office de cœur et de poumons. Car les organes internes n'avaient rien d'humains. Ouverte du cou jusqu'au bas-ventre, la créature était vidée par les médecins, tels des apprentis mécaniciens démontant un moteur pour la première fois.

Les organes étaient dans un état de décomposition avancé. La créature était sans doute restée de longues heures sous le soleil brûlant du Nouveau-Mexique. L'analyse soigneuse de ceux-ci était quasi impossible. Le chef de l'équipe médicale pestait :

— Je fais ce que je peux. Dans l'état où c'est...

Maintenant Barnett sentait l'odeur de la créature, qui avait totalement envahi sa combinaison.

— Bon sang, qu'on en finisse. Ce truc est une infection.

— Je sais, mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse. On a des ordres. J'ai une autopsie à faire, je la fais. Et tant que je n'aurais pas fini ce job, vous resterez là, à filmer.

Ils étaient tous les trois assez tendus, mais Jack avait quand même la certitude d'assister là à un spectacle extraordinaire.

— Qu'est-ce que c'est que ces monstres³ de cirque?

L'un des médecins prit une pincette et se dirigea vers les yeux. Il dit à son collègue.

— L'un des autres a perdu une de ses lentilles, je vais les lui retirer.

Sa pince chercha un point d'encrage sur le coin extérieur de l'œil, et souleva une mince pellicule noire et souple, qu'il déposa dans un bocal de verre. Les yeux devinrent subitement plus humains. La pupille tournée vers le haut, ils présentaient un large blanc.

Puis la boîte crânienne fut ouverte à la scie, la peau repliée sur le front et le cerveau extrait. Barnett fut très surpris par l'épaisseur du crâne : deux bons centimètres, peut-être trois par endroits. Il n'osa pas toucher, pour ne pas gêner les deux toubibs,

³ Freaks, fut le terme employé par Barnett.

mais cela ne ressemblait pas à de l'os. On aurait plutôt une sorte de cartilage.

Le travail des médecins était pénible. Sous leur lourde combinaison anti-radiations, ils étaient en nage et de la buée se déposait sur leur visière. Heureusement, leur travail devait s'interrompre toutes les trois minutes pour permettre au cinéaste de recharger sa caméra avec un film Kodak-Eastman. Quel dommage, pensa-t-il, de faire un tel film en noir et blanc. Pour un tel coup, la couleur aurait certainement été plus adéquate. Mais il aurait fallu filmer en extérieur. Le kodachrome n'aurait jamais été assez sensible pour donner quoi que ce soit sous cette lumière artificielle.

L'autopsie fut réalisée en trois heures et demie, qui lui semblèrent des siècles, à cause de cette odeur de mort, horriblement pénétrante. Jack s'efforça de ne pas y penser, en se concentrant sur son job. Il consomma cent vingt bobines, sur le lot de cent cinquante qu'il avait pris avec lui. Au fur et à mesure il notait les scènes filmées sur les étiquettes et balançait les cartouches dans une boîte.

Lorsque la créature fut dépecée comme un cochon avant une noce, les médecins placèrent les bas-morceaux dans différentes glacières après les lui avoir fait filmer en gros plan.

— Ca ne donnera pas grand-chose, pensa-t-il?

La peau de la créature était lisse, comme celle d'un lézard sans écailles, et avait bien tenu le coup. Mais à l'intérieur, c'était différent. A un moment un des médecins, enlevant un gros organe qui occupait le bas-ventre, eut toutes les peines du monde à le transporter sans qu'il ne se déchire sous son propre poids. Le cerveau, exempt de circonvolutions, ne valait guère mieux. Il ne vit pas de cervelet. Seulement une masse de fibres à moitié décomposées, que le médecin jeta dans le bac émaillé, avec le cerveau.

L'extraction du cerveau terminait l'autopsie. Ils ne quittèrent pas la pièce tout de suite. Les deux médecins se reculèrent et observèrent une dernière fois le cadavre, avant de quitter la pièce. Ils avaient du sang jusqu'aux épaules.

— Quel chantier!

— J'ai déjà fait des autopsies, mais un boulot comme celui-là, jamais. Une vraie boucherie. Allez, filons.

Jack termina sa dernière bobine, pris la boîte de films sous son bras et suivit les deux autres. Dans le sas, ils se déshabillèrent et enfournèrent leur combinaison dans de grandes cantines en ferraille.

Ils se précipitèrent dans les douches pour essayer d'échapper au plus vite à l'odeur de cadavre qui les imprégnait. L'un des médecins lâcha :

— C'est pas tous les jours qu'on dissèque un martien.

— Parce qu'il vient d'une autre planète?

— Ben c'est clair, mon vieux, et une gonzesse en plus! rigola l'autre médecin, cachant sa propre tension sous un humour mal placé.

— Comment savez-vous qu'il est du sexe féminin?

— Tu n'as pas regardé entre les jambes?

— Oui mais il n'y a pas de seins...

— Tu sais les martiennes ont les seins dans le dos, c'est plus pratique pour danser...

Les deux médecins retrouvaient leurs plaisanteries de carabins, seul remède connu pour faire passer la peur de la mort dans les salles de dissection des facultés de médecine. Mais l'un d'eux fut pris de malaise quelques minutes plus tard.

Au même moment, l'avion de Johnson, escorté par les services secrets atterrissait sur la piste.

Au Major Marcel qui l'accueillit, il dit

— Allons mon vieux, montrez-moi vos petits hommes verts.

— Jaunes mon Commandant, ils sont jaunes.

Paris, le 27 septembre.

Carla était affalée sur de vieux coussins qui lui tenaient lieu de canapé provenant du mobilier de sa grand-mère, éparpillé entre de multiples petits enfants. Ces coussins avaient une odeur d'enfance. Ils constituaient autrefois le lit improvisé que sa grand mère lui préparait, chaque été, sous l'appentis du garage. A la mort de son aïeule, Carla ne souhaita conserver que ces coussins, plus précieux à ses yeux que l'argenterie ou le linge brodé. Carla pensa à l'été et au sud de la France, où elle avait passé toutes ces vacances chez sa grand-mère. Et voilà que Simon avait déménagé pour Aix. Comme si l'on pouvait vivre dans le sud en dehors des vacances.

– Je viens d'emménager à Aix-en-Provence, dans un petit meublé, pas très loin du cours Mirabeau.

– Fais attention aux platanes, ils pullulent dans la région, lui avait elle répondu.

Ils échangèrent encore quelques mots avant que Carla, fatiguée, ne mit fin à leur conversation. Simon la faisait rire. Il changeait constamment de sujet, selon son humeur et les différents souvenirs remués par son interlocuteur, qui avait bien souvent du mal à suivre. Carla appréciait ce foisonnement parfois surprenant mais jamais ennuyeux. Pourtant, ce soir elle avait du mal suivre et clôt la conversation par un petit

– Simon, ne m'en veux pas mais j'allais partir, bisous, bye.

Elle prit machinalement la télécommande et fit défiler des images sur la télévision. Elle s'arrêta sur les informations et ne tis pas immédiatement de quel sujet il s'agissait.

Les images montraient un petit bâtiment blanc en bordure d'une route poussiéreuse, sur les contreforts d'une colline délavée par d'anciennes pluies. Aucune végétation ne retenait plus la terre, qui avait perdu en quelques années toute fertilité. Des hommes mais surtout des femmes et leurs enfants attendaient autour de la mission. Ils attendaient un kilo de riz, une vaccination ou un sourire de la part des trois sœurs qui la dirigeait. Depuis les grandes sécheresses, la détresse dans cette partie du monde était intense. Le tissu social était détruit. Beaucoup de familles s'étaient dispersées. Les gens étaient devenus des assistés. Cet état leur enlevait toute ressource ainsi que le courage de rebâtir. La mère supérieure traitait ses patients comme un instituteur morigène un cancre. Elle était d'origine allemande et avait appris dans son monastère du Wurtemberg à aimer son prochain, même si celui-ci était nègre.

Sept cas de Sida s'étaient déclarés aujourd'hui. Petite moyenne, annonçait le commentaire. La rigueur musulmane des gens du cru n'avait pas pu endiguer la maladie. Comme tous les humains du monde, les soudanais avaient de multiples relations sexuelles. Toutes les religions du monde préconisent la chasteté et encensent les liens sacrés du mariage. Mais les hommes sont hommes et ne peuvent échapper à leur nature qui les pousse à se multiplier. Elle a pour cela inventé le plus terrible des appâts : le plaisir. Ainsi, tous forniquaient et se contaminaient, en continuant

hypocritement à pratiquer leur religion.

Comment d'ailleurs ces trois religieuses, vierges plus par fatalité que par choix, pouvaient-elles expliquer l'usage du préservatif aux populations locales, elles qui ne s'en étaient jamais servi. D'ailleurs, le Pape avait interdit l'usage de cette protection, obstacle maudit à la multiplication des petits chrétiens. Il importait peu que la planète n'ait pas de quoi les nourrir. La quantité de vie compte plus que sa qualité.

Alors que Carla rêvassait devant son téléviseur, la réalité suivait son cours au Soudan. Demain, elle ferait peut-être la une des journaux, si aucune dévaluation ou match de Football ne vient lui voler la vedette.

Là-bas, le soleil venait juste de disparaître sous l'horizon. L'air commençait à se rafraîchir. Derrière le bâtiment, un petit groupe d'hommes se faufilait entre les grosses pierres, éboulées de la colline. En un tournemain, la porte du hangar fut ouverte. Deux petits cadenas ne font pas le poids face à une dizaine de ventres vides. La réserve de mil fut pillée en moins trois minutes.

Contrairement à un pillage ordinaire, la distribution fut faite avec raison et calme. Les hommes ne disaient rien, seuls quelques gosses poussaient des cris aigus, comme seuls les enfants affamés savent en pousser. Le partage terminé, la troupe fit quelques kilomètres vers le nord. Elle grossissait sans cesse, entraînant avec elle les gens qui s'étaient rassemblés au bord des routes, seules voies de ravitaillement. Treize jours plus tard, la troupe comptait cent trente personnes. Elle atteint Goré. Silencieux et déterminés, tous se sentaient poussés par la faim et le désespoir vers le nord. Nul n'aurait plus l'expliquer. Mais demande-t-on aux sauterelles les raisons de leur migration?

1999 ou Dieu pris sur le fait

Paris, Le 4 octobre 1998.

Dieu que ces mouches énervaient Carla. Voilà quatre jours qu'elle travaillait dans ce laboratoire de génétique, au quatrième étage de Jussieu, le plus grand campus de France. Celui-ci regroupait deux Universités sous un même toit. Au début du siècle, l'emplacement hébergeait la Halle aux Vins. On y vendait à la criée des milliers d'hectolitres par jour, avant que la république ne décrêtât l'alcool ennemi public numéro un. A cette époque les instituteurs montraient en classe des foies verts et boursoufflés, comparés au foie rouge sombre et sain du bon républicain sobre. Le vin était alors une boisson quotidienne. Les enfants revenaient de chez l'épicier avec une bouteille de lait dans une main et une bouteille de vin dans l'autre. Vers les années cinquante, la Halle aux Vins cessa d'être utilisée. Après les événements de mai 68, elle fut détruite et l'on choisit d'y construire un immense bâtiment, université moderne et démocratique.

L'architecte qui fut chargé de sa construction réussit un coup de maître. Il parvint simultanément à vendre son projet au ministère de l'Education Nationale ainsi qu'aux constructeurs de Brasilia. Si bien que cette immense construction, à deux minutes de Notre-Dame possède sa réplique exacte dans les sables du Brésil.

Devant tant d'espace disponible, l'architecte s'autorisa un luxe suprême dans le centre de Paris: celui de perdre de la place. L'université est constituée d'une vingtaine de tours de cinq étages. Chacune d'elles est reliée à ses voisines par une aile droite, blanche sale, flanquée d'une colonne de fer tous les mètres, sur toute sa hauteur.

Dans les cours intérieures régnaient de grands vides difficiles à combler. Vasarelli fut sollicité pour construire une immense fresque de cinquante mètres sur trente. Tous les bâtiments sont surélevés, si bien que toute la surface de l'université est praticable. Elle est le royaume des courants d'air et des jeunes patineurs à roulettes qui aiment y terroriser les porteurs de blouse blanche. Le campus est pour eux une piste d'entraînement inespérée. Comparée aux amphithéâtres de la rue Cuvier, les nouveaux bâtiments étaient impersonnels et sans charme, immenses et déroutants. Le but des concepteurs et de leurs commanditaires avait été atteint. Construire une université nouvelle où allait pouvoir s'épanouir une science moderne et propre.

Mais Carla, au courant de la réplique brésilienne de son Université, s'était demandé si celle-ci était également entourée de fossés infranchissables. En effet, de grandes grilles automatiques peuvent la clore en une minute. Un rêve de château fort, destiné à protéger Paris des assauts révolutionnaires des étudiants. La réforme oui, la chienlit, non : le message de de Gaulle était passé, pensa Carla.

Elle venait de commencer sa thèse. Un mois plus tôt elle s'était rendue à la foire : celle des thèses de doctorat. Dans un grand amphithéâtre, chaque laboratoire présentait ses sujets sur de grands panneaux. Les étudiants choisissaient, les professeurs attendaient et retenaient l'étudiant qui serait le plus apte à supporter ses remontrances trois ans durant. Le terme de foire était fort bien choisi. L'ambiance était celle d'un

souk. Carla fut choisie plutôt qu'elle ne choisit elle-même. Personne ne voulait de ce sujet. Elle, n'avait pas d'idées préconçues. Sa thèse allait porter sur les mutations génétiques de la mouche drosophile. Un sujet bateau, proposé pour occuper tous les étudiants et pour justifier les crédits du laboratoire concerné.

Ainsi, elle devait supporter depuis trois jours les milliers de mouches, petits vibrions énervés dans leurs bocaux de verre. Chaque bocal contenait plusieurs mouches issues d'un même parent dont le code génétique avait été bricolé. Il s'agissait de savoir quelle mutation la réécriture du code génétique allait entraîner. Les généticiens, apprentis de la nature, réécrivaient son œuvre avec des fautes d'orthographe et classaient les monstres issus de leurs manipulations. Ainsi, et seulement ainsi, parvenaient-ils à comprendre la signification des suites d'acides aminés A,C,G et T.

Carla, assise en face d'une loupe grossissante, comptait le nombre d'ailes, notait la couleur des yeux et les tailles des abdomens de ces mouches réécrites. Ce travail de comptable l'ennuyait prodigieusement. Elle abandonna momentanément la rédaction de ce qu'elle appelait l'annuaire administratif de la mouche drosophile pour feuilleter la célèbre revue *Nature*.

Nature est un magazine scientifique anglo-saxon censé relater toutes les dernières découvertes scientifiques innovantes. Publier dans *Nature* est un must, le début de la renommée et l'assurance de briller dans les dîners en ville.

— Voyez-vous, chère amie, dans ma dernière publication dans *Nature* j'ai mis en évidence la relation entre le code génétique de la drosophile et le nombre de facettes de ses yeux.

— Passionnant, répondait alors la maîtresse de maison au directeur de laboratoire, ravie d'avoir à sa table un paon diplômé.

Au bout de trente ans de travail, la publication de quelques lignes dans ce magazine constituait l'apogée de la carrière du patron de Carla. Très modestement, celui-ci avait laissé traîner une dizaine d'exemplaires dans son laboratoire. Ses collaborateurs pouvaient donc le féliciter spontanément, lors de la pause café, et ravalent leur déception de n'avoir pas été cité dans l'article. Les relations de dominance dans tous les groupes persistent depuis le pliocène inférieur. La lutte pour le rocher le plus haut de la caverne est simplement plus subtile.

L'article était bien documenté et citait quelques autres publications. L'une d'elles attira l'attention de la nouvelle étudiante de thèse. Il s'agissait d'une communication décrivant le mécanisme chimique selon lequel le code génétique influençait le nombre d'anneaux du corps de la drosophile. Jusque-là, on avait juste fait la relation entre telle ou telle phrase du code génétique et ses implications sur l'aspect de la mouche. Ces nouvelles découvertes en éclaircissaient le mécanisme. Les généticiens avaient réussi à ouvrir la machine, dont ils décrivaient le comportement depuis tant d'années.

Il y était question d'ondes stationnaires et de réactions chimiques réversibles. Une onde stationnaire est un concept simple même si le nom a une consonance barbare. Lorsque vous pincez une corde de guitare, elle vibre et forme des creux et des bosses, ou plus exactement des nœuds et des ventres. La distance entre deux ventres et la

vitesse de propagation de l'onde dans la corde déterminent la fréquence de la note, en pinçant la corde, elle se raccourcit, les ventres se rapprochent et la note est plus haute.

Le principe est le même pour la drosophile. Il ne s'agit plus là d'ondes vibratoires dans une corde, mais de la propagation d'une réaction chimique dans le corps de la larve de mouche. Une enzyme particulière existe sous deux formes: active et inactive. La forme active est très instable et revient rapidement à la forme inactive. Tout le secret réside dans le fait qu'une enzyme s'active lorsqu'elle est à proximité d'une autre enzyme active.

Vous avez tous vu un match de football à la télévision. Depuis quelques années, les supporters ont une manière très surprenante d'exprimer leur enthousiasme. Toute une travée se lève puis se rassoit. La travée suivante se lève à son tour et ainsi de suite. De loin on a l'impression d'assister à une vague humaine, au sens propre, qui se propage tout autour des gradins du stade. L'effet est d'ailleurs très spectaculaire. Il en est de même chez les enzymes. Elles s'activent les unes les autres, puis se désactivent toute seule. Le gradin est remplacé par le corps de la mouche, parcourue par une onde de molécules actives. Il en résulte un phénomène de nœuds et de ventres, comme dans la corde de guitare. Or, cette enzyme particulière a le pouvoir de rétrécir les tissus. A l'endroit où elles sont le plus nombreuses, au nœud de l'onde, le corps de la larve se rétrécit et forme la séparation entre le tronc et l'abdomen de la mouche.

Les scientifiques, qui aiment décidément bien bricoler la nature, ont légèrement ralenti la vitesse à laquelle les enzymes communiquent. Ils injectèrent un produit inhibant la réaction. Le nombre de nœuds passa d'un à deux. Que croyez-vous qu'il arriva à cette pauvre mouche: elle développa deux abdomens. La vitesse à laquelle les enzymes s'activent ou se désactivent est déterminée par une séquence de l'ADN, et plus tard sur la forme du corps de la mouche. Ainsi, on comprenait le lien direct entre le code génétique et la morphologie du corps. Des mécanismes semblables doivent intervenir dans le développement de l'homme, tel que le nombre de nos doigts...

Carla recommença à compter le nombre de pattes et d'ailes d'un nouveau bocal. Dans un œuf nouvellement pondue, une molécule d'ADN se dédoublait. Des enzymes spéciales découpaient les couples d'acides aminés. Les deux montants de l'échelle se séparaient comme dans un gag de Buster Keaton et des acides aminés libres venaient s'y accrocher. Ainsi se recopie la molécule d'ADN, dans le mécanisme de reproduction cellulaire. Mais aujourd'hui, un petit atome de krypton allait jouer un rôle très important dans ce processus. Carla, à deux pas de l'étagère à mouches, ne sut pas que cet instant allait s'avérer décisif pour son existence.

Ainsi va la vie. Des événements anodins se révèlent être capitaux par la suite. Souvent au hasard des rencontres, deux hommes deviendront amis pour toujours. Il en va ainsi de la chimie des molécules, comme de celle des relations humaines. D'ailleurs ne parle-t-on pas d'atomes crochus? Le bon sens populaire est souvent plus proche de réalité que la plupart des équations.

Carla habitait au sud de Paris, près de la poterne des Peupliers, dans un vieil immeuble en brique construit après la guerre pour pallier la crise du logement. Un long escalier en bois menait au sixième étage où elle avait son petit appartement. L'immeuble avait encore, luxe suprême, une concierge, qui briquait l'escalier deux fois

par semaine avec une cire sombre et glissante. C'était sa raison sociale et sa raison d'être. Elle commençait au matin, à l'heure fatale où les locataires partent travailler.

Ceux-ci marchaient dans la cire fraîche et laissaient leurs empreintes de pas pour la semaine, ce qui leur valait un sourire agacé de la concierge. Après un an, Carla comprit que cette femme ne pouvait entretenir avec les gens que des relations de domination.

Au tout début, elle avait été très courtoise envers elle. De bonnes relations avec sa concierge sont inestimables. Cette femme lui en voulut profondément et ne tarda pas à le lui faire savoir chaque jour de cirage. Un jour, Carla, d'un naturel pourtant paisible, se fâcha. Dans un élan de colère, de ceux que l'on regrette toujours, elle lui souhaita se casser une cheville sur l'une de marches glissantes, autant de pièges sournois à l'affût du locataire insouciant et pressé. Le soir même, alors que Carla rentrait de l'université, des gens s'étaient rassemblés dans l'entrée de l'immeuble. Son souhait avait été exhaussé. Quelques minutes plus tôt, le piège venait de fonctionner. La concierge hurlait de rage plus que douleur. Le cri du trappeur qui vient de se prendre le pied dans son propre piège à loup.

Après deux mois, durant lesquels les marches redevinrent un moyen de transport sûr, la concierge était de nouveau dans l'escalier. Lorsqu'un matin elle revit Carla, son regard avait changé. Les yeux pleins de craintes et de respect, elle lui fit savoir que les offices HLM de Paris lui fourniraient dorénavant une cire de sécurité. Elle apprit quelques années plus tard qu'elle la surnommait la sorcière du sixième.

Carla rentrait juste. Elle laissa tomber sa veste sur un vieux buste en fonte représentant son arrière-grand-père, un chevalier d'industrie du début du siècle. Ses si jolies moustaches, qui firent jadis frémir plus d'une ouvrière, servaient aujourd'hui de portemanteau. Des pas résonnèrent dans le vieil escalier de bois. La sonnerie retentit.

— Bonjour Madame Carla, dit la concierge. Le facteur avait un recommandé pour vous ce matin. J'ai pris sur moi de signer. J'espère que j'ai bien fait?

— Oui, merci, Vous êtes très gentille, mentit Carla.

La main de la concierge se tendit vers elle. Carla en fut très étonnée. Il était impossible qu'elle soit capable d'une quelconque civilité.

— Je vous ai même avancé la taxe. C'est cinq francs.

Carla fouilla dans sa poche droite et la paya.

— Je ne le ferais pas pour tous les locataires, vous savez. Mais vous c'est différent, Madame Carla.

Sans y prêter attention, la jeune fille sortit quelques banalités d'usage. De celles que l'on emploie pour éviter à l'autre l'affront de n'avoir rien à lui dire.

Le nom de famille de Carla était tabou. Sa famille avait autrefois fait fortune en fabriquant un petit ustensile domestique auquel était resté accroché le nom de son arrière-grand-père. Lorsque les gens entendaient son nom, ils s'étonnaient intérieurement que quelqu'un puisse porter un patronyme aussi ridicule. Voilà comment un ancêtre industriel et inventif porte la poisse à ses descendants. Les héritiers du

préfet Poubelle doivent être de cet avis. Carla était donc généralement appelé madame Carla, ce qui sonne un peu comme le nom d'une pensionnaire de maison close.

Elle fut d'abord surprise que l'adresse fut écrite à la main. Les recommandés qu'elle recevait d'habitude émanaient du service des amendes de la ville de Paris. Carla déchira le rebord supérieur. La lettre, elle, était tapée à la machine.

Madame,

Nous sommes conscients du fait que le contenu de cette lettre vous plongera dans une grande perplexité.

La duplication des molécules d'ADN est modifiée par l'action d'atomes de krypton qui altèrent temporairement la polarité de l'AN. Selon un principe encore mal connu par vous (nous entendons par cela l'ensemble de vos collègues scientifiques), ce changement de polarité affecte la recombinaisons des acides aminés dont le potentiel oxydo-réducteur dépasse alors 13.2 millièmes de volts, selon vos unités terrestres. Ces atomes de krypton ont la particularité de violer le principe d'incertitude d'Heisenberg ce qui dénote leur interrelation avec une dimension physique qui vous est encore inconnue.

Saluts fraternels.

Carla se demandait quel étudiant aurait pu lui faire cette blague, sans d'ailleurs en percevoir le sens comique. Mais quand elle s'aperçut que la lettre avait été postée de Rio de Janeiro, elle se dit que les auteurs du canulars se seraient donnés beaucoup de mal. Mais dans quel but?

Elle laissa cette lettre plusieurs jours sur la table de la cuisine, sans y prêter beaucoup d'attention. Était-ce la blague d'un collègue?

Carla se concentra sur son travail de recherche, peu passionnant, puisqu'il ne s'agissait que de confirmer une découverte américaine.

Puis, elle relut la lettre, perplexe. Elle décida d'appeler Claude, un ancien camarade de faculté qui avait opté, lui, pour la physique.

— Dis-moi, le principe d'incertitude d'Heisenberg, c'est quoi, déjà?

— Pourquoi? tu t'intéresses à la mécanique quantique⁴ à présent? Tu cherches à te reconverter?

— Non, simple curiosité.

— Soit. Ce principe dit que l'on ne peut pas connaître avec une précision infinie à la fois la position et la vitesse d'une particule. Ou plutôt que lorsqu'on cherche à mesurer la position d'une particule avec une précision de plus en plus grande, la mesure de sa vitesse devient de moins en moins précise. Et vice versa.

— Ce principe est-il toujours respecté ou bien est-il parfois violé par l'une de tes particules?

⁴ La mécanique quantique décrit le comportement des particules, comme par exemple celui des électrons autour du noyau de l'atome.

— Mes particules, comme tu dis, sont très obéissantes. Elles ne violent jamais ce principe qui est d'ailleurs l'une des clés de la physique quantique. Ça n'a aucun sens de le remettre en question.

Carla se fit encore préciser quelques points puis déclina l'offre à dîner que son camarade lui avait faite. Passer une soirée avec un physicien est une expérience terrible qu'elle ne souhaitait à personne et surtout pas à elle-même.

La lettre racontait donc des bêtises. Jamais, un atome n'aurait pu violer le principe d'incertitude d'Heisenberg. Restait le mystère concernant l'expéditeur. Carla garda la lettre à cause du timbre brésilien, qu'elle trouvait joli et qui aurait peut-être une grande valeur dans quelques centaines d'années. Elle échoua dans un classeur fourre-tout et son souvenir tomba illico dans les oubliettes de la pensée de Carla, juste au dessous du claxibule. Mais certaines idées sont plus tenaces que de vieux sparadraps.

**Aix-en-Provence,
le lendemain,**

La petite silhouette maigre de Simon remontait le sentier sur la colline, parmi les pins. L'air glacial gelait le bout de son nez, faisant contraste avec le reste de son corps, en nage après cette grimpée.

Simon Grabstein se demandait ce qu'il faisait ici, ou plutôt, il s'en voulait d'avoir fui, dans un moment de colère, le foyer familial. Mais son père, Grand Rabbin, le faisait tellement suer. Réfugiés en Israël, issus d'Europe Centrale, ses parents lui avait inculqué une éducation religieuse stricte, suivant les règles du Talmud. Ils avaient regretté qu'il s'engage dans des études d'archéologie, à l'Université de Jérusalem.

— Ah, mon fils, Tu nous puni en ne voulant pas devenir Rabbin, comme ton père, après tous les sacrifices que nous avons fait pour toi. Voilà comment tu nous remercies Tu auras ma mort sur la conscience...

Sa mère lui avait servi cette phrase des milliers de fois.

Lors de sa dernière dispute, il avait fui Jérusalem en acceptant une place pour deux ans, à l'Université d'Aix-en-Provence. Ainsi, depuis quelques mois, il recherchait des traces de dinosauriens au pied de la montagne Sainte-Victoire. Il s'approchait maintenant d'une petite colline voisine, au pied de laquelle un rocher ergonomique accueillit ses petites fesses maigres.

— Mais qu'est-ce que je fous ici, pensa-t-il, levant les yeux au ciel, espérant trouver une réponse dans les nuages.

La veille, il avait plu. Le sol sablonneux, pétri d'épines de pin, offrait un tapis assez moelleux aux pas du promeneur. Ce rocher providentiel avait agréablement interrompu sa randonnée. Simon pensait à Carla qui avait été si distante au téléphone. Et puis si loin de Paris, il ne pourrait pas facilement lui faire sa cour.

Le regard perdu sur la montagne Sainte Victoire, il grilla une cigarette et balança son mégot sur le sol.

Pris d'un remord écologique, il le ramassa. Le mégot était tombé entre plusieurs cailloux qu'il dut repousser. Parmi eux, une pierre différente, plus ronde et brunâtre. Simon Grabstein l'observa longuement. Entre deux lobes de la pierre se trouvait un sillon profond et régulier. Et à l'opposé se trouvait une partie cylindrique, plus fine, terminée par un biseau. L'archéologue, dégagea la pierre de sa gangue de terre et de sable durci.

Intrigué, il regarda les environs. Face à lui, la colline montrait les traces d'un grand éboulement. Les pluies de la veille avaient dégagé son versant Est. L'eau, avait délavé la pente qui présentait maintenant de multiples petites pointes, parties émergées de roches enfouies dans l'éboulis.

Grabstein mit sa trouvaille dans sa poche, repéra précisément l'endroit et se remit en chemin. Il repensait à Carla, à leur rencontre accidentelle dans le Jardin Des Plantes. Il se passa la main sur le front. La bosse avait laissé place à une petite cicatrice.

Il resta assis sur un rocher, guettant, jusqu'à la nuit, les premières étoiles. A l'est, Orion ferait son apparition dans le cours de la nuit.

Carla ne se souciait guère des étoiles. Pour l'instant, elle dort dans son sixième sans ascenseur. Les lumières de Paris entrent dans la chambre et adoucissent l'obscurité. Deux pigeons ont trouvé refuge dans un recoin sous le balcon. La nuit est calme et nuageuse. Deux lueurs orange passent rapidement sur l'horizon. Probablement les reflets de l'éclairage nocturne sur les nuages, diront demain des spécialistes sur les ondes des radios locales. Dormez braves gens...

Paris le 27 octobre 1998

La femme de ménage buvait un café et fumait l'une de ses deux cigarettes quotidiennes, encore autorisées par son médecin. Carla la rejoignit. Il était encore très tôt, et nul ne venait travailler avant neuf heures du matin.

— Alors ma poulette, toujours pas mariée?

Elle et Carla entretenaient des relations distantes mais intimes. Elles ne connaissaient pas leurs prénoms, mais à force bavardages quotidiens avaient échangé l'essentiel de leurs idées sur la vie, l'amour, les collègues, les hommes et la hausse du ticket de métro. L'anonymat abat souvent les murailles de méfiance que l'on construit autour de soi. Sans se connaître vraiment, elles se psychanalisaient à tour de rôle autour d'un mauvais café.

— Non, toujours pas. Je suis le seigneur des mouches en ce moment. Pas le temps de courir le gueux sous les portes cochères. Ce n'est pas que j'y tiens d'ailleurs.

Quand Carla alluma la lumière de son laboratoire, les mouches dans les bocaux commencèrent à s'agiter. Pour elles aussi, une journée de travail commençait. Tel un expert comptable, Carla prépara les bocaux de la journée sur sa gauche. Elle alluma son ordinateur et ouvrit le premier récipient. Elle y captura sa première candidate.

— Alors, chère madame, combien avons-nous d'ailes aujourd'hui, pensa-t-elle tout haut.

Carla prit le diptère par ses deux abdomens et plaça la mouche dans une petite boîte en verre, sous sa loupe grossissante. Deux abdomens, trois paires d'ailes, les yeux jaunes. C'était le bocal des hexaptères (six ailes). Carla comptait un bocal par heure, à raison d'une mouche par minute. Son travail était relativement pénible et répétitif. Parfois, une mouche albinos rompait la monotonie. Elle finissait dans un bocal spécial.

Sous la loupe, le caractère des mouches ressortait. En définitive, la plupart des gens ne les regardent pas. Ils se contentent de les occire à coup de torchon ou de Flytox. Carla découvrait jours après jours qu'elles avaient un regard troublant, des attitudes délicates, surtout lorsqu'elles se frottaient les yeux avec leur pattes de devant. Petites toilettes de chat délicat.

Celle-là était calme. Cette autre avait du tempérament et se cognait contre les parois de la boîte de verre. Une troisième fit une petite crotte pour marquer son indignation face à la violation de sa vie privée. Celle-ci lui fit un clin d'œil auquel Carla ne prêta d'abord pas attention. Elle s'étonna qu'elle n'eut que deux ailes...

Un clin d'œil? Une mouche ne peut pas cligner de l'œil puisqu'elle n'a pas de paupières. Carla pensa qu'il était grand temps de prendre un café. Ses mouches la rendaient folle. En y regardant de plus près, la couleur des yeux était normale. Soudain,

une mince pellicule de peau se décolla de la base supérieure de l'œil et le recouvrit totalement. Carla n'en cru pas ses yeux et dû elle même faire un clin d'œil et se frotter les yeux comme ses petites pensionnaires.

Cette mouche avait des paupières. Comment cela était-il possible? Sous sa loupe, s'agitait une petite drosophile auquel il était poussé de petites peaux. Elle avait des allures de mouche comme on en voit dans les dessins animés de Walt Disney. Deux fois encore elle ferma les yeux. Ce qui surprit le plus Carla, ce n'est pas l'aspect génétique de la chose. Elle fut d'abord estomaquée par l'aspect humain de cette mouche. Bien sûr, elle percevait dans leur attitude des traits de caractères. Mais c'était avant tout pour rompre la monotonie de son travail et cela n'avait aucun intérêt pour ses recherches. Mais là, sous ses yeux, une des mouches avait un caractère touchant, apparu avec ses paupières. Elle regardait Carla à travers la loupe et lui faisait de l'œil. Elle fut si interloquée qu'elle lui dit bonjour. Elle s'étonna elle même d'avoir salué tout haut cette bestiole, avec le ton d'un enfant pris sur le fait, croyant être seul.

Carla se consentit une minute de repos. Un travail de concentration prolongé pouvait provoquer des hallucinations. Elle bascula le dossier de sa chaise et ferma les yeux. La mouche fit de même.

**Aix-en-Provence,
le même jour,**

Simon Grabstein avait longuement étudié sa trouvaille. Ce qu'il avait pris tout d'abord pour une pierre de forme bizarre, était un os. L'extrémité d'un tibia humain. Une comparaison avec les exemplaires conservés à l'Université l'avait conforté dans cette opinion. Mais s'il s'était agit d'un os récent, comme par exemple celui d'un maquisard de la dernière guerre, l'os aurait un aspect différent. Ce qu'il avait trouvé était un os fossilisé. Sa structure interne avait changé, ce qui dénotait d'un âge beaucoup plus reculé.

Grabstein ne mit pas ses collègues dans le secret. Il les laissa creuser au pied de la montagne Sainte-Victoire à la recherche de leur Tyrannosaure Rex, ou de tout autre dinosaures mal peignés.

Il avait mieux à faire. Au pied de l'éboulis, il commença à dégager systématiquement la pierraille. Son travail était pénible, et les risques d'éboulement important. Il se servait d'une petite pelle de l'armée américaine et d'un seau, et suait à grosses gouttes. Impatient, il négligeait d'étayer son excavation avec des plaques de tôles, comme il était d'usage, et faillit plusieurs fois périr enseveli.

D'autres ossements, deux autres tibias, apparurent et il nota avec soin leur position.

L'exploitation de sa découverte l'occupa pendant plusieurs jours, du lever du jour au coucher du soleil. Lorsqu'il quittait le site, il camouflait l'excavation à l'aide d'une claie de branchages, qu'il avait confectionné.

Pour éviter d'attirer l'attention de promeneurs, il s'astreint à transporter ses déblais à distance, dans son seau, en les jetant à la volée, dans un ravin situé en contrebas. Utilisant une masse et des plaques de tôle ondulée, il aménagea enfin son aire de travail, en contenant la terre meuble, mêlée de roches. Il aurait fallu des mois pour exploiter ce site convenablement. Mais il était si excité par sa découverte qu'il envoya au diable tous ses préceptes d'archéologue professionnels. Simon se sentait soudain l'âme d'un savanturier.

Il put dégager un petit boyau dans l'éboulement, long d'une vingtaine de mètres, qu'il étaya sommairement à l'aide de planches de récupération et qui s'enfonçait maintenant vers des couches plus profondes, en s'éclairant à l'aide d'une lampe frontale, acquise dans un magasin de sport de la ville. La densité d'ossements croissait. Il disposait maintenant d'un petit ossuaire qui aurait fait le ravissement des marchands de reliques du moyen âge.

Il parvint à dégager un passage jusqu'à une roche plus dure, qui devait constituer une petite falaise. Soudain, un petit pan de terre s'affaissa. Il eut très peur que ceci provoque un éboulement plus important et se tint sur ses gardes, prêt à bondir en dehors de sa petite mine d'ossements. Puis, rassuré, n'entendant aucun craquement, il dégagea lentement le tas de terre qui s'était affaissé.

Cette mini-avalanche avait mis à jour une cavité plus importante, dans la falaise. Il parvint à y glisser la tête. Le réduit avait un volume important. Depuis combien de temps cette caverne était-elle coupée du reste du monde? L'air qu'elle contenait avait un goût étrange. Prudent, il recula, adapta sur son visage un masque de peintre et, s'aidant d'une plaque de carton, passa plus d'une heure à la ventiler. Il savait que

lorsque des espaces confinés pouvaient rester isolés pendant très longtemps, des champignons microscopiques et des spores pouvaient s'y développer, qui pouvaient se révéler très dangereux pour l'homme. Carter, découvreur du tombeau de Tout-Ankh-Amon, était mort pour avoir négligé cette précaution.

Ce travail achevé, il estima qu'il avait suffisamment renouvelé l'air dans la grotte pour pouvoir y pénétrer, tout en conservant par prudence son masque fixé sur le visage. Le réduit était sec et dépourvu de stalactites.

— Si jamais tout cela se casse la gueule, je vais rester sous ce tas de terre et un archéologue, dans deux mille ans trouvera mes ossements, mon casque et ma lampe, pensa-t-il, essayant de calmer son excitation et sa peur par un peu d'humour Juif.

Le faisceau de la lampe balaya la paroi de la grotte. Simon vit des traces noires sur le plafond, ce qui l'excita de plus belle. Du feu. Il y avait eu du feu. Cette grotte avait été habitée. Puis, se haussant légèrement, le cou égratigné par les bords étroits de son vasistas de terre, il put apercevoir le fond de l'abri.

Il ne parvint pas immédiatement à distinguer ce qu'était cet amas, au plus profond de la cavité. Soudain, il aperçut deux crânes. Son cœur battait à tout rompre. Il sortit à l'air libre pour reprendre ses esprits. Puis, il reprit son souffle et emprunta de nouveau le boyau. Il y avait les restes de deux cadavres, côte à côte. En sortant, dans sa précipitation il s'était égratigné l'oreille sur une des tôles.

— Du sang, je suis blessé.

Il sortit de son sac un petit mouchoir à ses initiales, cadeau de sa mère, avec lequel il se fit un pansement improvisé.

Qu'allait-il faire? Prévenir ses collègues? Il resta un quart d'heure faisant les cent pas devant sa grotte. Puis, il risqua à nouveau un coup d'œil. L'endroit était loin des chemins habituellement empruntés par les randonneurs. Il arracha des buissons de romarin et coupa des branches de pin pour camoufler le site du mieux qu'il put.

La belle au bois dormant n'avait pas encore reçu son baiser.

Paris, le 27 octobre, peu avant midi

Carla rouvrit les yeux. Elle s'accordait parfois une petite pause méditative lorsque la comptabilité des mouches la fatiguait trop, ou lorsqu'une trop grande concentration lui faisait voir des clins d'œil de mouche. Elle se pencha à nouveau vers la loupe. Sa petite pensionnaire était toujours là. Elle lui fit des yeux de Bambi, et cligna plusieurs fois dans sa direction. Avec des yeux comme ça, ce devait être une femelle, pensa-t-elle. Mais visiblement, Carla n'avait pas rêvé.

Après l'avoir placée dans un petit récipient à part elle continua à compter les mouches. Grande fut sa surprise lorsqu'elle découvrit dix-huit spécimens à paupières dans le même bocal.

Elle pensa tout d'abord à informer ses collègues de son étrange découverte mais décida de n'en rien faire. Peut-être Carla eut-elle peur du ridicule, ou de voir sa découverte récupérée par un professeur en mal d'article et de renommée. Elle se contenta de placer les spécimens "Bambi" dans un aquarium à mouche spécial, en haut de l'étagère, loin des regards indiscrets. Qui aurait de toute façon jeté un coup d'œil dans cette petite pièce, ou régnait un bruit énervant créé par toutes ces petites ailes brassant l'air? De plus ces mouches en disposaient de plusieurs paires, ce qui n'arrangeait rien.

Carla prit son après-midi prétextant une séance de bibliothèque. Elle rêva une petite heure sur son banc favori là même où elle avait rencontré Simon. Que faisait-il celui-là? Peut être époussetait-il précautionneusement un fragment d'œuf de dinosaure.

Une mouche, attirée par les animaux du zoo du jardin des plantes, se posa à côté de Carla. Elle avait un regard bête, sans paupières. La jeune chercheuse rentra chez elle et se coucha après avoir relu pour la énième fois la faim du tigre, de Barjavel.

Alors qu'elle commençait à se raconter une histoire pour s'endormir, la sonnerie du téléphone la ramena à la réalité. Elle tendit la main vers son chevet et saisit le combiné.

– Carla ? hurlait Simon à l'autre bout du fil. Il était dans une petite auberge près d'Aix et le bruit des convives rendait la conversation difficile.

– Bien sûr, c'est moi, qui veux-tu que ce soit, à pareille heure, chez moi ? Il tombait bien celui-là. Carla allait pouvoir lui raconter sa découverte.

– Aujourd'hui, j'ai fait une découverte sensationnelle ?

– Comment, parle plus fort, je suis au comptoir et le bruit de la salle m'empêche de t'entendre correctement.

Effectivement, la patronne tenait devant elle un gâteau d'anniversaire couvert de bougies, en tendant largement les bras pour ne pas marquer la forêt noire de ses mamelles volumineuses.

– Je dis, j'ai fait une découverte exceptionnelle !

– Une découverte exceptionnelle ? Mais comment le sais-tu ? s'étonna Simon qui avait mal compris et à qui ses oreilles n'avaient fait parvenir que le mot de découverte.

– Comment je le sais ? répondit Carla interloquée, elle qui croyait faire son petit effet.

– Je n'en ai parlé à personne ...

– Simon, tu as bu ?

– Oui, je les ai vu.

Carla s'était assise au fond de son lit et ses orteils s'agitaient ce qui dénotait chez elle une certaine excitation.

– Mais vu quoi ?

– Je viens de mettre à jour deux cadavres dans une grotte !

Carla était vexée. Son archéologue venait de lui voler son effet, mais elle fut surtout étonné par ce que Simon avait hurlé au téléphone. Etonnés, c'est également le qualificatif qui aurait pu s'appliquer aux convives, car au moment de souffler les bougies, la salle avait fait silence au moment où Simon avait crié la découverte des deux squelettes.

– Mais quels cadavres ? demanda Carla.

Simon était le point de mire de la foule silencieuse qui se posait également la même question. Il embraya.

– Et toi ma chérie, tout va bien ?

– Depuis quand suis je ta chérie. Quels cadavres as tu découvert ?

– Je t'embrasse moi aussi. A bientôt.

Simon avait raccroché. Il quitta la salle sous les murmures et accueillit la fraîcheur du soir avec délivrance. Carla, quant à elle était perplexe. Ce type était fou. Elle s'en convainquit rapidement par quelques remarques à haute voix, comme quoi on ne l'y reprendrait plus et qu'il ne fallait la prendre pour plus qu'elle ne l'était. Elle s'endormit préoccupée.

Le lendemain, elle n'était toujours pas mariée, constata une fois de plus la femme de ménage. Carla ne lui dit rien de ses mouches. Elle ferma la porte de son cagibi, monta sur une chaise et prit l'aquarium en haut de l'étagère. Ses petites protégées étaient là, clignant toujours de l'œil.

Elle commença par rechercher systématiquement les mouches semblables dans les autres bocal. La recherche ne fut pas aisée et elle dû convenir que seul ce lot de mouche présentait ce type de mutation.

Carla se procura le protocole des manipulations faites sur l'ADN de ses protégées. Celles-ci auraient du provoquer des modifications sur leur nombre de pattes. Or les mouches de Carla en avait six, autant que les mouches bien nées. Une erreur aurait-elle pu se glisser dans l'expérience?

Carla prit son calepin et se dirigea vers la porte de son patron. La secrétaire lui fit un petit signe de la main censé la mettre en garde contre la mauvaise humeur du professeur. Celui-ci avait essuyé hier un refus du ministère, concernant la nomination d'un de ses protégés. Carla frappa à la porte. Un "entrez" sonore et sec retentit.

Comparé à la simplicité des locaux de l'université, le bureau du professeur était luxueux. Il disposait d'une lampe halogène agréée par les services généraux, en principe réservée à l'élite. C'était donc une lampe à huiles. Ses murs étaient couverts de souvenirs de conférences et de distinctions. L'une d'entre elle était écrite en chinois. Son nom apparaissait, calligraphié autour d'autres idéogrammes, illisibles par la plupart des européens. Un jour, un visiteur chinois était ressortit du bureau avec un fou rire. Carla conclu que le texte devait être comique, comme cette carte d'un restaurant chinois de Paris, où à coté du menu écrit en français, la version originale racontait en fait les pires cochonneries.

Le professeur reposa le combiné brusquement. Le moment était probablement mal choisit. Il l'était toujours d'ailleurs.

— Que puis-je faire pour vous?

Carla trouva cette question grotesque. Ce type l'avait prise avec lui pour lui faire écrire une thèse et pour la former. Il pouvait tout faire pour elle. D'autres directeurs de thèse ne prenaient qu'un seul thésard et le formait vraiment à la science pendant plusieurs années. Ce professeur-là avait dix thésards par an, qui lui rapportaient autant de subsides. Carla décida de ne rien lui dire des mouches-Bambi.

— Je voudrais savoir si une manipulation génétique peut faire apparaître des caractères nouveaux chez nos drosophile?

— Pourquoi, vous avez trouvé quelques choses de particulier?

— Non, mais je cherche à comprendre le mécanisme de nos recherches.

— Il est simple. Imaginez que l'on cherche à comprendre le fonctionnement de

l'orgue de barbarie. La musique est écrite sur une bande perforée en carton dont chaque trou est une note. En les rebouchant, ou en trouant le carton à d'autres endroits, nous voyons comment la musique change.

L'orgue c'est la vie, et nous nous intéressons ici à une partition qui concerne la mouche drosophile.

— Pourquoi cette mouche particulière?

— Parce qu'elle se reproduit extrêmement vite. De plus, massacrer des milliers de mouches ne dérange personne. Ce sont des cobayes très bon marché. Vous savez, le code génétique de la mouche drosophile est mille fois mieux connu que celui de l'homme, sur lequel on ne peut malheureusement pas faire autant d'expériences.

Cette phrase terrible lui était sortie de la bouche, tout naturellement. Il ne s'était probablement pas rendu compte de la portée de ses paroles.

— Mais a-t-on déjà composé de la musique? Je veux dire, a-t-on déjà créé de toutes pièces un morceau de code génétique qui soit viable, c'est-à-dire exécutable par le vivant?

— Quelle idée! Non bien, sûr. Nous ne savons même pas comment la nature elle-même compose, quels sont les mécanismes de l'évolution. Alors de là à écrire nous-mêmes la musique, il y a un gouffre que nous ne sommes pas près de franchir.

— D'où viennent nos mouches?

— Nous recevons les mouches de deux sociétés qui nous fournissent des souches propres, c'est-à-dire des mouches ayant un code génétique bien connu, issues d'une lignée pure. Elles sont toutes des mêmes parents. Il existe deux sociétés en France. L'une à l'est de Paris. L'autre au sud, vers Marseille.

Le professeur s'enquit des conditions de travail de Carla et de sa bonne entente avec ses assistants. Peut-être aurait-elle eu vent d'une discorde ou d'une bêtise cachée par ses collaborateurs. Diviser pour mieux régner était sa devise et il l'appliquait avec méthode. Carla ne dit rien. Elle fit juste savoir au ponté qu'elle le remerciait de sa confiance et qu'elle ne manquerait pas de lui faire part du moindre problème. Le professeur eut ainsi l'illusion que sa jeune recrue lui était entièrement dévouée. Un sourire entendu mit fin à la conversation.

Dans le bureau de la secrétaire était rangés tous les comptes rendus d'expériences et les bordereaux de livraisons. Les parents des mouches-Bambi (elle les avait baptisé ainsi à cause de leurs yeux) étaient arrivés le 2 octobre et provenaient de l'élevage de Marseille.

Carla avait là plus qu'un sujet de recherche, mais un sujet d'enquête. Elle retourna à son travail. Le souvenir de la lettre concernant les mutations génétiques lui traversa l'esprit.

1999 ou Dieu pris sur le fait

Le sud des Etats-Unis, le 17 juillet 1957

Le ciel au-dessus du Kansas était ce jour-là particulièrement clair. Le RB-47 piloté par le pilote Lewis D. Chase venait de décoller de la base de Forbes, près de Topeka. Le but de la mission était triple et sortait quelque peu de la routine des pilotes de l'US Air Force. Il était prévu d'exécuter des exercices de navigation au-dessus du golfe du Mexique avec des outils de détection radar performants. Des exercices d'interception étaient également prévus.

L'équipe des pilotes était parmi les meilleures de la flotte. Leur expérience en matière de navigation et de détection radar allait être mises à rude épreuve durant les heures qui allaient suivre.

Le navigateur Provenzano était chargé d'un détecteur d'ondes radar très précis, le APD-4 DF. Celui-ci n'émet pas d'ondes comme un radar classique mais se contente de mesurer précisément toute une gamme d'ondes électromagnétiques émises par d'éventuels avions ou radars ennemis.

En haut de son écran John Provenzano vit apparaître un point lumineux dans la direction de l'appareil. Il crut d'abord qu'il s'agissait de l'écho d'un radar au sol. Mais la façon dont l'écho se déplaçait sur l'écran montrait à Provenzano qu'il ne s'agissait pas d'un écho venu du sol, mais bel et bien celui provenant d'un objet en mouvement.

Après avoir terminé les exercices de navigation, l'avion fit route vers le Mississippi, en suivant la côte, à une altitude de 34500 pieds⁵. La vitesse de l'appareil était à ce moment-là très rapide puisqu'il volait à Mach 0.75, c'est-à-dire au trois quarts de la vitesse du son. Le temps était parfaitement clair grâce à une importante surpression dans la troposphère.

Après qu'ils eurent atteint la côte, près de Gulfport, le second navigant, Frank MacClure détecta sur son radar de poursuite un objet volant à cinq heures. MacClure fut très surpris lorsque le point se déplaça vers le haut de son écran. L'objet volait donc plus vite que le RB-47. Il crut d'abord à une anomalie de détection: une ambiguïté à 180 degrés, tel qu'on lui avait enseigné dans son école de radaristes. Il n'avait cependant jamais pu observer de telles anomalies. Il fit un rapport au pilote.

— Navigateur MacClure à commandant Chase.

— MacClure, je vous reçois, parlez.

— Lewis, je détecte une anomalie radar sur le haut de mon écran. Elle se déplace à dix degrés en avant de l'appareil à une vitesse légèrement supérieure à la nôtre.

— Etes-vous sûr? Aucun vol militaire n'est prévu dans la région aujourd'hui. Il doit effectivement s'agir d'une anomalie. Pas étonnant avec tous ces nouveaux appareils que nous testons aujourd'hui. Rapportez l'incident dans votre logbook. Over.

— Capitaine! le contact radar vient de croiser notre cap et commence à se rapprocher de notre appareil. Cela ne peut être en aucun cas un écho ambigu. Il s'agit bel et bien d'un objet réel, de la dimension d'un gros avion de ligne.

— Quelle est sa vitesse?

⁵ environ 10 kilomètres

— Mach 2. Impossible pour cette taille.

— Je préviens Forbes. Allô, Forbes Topeka ... ici Air force 257, RB-57. Chase au rapport ...

— Parlez Chase, ici Forbes, code 45442.

— Avons détecté un écho radar surprenant sur notre avant. Sa vitesse et sa taille sont incohérentes. Le comportement de l'écho ne correspond pas non plus à une ambiguïté radar habituelle. Demandons instructions

La conversation de Chase fut alors interrompue par Provenzano.

— Commandant, je détecte l'objet radar sur mon APD. Il émet des bouffées de micro-ondes à environ 2800 mégahertz, avec une modulation de fréquence très proche de celle d'un radar au sol.

Forbes fit part de ses instructions.

— Chase, ici Forbes ... souhaitez vous faire un rapport d'incident?

— Il s'agit probablement d'une anomalie. Réponse négative ... Attendez ... Je suspends ma réponse...

Un point lumineux venait d'apparaître à la droite de son cockpit. Il crut d'abord apercevoir les phares de navigation d'un gros avion de ligne. La lumière banche, nuancée de bleu, se rapprocha du quadriréacteur.

— A tout l'équipage ... préparez vous à une collision. Nous commençons une manœuvre d'évasion dans dix secondes ... neuf ... huit ... sept ...

— Chase regardez, l'objet viens de croiser notre route à une vitesse incroyable. Qui c'est ce type? Nos gars du Pentagone veulent nous tester avec leurs nouveaux joujoux?

— Provenzano, gardez votre calme. Reprenez vos observations.

Le commandant se devait de montrer l'exemple et de garder son sang-froid. Mais intérieurement, il était assez paniqué. En vingt années de carrière, il n'avait jamais fait une rencontre aussi déroutante. Sa main droite enleva la sécurité des armes du RB-47. Son compas ne montrait aucune anomalie magnétique quand le point lumineux disparut subitement sous ses yeux, ainsi que le contact sur les radars de ses navigants.

Chase et MacClure commencèrent à parler sur Interphone. Quelques minutes plus tard il mentionna à cinq heures, une autre source de micro-ondes.

— Commandant Chase, je vois une source à 3000 Mégahertz qui se déplace à cinq heures, exactement à l'endroit où nous avons perdu la trace de l'objet ... L'objet se maintient à égale distance de notre avion ... il nous suit ... sa position relative est toujours la même ...

Chase diminua la vitesse de son appareil. Ils traversèrent la Louisiane et firent route vers le Texas, toujours poursuivis par l'objet. Lorsqu'ils atteignirent le rayon d'action de la base radar de Duncanville, il prirent contact avec l'officier de quart et lui demandèrent s'il détectait également leur poisson pilote.

— Affirmatif, l'objet se déplace à trois miles nautiques derrière vous⁶. Vous avez attrapé un beau poisson les gars. Vous avez les russes au cul!

— L'équipage commençait à s'inquiéter sérieusement. Ils savaient tous qu'aucun avion n'avait les performances de cet objet. Un sérieux malaise s'installa chez les hommes.

— Il se rapproche ... putain, Chase ... il se rapproche!

— A quelle vitesse?

— A Mach deux, il va nous rentrer dedans dans trente secondes.

Le pilote amorça un virage cours vers la droite, au-dessus de Forth Worth.

— Il nous suit toujours, le salaud. Il a viré de cap ... il se rapproche.

Chase aperçut alors un large objet lumineux sur sa droite, qui resta à sa hauteur une seconde. Puis, l'objet volant accéléra et disparu rapidement sur l'horizon après avoir zigzagué autour du cap du RB-47.

De retour à la base de Forbes, trois officier de la Wing Intelligence, les services secrets de l'armée de l'air, conduits par l'officier Johnson, les attendaient sur la piste.

— Alors commandant Chase, racontez-nous en détail cette anomalie radar.

Aix-en-Provence, le 12 Novembre

Grabstein avait soumis des fragments d'un des tibias trouvés dans la grotte au laboratoire des faibles radioactivité de Gyf sur Yvette. La datation révéla que ces ossements, découverts par Simon, avaient plus de cent mille ans. Il avertit ses collègues, à l'Institut d'Archéologie du Sud Est. L'université d'Aix n'était pas spécialisée dans la paléontologie humaine, mais l'enjeu étant d'importance, Simon reçut quelques appuis. Le service de conservation et de classement des monuments historiques obtint que le site soit protégé et enclos de barbelés. L'entrée de la grotte fut élargie et correctement aménagée.

Enfin, trois hommes pénétrèrent dans la grotte et Simon eut l'insigne honneur, qui lui revenait de droit, d'y entrer le premier. Il était très ému.

Précautionneusement, ils firent les premiers relevés. Puis, ayant fouillé une zone près de l'entrée ils posèrent un plancher de travail, appuyé sur le sol par de petites pointes, afin d'éviter d'endommager d'éventuelles traces dans la caverne.

En quelques heures, se relayant à tour de rôle, le fond de la caverne fut atteint et les squelettes complètement dégagés. Leur position ayant été parfaitement relevé par photogrammétrie, Simon préféra les faire enlever et conduire dans les locaux de l'université. La nouvelle s'était propagée et il craignait quelque vandalisme.

Son patron était perplexe.

⁶ 6 kilomètres

— Simon, nous ne connaissons pas ce domaine-là. Le mieux serait que vous ameniez tout cela au muséum d'histoire naturelle, à Paris. Là-bas, ils ont les compétences.

Le jeune archéologue n'entendait plus. Il rêvait de Carla et de ses retrouvailles, ce soir, à la gare Saint Charles. Elle lui avait téléphoné la veille, très spontanément. Simon ne savait plus où donner du sentiment. Ses fouilles étaient exaltantes. La venue de Carla le rendait fébrile. Parfois, le destin vous submerge d'événements sensationnels et capitaux, comme s'il s'était retenu pendant longtemps.

Carla était en route vers Marseille. Elle avait prétexté une étude préliminaire pour sa thèse et son professeur lui avait délivré un ordre de mission et accordé des frais de déplacement. Mais rejoindre Simon était le véritable but de Carla. Depuis qu'il avait fait cette découverte il n'était joignable que difficilement. Le soir dernier, elle avait pu le joindre in extremis, lui annonçant son arrivée.

Outre le plaisir qu'elle aurait à revoir Simon, le véritable but de sa visite était une visite au laboratoire qui élevait les mouches. D'ailleurs la découverte des mouches-Bambi lui pesait. Simon pourrait écouter sa confession. Il était le seul scientifique qu'elle connaisse qui aurait pu la conseiller sans la prendre pour une folle.

Elle avait pris son billet au dernier moment et n'avait trouvé une place qu'au centre du wagon, là où les deux sièges se font face, séparés par une table. Les trois autres places étaient vides jusqu'au démarrage du train. Carla se félicita de sa chance et étira ses longues jambes sous le siège d'en face.

Sa tranquillité fut de courte durée.

— Ah, non, monsieur, certainement pas. La SNCF n'est pas responsable des vols de valises. Je la garde avec moi.

Un homme d'une soixantaine d'années, couperosé, se tallait un chemin dans la travée, suivi par sa femelle et une petite fille habillée de rouge, sortie tout droit d'un conte de Grimm.

— 36, 37 et 39, c'est ici. On l'aura eu. C'est à vous le sac là-haut? Faites un peu de place, j'ai payé ma place comme les autres. Je veux mettre ma valise.

— Mais enfin, j'étais là avant vous, lui répondit une midinette sur le retour, parfaitement au courant de ses droits ferroviaires, et vexée que ses appâts tombants mais encore fermes soient restés sans effet sur ce sexagénaire.

— Je vais certainement pas mettre ma valise à l'entrée du wagon. Pour qu'on me la pique! Merci bien...

Carla pensa que le bonhomme était bien prétentieux. Qui aurait voulu d'une vieille malle en cuir recuit, contenant certainement l'essentiel de la collection homme des sous vêtements de Carrefour, plus un rasoir Braun des années cinquante. Le retraité carte vermeille éructa encore quelques invectives à l'adresse de braves voyageurs. Puis Carla comprit enfin le drame humain qui terrassait cet homme. Partis tôt de Béthune, il rejoignaient leur enfants dans le sud de la France. Paris avait été pour eux une jungle terrible. Traverser la ville en taxi, à une heure de pointe avait été le summum de l'aventure. Mais il avait réussi à rejoindre la gare de Lyon à temps. Le manque de place

au-dessus de sa tête pour la lourde valise était une preuve supplémentaire que le monde était méchant et hostile. Le volumineux bagage échoua entre ses jambes et celles de sa femme. Ils firent 800 kilomètres dans cette position inconfortable, serrant les genoux, comme une vierge protégeant son plus précieux trésor.

Carla s'amusa de la situation et s'empressa de savourer le spectacle. La vie est drôle pour celui qui sait s'en amuser. Las, le repos fut bref. La petite fille avait été placée en face d'elle. A peine le train fut-il sorti de gare qu'elle commença à marteler ses tibias de petits coups brefs et répétés. Carla eu le réflexe de ne rien dire. Puis, elle prit entre ses genoux les petits souliers de la fillette et les serra, pour interrompre son jeu. Celle-ci fut d'abord étonnée mais resta silencieuse, ravie du nouveau défi qui lui était lancé. Enfin, sa grand-mère s'aperçut de la chose et s'en excusa.

— Enfin Aurélie! (toutes les pestes s'appellent Aurélie), tu n'as pas fini d'embêter la dame? Elle va te faire les gros yeux et tu sera bien avancée. Je suis désolé Madame, mais elle voyage difficilement. Nous sommes partis de Béthune ce matin.

— Je vous en prie. Je comprends. Elle ne m'embête pas, répondit Carla résignée.

— Tu vois, la dame n'est pas contente. Si tu continues, tu finiras dans la prison qui se trouve à côté de chez Mamie. Fais attention. Remarques, tu seras bien en prison, ils ont la télé maintenant.

Carla fut surprise par la haute teneur en imbécillité de cette phrase. Menacer une petite fille d'aller en prison n'est pas cruel mais insultant. Elle sait très bien qu'elle n'ira pas en prison pour cela. Lui dire le contraire c'est faire affront à ses quatre ans et à son intelligence naissante.

En outre, beaucoup de gens croient que la prison est maintenant rendue vivable grâce à la présence de la télévision. Eux ont travaillé dur des années durant, vivent maintenant dans un petit deux pièces dans une banlieue obscure. Levé à sept heures, déjeuner à onze, dîner à six. La vie se rythme au son des émissions de télé. Ils sont, eux aussi, enfermés dans leur petite routine quotidienne, comme les détenus qui vivent à deux pas de chez eux, qui regardent eux aussi la télévision. Comme eux, le premier et le troisième dimanche du mois ils reçoivent la visite de leurs enfants. Comme eux ils ont des permissions. Comme eux ils sont affolés par la vie sur le trajet Béthune-Marseille. Carla fut soudainement triste.

Les hommes sont si différents, si égarés. Peu réfléchissent. Peu utilisent leur libre arbitre, si précieux mais si effrayant. C'est lui qui nous renvoie à notre condition humaine. Que faire? Où aller? Heureusement, il existe des réponses toutes faites. La mort, l'amour, le sexe, l'éducation, les grandes questions philosophiques: ouvrez le catéchisme ou le Talmud. Toutes les règles de vie y sont bien décrites, bien policées. Vous ne pouvez pas vous tromper. Deux cents grammes de mauvaise foi, trois cuillerées à soupe de remords et un zeste de mystère, d'inaccessible, d'inexplicable. Si cela résiste, faite revenir sur un bûcher à feu doux.

Alors qu'au contraire il faut chercher, traquer l'inconnu. Les hommes et Dieu jouent à cache-cache.

Carla regardait ses contemporains, si différents, si antagonistes, si dispersés, mais pourtant si semblables, somme toute. Comment leur faire comprendre? Comment leur

dire que nous sommes tous issus du même germe et scellés dans le même destin, pensa Carla dans un instant de pacifisme bêlant. Elle se renferma aussitôt dans ses pensées. Elle était légèrement misanthrope. C'est-à-dire qu'elle aimait trop les hommes pour les aimer médiocres.

Carla avait envie de faire pipi. La vessie à souvent la priorité sur les petites incontinences de notre cerveau. Elle allait devoir enjamber la valise.

Marseille, le même jour, zone industrielle.

Le bus 137 amena Carla auprès d'un bâtiment moderne. Une secrétaire la reçut, un peu rudement. Elle n'était pas habituée à recevoir la visite des scientifiques à qui sa société fournissait insectes et cobayes divers. Elle appela un collaborateur par l'Interphone.

L'éleveur la conduisit à travers plusieurs bureaux, vers une cour crasseuse pleine de cages, dont l'odeur de pisser aurait fait défaillir le plus gaillard des gardiens de zoo.

— J'ai été très étonné de votre coup de téléphone. Il y a un problème avec nos mouches?

— Non, du tout. Je suis juste curieuse des conditions dans lesquelles elles sont élevées. Vous faites aussi dans le cobaye et la souris.

— Oui, oui. Vous n'êtes probablement jamais entrée dans un hangar à mouches, dit l'homme qui, gêné, voulait vraisemblablement changer de conversation. Les droits de l'homme sont encore tellement peu appliqués. Quant aux droits des animaux de laboratoire, mieux vaut ne pas en parler.

A l'entrée d'une grande serre, couverte d'une bâche noire, le préposé aux mouches prévint la jeune étudiante.

— Nous allons emprunter un sas. Là vous prendrez de l'air, car il va falloir retenir votre respiration pendant quelques secondes.

Le sas était humide et sentait la mort et la pourriture.

— Ah c'est sûr, les mouches ça pousse sur de la barbaque...et la barbaque, ça pue.

Carla retint sa respiration. La seconde porte s'ouvrit. Elle ne vit rien, car la pièce était sombre. Soudain, le corps de la jeune femme fut submergé par une vague d'ailes. Son corps entier fut recouvert de mouches. Aucun centimètre carré de sa peau et de ses habits qui ne soit recouvert d'une couche d'insectes. Carla voulu crier sa panique. Elle se retint de respirer encore quelques siècles. Il fallait qu'elle ouvre la bouche. Qu'elle prenne de l'air. Qu'elle fasse sortir le cri de dégoût qui l'aurait délivré de la masse grouillante.

Puis, en une seconde, les mouches s'envolèrent, comme si elles eussent entendu un coup de sifflet inaudible. L'air devenait respirable. Carla ouvrit les yeux. Long de vingt

mètres, le hangar abritait deux larges étagères faites de clayettes, sur lesquelles pourrissaient des carcasses de porcs, de moutons et de vaches. Une vision d'apocalypse. Autour des cadavres grouillait une masse d'asticots, survolés par des nuées de mouches. Passé le temps de la surprise, Carla fut surpris que les mouches volassent en essaim. Ceux-ci se formaient rapidement et se tortillaient sous la lueur bleutée des néons. Puis soudain, la masse se déformait et éclatait pour aller se reformer plus loin. Le spectacle était beau et lui rappelait celui des nuées d'étourneaux qui volent le soir au-dessus de Rome, avant d'aller se percher dans arbres en face de la gare centrale Roma-Termi.

— Tous les deux jours on secoue les grilles et on recueille les asticots, sur les tamis, en dessous.

Un jeu de rouages, couplé à un vieux moteur électrique donnait à l'ensemble un air de modernité parfaitement incongru. Carla ne se doutait pas que des endroits aussi sordides puissent exister, sordides et surréalistes.

— Et les carcasses?

— Nous nous les faisons livrer par les abattoirs de Marseille. Ce sont des animaux malades généralement, ou morts durant leur transport.

— Vous les changez souvent?

— Toutes les trois semaines

— Mais, elles doivent être complètement pourries après ce temps.

— Non, car nous employons un procédé spécial. Les tubes que vous voyez là émettent beaucoup d'ultraviolet. La viande se conserve mieux. Et puis l'obscurité ne gêne pas les mouches.

— Toutes vos mouches sortent de ce ... hangar?

— Oui, je sais, l'élevage des mouches n'est pas pour les âmes sensibles. Mais vous les recevez de toutes façons triées et propres.

Effectivement, peu de ses collègues ne s'étaient vraiment posé la question de savoir d'où venait leurs drosophiles. Qu'en était-il des rats, des souris et des cobayes? Carla préféra ne pas se poser la question. A chacun ses recherches.

Vingt heure trente. Simon était en retard. Carla s'impatientait sous la grande horloge de la gare Saint Charles de Marseille. Autour d'elle les passants couraient vers leurs occupations, vers leur train ou leur assiette de soupe qui refroidissait. De l'autre côté de la cour, une autre femme attendait. Elles se regardèrent un instant, comprenant leur situation commune. Puis l'autre femme se mis à courir dans la direction d'une voiture, le visage radieux, délivrée de son attente. Carla fut soudain triste. Une demi-heure passa, durant laquelle Simon fut maudit mille fois. In extremis, une vieille camionnette se gara face à elle, le chauffeur ouvrit la porte du passager et cria en direction de Carla

— Monte !

Carla ne reconnut pas Simon immédiatement. Il était sale et coiffé d'un casque.

— Tu es vraiment très en retard. Les embouteillages ?

— Viens, je t'emmène dans un endroit extraordinaire.

Dans le camion, Simon était silencieux. Il regardait souvent Carla avec un sourire gêné. Faire la cour n'était pas dans ses habitudes. Carla se cala dans son siège et prit son mal en patience.

Arrivé dans les collines autour d'Aix, Simon vint lui ouvrir la porte. Un réverbère donnait une faible lueur blafarde. Simon prit la main de Carla pour l'aider à descendre les marches de la camionnette. Leur premier contact physique. Ils se regardèrent quelques instant, puis Simon osa un

— Je suis heureux que tu sois là. Viens, je vais te montrer quelque chose.

Ils ne se lâchèrent plus la main, plongeant dans les chemins de broussailles au flanc de la colline. La pleine lune éclairait leur pas. Carla pensa que cette promenade pourrait être très romantique, si son chevalier servant ne la faisait pas cavalcader dans ce mauvais chemin de pierre. Puis, arrivé dans une petite clairière au flanc de la colline, Simon dit

- Attends moi là.

Carla se retourna vers le splendide paysage qui s'ouvrait devant elle. Au loin, la montagne Sainte Victoire se dressait, majestueuse sous la clarté lunaire, un fantôme de montagne. Oudain, mille feux éclairèrent la clairière. De lourds projecteurs étaient dirigés vers le pan de roches.

— Le groupe électrogène est difficile à démarrer. Viens, suis moi, nous allons faire un saut dans la préhistoire.

La grotte avait été complètement dégagée dans l'après midi. Une échelle d'aluminium les conduisit tout les deux dans la tombe.

— C'est ici, dit Simon doucement.

— Coquet, répondit Carla qui faisait le tour du propriétaire.

— C'est ici que nous avons découvert deux squelettes, intact. Probablement des Cro-magnon.

— Une tombe ?

— je ne crois pas. Regarde le plafond, il est couvert de suie. On a probablement fait du feu à l'entrée de la grotte, et puis regarde là et là, des inscriptions, des dessins gravés dans la roche. Carla passa ses doigts sur la paroi et les déchiffra comme un aveugle qui lit du Braille.

— Qu'est ce que cela peut représenter ? Ce ne sont pas des dessins d'animaux...

— Je n'en sais encore rien. Mais il est clair que nous sommes dans un lieu qui fut habité il y a quelques centaines de milliers d'années.

— Ils avaient bien choisi leur endroit. Dit Carla qui s'était assise près de l'ouverture, les pieds pendant dans le vide. Simon vint la rejoindre et ils contemplèrent encore la montagne Sainte Victoire.

— Imagine Carla, Imagine tout ceci il y a deux ou trois cent mille ans.

— Pas très précis...

— Ok, bon, il y a mois trois cent mille ans, le quatre mars.

— Là d'accord. Vas-y continue.

— L'air était frais. La lumière naissante de ce jour de printemps commençait à réchauffer les membres du groupe qui avaient trouvé refuge sous le surplomb de cette falaise karstique, toute proche de ce que les hommes de notre millénaire nomment la montagne Sainte-Victoire. Les hommes d'alors avaient-ils conscience de la beauté de cette montagne, ou bien faisait-elle partie du décor, sans plus. Sur son flanc nord, en pente douce, poussaient des arbrisseaux qui donnaient de goûteuses baies orange. La troupe aimait probablement s'y perdre et se rassasiait jusqu'au soir des fruits farineux et très légèrement suaves.

— Ils n'étaient pas chasseurs ?

— Probablement pas. Pas encore. Sinon nous aurions trouvé des restes d'os. Ils étaient probablement des cueilleurs. Mais à ces cueillettes était associé un danger: celui des ours et des félins, nombreux à cette époque. Imagine les pris au piège, dans un cul de sac. Ils avaient alors le choix entre deux périls : la chute vertigineuse ou les mâchoires des fauves. C'était leur lot quotidien.

— Les pauvres, l'homme proie. Cela a bien changé. Depuis l'homme a su devenir le prédateur le plus dangereux de la planète. Je les imagine ici, blottis au fond de la caverne, effrayé par les cris des bêtes féroces qui rodent.

Carla prit la main de Simon et la serra fort, pour conjurer les loups dont elle avait peur depuis son enfance...

— La mort ne devait pas être pour eux si dramatique. Elle faisait partie de leur lot quotidien. Passée la peur de la poursuite, ces hommes se réfugiaient dans cet endroit sûr et ne pleuraient pas forcément la disparition de l'un d'eux. Ils n'en prenaient pas conscience. Le groupe existait en tant que tel. L'individu existait-il ? Leur conscience était-elle une conscience de race plutôt qu'une conscience individuelle telle que nous la vivons. Peut-on dire que la femelle gnou qui vient de perdre son petit éprouve un sentiment de deuil véritable ? Au plus profond d'elle-même elle ressent le besoin de se multiplier, c'est tout. Ainsi la perte d'un petit constitue-t-elle, en quelque sorte, sa propre perte. L'instinct maternel se résume-t-il à cela ? Toutes les mères aiment leur enfant du plus profond de leur chair. Mais l'apprécient-elles toujours en tant qu'individu ?

— C'est triste ce que tu dis là Simon.

— Mais sois réaliste. Chez les animaux, ni la mort, ni la vie ne sont perçues comme des événements extraordinaires. La naissance d'un petit, né des œuvres du mâle dominant, ne fut pas ressentie comme un fait marquant. Ce n'était, après tout, qu'un des milliers de germes, de souches de toutes les espèces de la planète.

Carla se blottit contre Simon

— Vas-y, raconte-moi. Fais moi revivre l'instant.

Simon réfléchit quelques secondes et se prit au jeu de la narration. Il commença à imaginer la vie d'un homme de cette époque.

— Eh bien ce petit avait déjà quatre jours. Son premier contact avec le monde extérieur fut le sein de sa mère. Instinctivement ses lèvres s’y portèrent et surent en faire sortir le lait. Le mâle dominant vint inspecter ses œuvres. Craintive, la mère l’en écarta. Il n’était pas rare qu’un nouveau né soit tué par le père. Le mâle, peut-être affaibli par le froid apporté par le vent du nord, se rassit sur une pierre en dehors de la grotte et huma l’air. Les odeurs familières de la troupe étaient les seules qu’il parvint à détecter. L’heure fut au repos.

— Les mecs n’ont pas changés. Déjà des goujats.

— Imagine la vie de cet enfant. Peut-être fut-il rapidement orphelin, livré à lui même. Alourdie par un petit frère, elle ne sut pas échapper aux griffes d’un loup. Le petit était resté trois jours auprès de sa dépouille, ou plutôt de ce qu’il en restait. La mort de sa mère fut sa première expérience cruelle. Il crut d’abord à un sommeil profond, puis se rendit compte de l’état de délabrement de la carcasse. Il se résigna et partit. Trois jours plus tard, il revint sur les lieux où il avait laissé sa mère. Le cadavre avait disparu, probablement enlevé par des charognards. Il en fut intrigué et imagina qu’elle avait rejoint une autre troupe, loin, si loin qu’il n’aurait jamais pu la retrouver.

— Tout cela est bien dramatique, Simon.

— Dramatique pour toi, mais à l’époque, l’espérance de vie devait être bien courte.

— Et penses-tu qu’ils connaissaient une certaine spiritualité.

— Probablement.

Ils restèrent tous les deux, attentifs aux odeurs et aux bruits de la nuit. Simon éteignit le groupe électrogène, et ils se retrouvèrent plongés dans la lumière lunaire et le silence de la nuit.

— Ces hommes ont dû également se percher là pour regarder les étoiles. Les nuits devaient être froides et terrifiantes. Imagine les, pressés les uns contre les autres, les membres de la horde se réchauffant mutuellement. Une légère buée les enveloppait, provoquée par leur respiration. Le mâle dominant avait, pour une fois, délaissé la haute roche qui garde l’entrée du renforcement. Il se trouvait bien au milieu du groupe, engaillardi par les rudes parfums de deux de ses femelles en chaleur.

— Femelles en chaleur, quel romantisme, soupira Carla.

Ils regardaient le ciel quand Carla se leva et prit la lampe torche. Elle se dirigea vers le fond de la grotte, là où les archéologues avaient découvert des signes gravés dans le mur. Elle plaça la lampe de telle façon que le faisceau de lumière rase le mur et en face ressortir les aspérités. De son doigt, elle parcourait les lignes les plus prononcées. Ce dessin lui rappelait quelque chose.

— On dirait la silhouette d’un homme, dit elle en se rasant aux côtés de Simon.

Puis regardant le ciel à nouveau, elle se releva et retourna vers l’inscription. Elle répéta ce petit manège plusieurs fois quand Simon, intrigué, vint la rejoindre.

— Que fais tu ? Tu as trouvé quelque chose ?

— Tu vas me prendre pour une douce rêveuse, mais ce dessin me rappelle quelque chose. Pas toi ?

— Non. Rien.

Carla entraîna Simon vers l'entrée de la grotte et pointa son index vers le ciel.

— Ça, c'est à ça que je pense.

Au bout du doigt de Carla, la constellation d'Orion brillait de tous ses feux.

— Des étoiles ?

— Oui, la constellation d'Orion. Regarde, la disposition des étoiles de la constellation, et maintenant, reviens vers le dessin.

Effectivement, Simon dut se rendre à l'évidence qu'il y avait là une certaine ressemblance.

— Orion devait les fasciner. Elle est resplendit dans le ciel d'hiver. Surtout qu'à l'époque, elle devait être bien visible sans la pollution lumineuse de la métropole de Marseille.

— Pourquoi pas. Ce n'est pas idiot. Orion tient une place prépondérante dans la plupart des mythologies, dit Simon qui cherchait à reprendre le dessus. C'était lui l'archéologue après tout.

— Tu sais, renchérit-il, que la disposition des gigantesque pyramides de Gizeh reproduit exactement la disposition des étoiles d'Orion, constellation dans laquelle les égyptiens voyaient l'incarnation céleste d'Osiris.

— Vraiment ?

— C'est en tout cas une hypothèse qui tient la route. Elles furent construites en une centaine d'années, rapidement par rapport aux trois mille ans de la civilisation égyptienne. Mais cette théorie est sujette à discussion, car le dessin de la constellation sur terre est incomplet. Manquent Bételgeuse et Saiph, les deux étoiles les plus à gauche. Mais le groupe des trois étoiles du baudrier existent. Les pyramides de Kheops, Khephren et Mikerinus sont disposées exactement comme les trois étoiles Alnitak, Alnilam et Minkata. Bellatrix et Rigel sont symbolisées par deux pyramides, respectivement au sud et au nord. Leurs sommets, à plusieurs dizaines de kilomètres de distance, reproduisent la forme de la constellation, à cinq mètres près. De plus, la disposition des pyramides par rapport au Nil est exactement celle de la constellation d'Orion par rapport à la voie lactée. Comment les égyptiens ont-ils pu se repérer sur de telles distances avec autant de précision. Nul ne le sait. Mais que sait-on au juste d'une civilisation vieille de trois mille ans? Quelles techniques furent mises en œuvre pour construire de tels colosses de pierre, qui sont encore, à ce jour, les plus grandes constructions humaines jamais réalisées, et quels étaient leurs motifs? Le saurons-nous jamais?

Peut-être, tout simplement, la beauté de cette constellation, à notre époque trop souvent voilée, par la pollution atmosphérique et la lumière des villes, était-elle la seule instigatrice de cette folie architecturale. Cette beauté que contemple, dans le froid glacial, notre rouquin. Prendre conscience de soi, c'est aussi prendre conscience de l'univers qui nous entoure.

Le groupe fut intrigué par son comportement. Un frisson de peur les envahit. Quel

danger avait-il senti pour rester au froid si longtemps? Le mâle dominant était occupé à procréer. L'une des femelles, prenant peur, le mordit. Il était le défenseur, la vigie du groupe. Il n'avait rien vu. Il fallait le rappeler à l'ordre. Le mâle aperçut alors son congénère à l'entrée de la grotte. Il se précipita vers lui, humant l'air froid qui lui congela les narines. Ne sentant aucun danger, il fit volte-face et projeta son poing sur la face du jeune homme. Celui-ci tomba à la renverse et sa tête frappa un caillou pointu. Il demeura là sans bouger. Une autre femelle s'approcha, et remua son bras gauche. Approchant sa tête de la blessure, à la base du crâne, elle lécha le sang frais qui lui donna le goût de la peur et de la mort.

La grotte du rouquin

La blessure du rouquin était superficielle. Il s'était traîné à l'intérieur de la grotte et les membres de la horde lui ménagèrent une place, comme des parents qui acceptent à nouveau l'enfant puni, envoyé au coin. Il se sentait fiévreux. Le mâle dominant dormait au centre, fatigué des ébats de la nuit. Le soleil faisait déjà fuir les étoiles. La montagne Sainte-Victoire reprenait sa parure diurne. La fine couche de neige commença à fondre et à transformer les alentours en un immense champ de gadoue froide.

Après plusieurs heures de sommeil, le rouquin s'aperçut que la troupe avait rejoint les flancs de la montagne, vers les lieux favorisés de cueillette. Seules deux femelles et un jeune mâle étaient restés auprès de lui. L'une d'elles était appuyée contre son flanc et lui soufflait son haleine sur le visage. L'autre parcourait méthodiquement sa jungle de poils et chassait le pou et la puce, friandises recherchées. Le jeune mâle était accroupi dans un coin à l'opposé de la grotte et regardait la scène.

Son esprit recouvrait peu à peu ses fonctions. Sa mémoire lui délivrait par bribes les souvenirs de la nuit. Il ne comprenait pas la colère du mâle dominant et se sentit soudain seul. Très seul. Il repoussa doucement les femelles. Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises. Elles se détournèrent alors de lui et allèrent rejoindre le jeune mâle.

Il avait toujours accepté la dominance du mâle. Elle soudait le groupe et le sécurisait. Lorsque l'un de ses membres s'en écartait trop, il pouvait mettre en péril le reste de la troupe. Un jour, poussé par sa curiosité, le rouquin s'était aventuré loin de la horde. Des fauves l'avaient repéré et avaient suivi ses traces. Devenu proie, il avait du regagner le refuge en courant. Tous s'étaient réfugiés dans la grotte, située à cinq mètres au-dessus du sol. Les fauves avaient tenté de donner l'assaut, mais ils les avaient repoussés avec des bâtons et en leur lançant des pierres.

Le siège avait duré sept jours et sept nuits. La nuit, les préhominiens se réfugiaient au fond du réduit, affolés par les cris des ours et des loups. Le mâle dominant avait sanctionné cette incartade que le rouquin, conscient d'avoir mis la horde en péril par son inconséquence, avait acceptée sans broncher.

Mais il éprouvait aujourd'hui un grand sentiment d'injustice et ressentait avant tout de l'incompréhension. Il se sentit seul.

Au loin les bruits familiers de ses congénères se firent entendre, plus forts qu'à l'accoutumée. Une rumeur étrange parcourait les flancs du vallon. Un autre groupe de préhominiens les poursuivaient. Alors qu'ils avaient tous rejoint leur abri, deux grands mâles étrangers apparurent derrière le sentier et écartèrent les buissons. L'heure était à l'observation. Des cris et des hurlements échangés avaient fait monter la tension. L'enjeu était la grotte, refuge idéal. La crise du logement sévissait déjà au pliocène inférieur.

Derrière les mâles de la troupe errante s'assirent leurs femelles. L'une d'elles, plus curieuse que les autres, s'approcha de la ligne de front et regarda la grotte tant convoitée. Son regard croisa celui du rouquin.

De retour à La gare Saint Charles, Carla prit une navette vers Aix. Elle n'avait pas eu de nouvelles de Simon depuis sa conversation surréaliste où il lui annonçait la découverte de deux cadavres. Pour en avoir le cœur net, elle avait décidé une visite impromptue à l'université d'Aix-en-Provence.

– Simon Grabstein ? nous ne voulons plus entendre parler de ce monsieur, lui dit un assistant du professeur de Simon. Il a simulé une découverte de fossile humain. Le conseil de l'Université vient de le radier. Ce Monsieur est maintenant persona non grata dans services universitaires. Vous le connaissez ?

– Non, pas suffisamment à ce que vous me dites. Je ne l'avais pas jugé comme cela. Il me semblait être un homme assez honnête. Simon n'est pas un menteur.

– Je ne l'avais pas jugé comme ça non plus. Mais la découverte de deux squelettes distants de trois millions d'années dans la même grotte, avouez qu'il aurait dû préparer son coup avec plus de sérieux.

– Il a découvert deux hommes des cavernes ?

– Non, deux femmes. En parfait état de conservation. Mais il s'agit de deux spécimens n'ayant certainement pas pu vivre à la même ère.

Le paléontologue lui expliqua l'affaire dans ses détails.

– Mais que savez-vous des lois de l'évolution. Pourquoi l'espèce humaine n'aurait elle pas pu apparaître beaucoup plus tôt que prévu sur la Terre. Que savons-nous des

lois de l'évolution ?

– Darwin. Il a tout dit, un point c'est tout.

Carla mit fin à la conversation en allumant une cigarette. Elle sortit de l'université encore plus perplexe qu'elle ne l'était en y entrant. Elle ne prenait pas Simon pour un menteur. Mais quelle coïncidence. Ils auraient tous les deux fait une découverte fortuite, au même moment ? Et se seraient rencontrés juste à ce moment-là ?

Elle passa la soirée Marseille avant de se rendre le lendemain à une conférence à la faculté de Luminy, raison officielle de son voyage. Il y était question de l'enzymatique⁷ dans la cellule. De nouvelles découvertes montraient comment des dosages différents pouvaient altérer l'ADN. Quand le moment des questions arriva Carla demanda quel rôle jouaient ces enzymes dans l'évolution. L'orateur était un biochimiste, qui ne connaissait rien aux lois de l'évolution. Occupé à briller devant ses pairs pour obtenir une chaire de professeur, la question de Carla risquait de révéler son inculture crasse en la matière. Il éluda la question d'un petit ricanement et fit mine de réfléchir, puis sortit un graphique parmi ses transparents et expliqua quels mécanismes pouvaient être mis en jeu. Personne n'y crut une seconde, mais sa réputation était sauve. D'ailleurs, personne ne s'intéressait vraiment à cette question. Trop vague.

De retour en T.G.V., place assise en bout de wagon, Carla repensait à sa journée d'hier. Pourquoi l'ultraviolet ne pourrait-il pas être responsable de l'étrange mutation qu'il avait constaté sur des mouches-Bambi, munies de paupières ? Des générations de mouches, nées sous cette lumière, auraient pu finalement développer cette protection. Mais celle-ci n'était pas apparue au cours de milliers d'années et l'abondance de nourriture dans l'élevage n'évoquait aucune lutte pour la vie.

Carla pensait à cette espèce de papillons aux ailes blanches, peuplant les forêts de bouleaux proches des industries minières anglaises et dont la couleur des ailes avait soudain changé. Les branches de bouleaux étaient noircies par la pollution. Au fil des mutations, selon la bonne vieille idée Darwinienne, la couleur des ailes de papillons s'était adaptée en quelques dizaines d'années. Des papillons gris sombre, mieux camouflés, nés du hasard, plus performants, avaient occupé cette niche écologique.

Carla avait mille fois entendu cette vieille histoire, cheval de bataille des tenants d'un darwinisme pur et dur. Elle pensait à Simon qui aurait pu faire une découverte remettant ces théories en cause.

L'altération d'un gène pouvait changer la couleur des ailes d'un papillon. Ça se tenait. Mais comment imaginer que le hasard seul ait pu doter ses mouches de paupières ?

En cherchant bien, elle n'avait trouvé nulle trace d'esquisse de ces fameuses paupières. Les mouches en possédaient, parfaitement formées, parfaitement fonctionnelles, ou n'en possédaient pas. Celles-ci étaient apparues d'un coup.

Mais, bon sang, qui reprogrammait ces mouches ? Dieu ? N'avait-il pas mieux à faire ?

⁷ Domaine qui s'occupe du rôle des enzymes dans la reproduction des cellules, notamment dans la duplication des molécules d'ADN.

Carla restait pensive. Les questions qui l'assailirent l'empêchaient de se concentrer. Elle repensa à la mystérieuse lettre.

Simon acquiesça. Trois jours plus tard il s'envolait vers la capitale. Il avait escorté ses deux squelettes dans l'avion comme s'il eut s'agit de grands malades. Au muséum, une grande pièce avait été préparée en vue de l'étude morphologique de ses spécimens. De grandes baies vitrées, en forme de voûte, donnaient à la pièce une lumière de salle de bal. La salle était bordée de vitrines pleines d'ossements numérotés. Une salle des objets trouvés où les restes de plusieurs milliers d'hommes préhistoriques étaient entassés. Si on ne les réclamait pas au bout de mille ans et un jour, ils appartiendraient à l'institut.

Un professeur inspecta les deux squelettes.

— Il va falloir leur donner un nom.

Simon Grabstein retira ses lunettes et se pinça le haut du nez. Il n'avait pas beaucoup dormi ces derniers jours.

Bon sang, pensa-t-il, ce type a devant lui deux spécimens de nos ancêtres et c'est tout ce qu'il trouve à dire.

— Un nom féminin ou masculin? demanda-t-il, décidant de prendre la remarque du vieux professeur avec humour.

— Féminin, bien sûr. Les deux spécimens ont un bassin très large et une grande ouverture pelvienne. Ce sont deux femelles. Il n'y a aucun doute là-dessus.

— Elles ont été trouvées dans cette position? demanda un autre qui regardaient des photos prises sur le chantier de fouilles.

— Oui, elles étaient allongées comme cela, l'une dans les bras de l'autre.

— Un état de conservation surprenant, tout à fait surprenant. Regardons d'abord les crânes. C'est stupéfiant, il sont presque intacts...

Les trois professeurs regardèrent longuement les crânes. Simon prenait des notes et dit enfin :

— Il me semble que nous en savons assez, nous pourrions commencer à émettre des hypothèses. A votre avis, à quelle branche de l'évolution appartiennent ces deux femelles?

Les trois professeurs se regardèrent avec gêne.

— Jeune homme, dit l'un d'entre eux, passant son bras autour des épaules de Simon. Quelle est votre spécialité?

— Les poteries et vases de l'époque hellénistique.

— C'est donc un pur hasard, si vous, un archéologue, avez fait cette découverte.

— Oui... mais quand même, bien que n'étant pas dans mon domaine de prédilection, je pense que je peux comprendre.

— Certes, je ne mets pas vos connaissances en cause. Mais imaginez un instant, que moi, spécialiste de l'évolution de la morphologie humaine, je vous apporte un jour un vase hellène marqué "made in Taiwan", que diriez vous?

— Je dirais que vous vous foutez de moi, et que... mais dites-moi, où voulez vous en venir?

— Je veux en venir au fait que mes collègues et moi-même pensons que vous vous payez nos bobines, certes défraîchies, mais quand même...

— Enfin, professeur, je ne me permettrais pas!

— Oh, vous savez, dans notre métier... on nous apporte tous les jours des crânes trouvés sur des chantiers, qui relèvent plus de la médecine légale que de l'archéologie.

— Mais enfin expliquez-vous!

— Voyez vous, mon petit jeune homme, dit-il en repassant de l'autre côté de la table, ce que vous nous amenez là sont certainement de bonnes répliques. Vous me donnerez l'adresse du contrefacteur et nous seront quittes.

— Mais pas du tout, nous les avons trouvé, sous un éboulis,...

— Vous voulez dire, Vous les avez trouvé. Rien nous dit que vous n'avez pas placé ces deux squelettes l'un à côté de l'autre, pour vous vous créer une publicité discutable.

— Je n'y comprends plus rien, balbutia Simon. Nous faisons une grande découverte et vous me parlez de publicité..

— Mon cher ami...

— Je ne suis pas votre cher ami. Expliquez-vous clairement, enfin!

— Soit. Si votre découverte était réelle, ce ne serait pas une grande découverte mais une immense découverte.

— Je dirais même plus, ajouta un des autres professeurs qui lisait Tintin dans le texte.

— L'un de vos squelettes est un Cro-Magnon, omnivore, très proche parent de l'homme moderne. L'autre est un Australopithecus robustus, une espèce de préhominien végétarien. Trois millions d'années les séparent. En fait de vase grec fait à Taiwan, il s'agirait plutôt d'un silex à allumage électronique!

— Les deux autres professeurs rirent du bon mot de leur collègue.

Simon était perplexe.

— Vous voulez dire que 3 millions d'années séparent ces deux squelettes?

— Exactement. Vous comprendrez que nous n'allons pas perdre notre temps à les étudier. Ce ne sont de toute évidence que des faux, très bien faits, certes, mais des faux quand même. Et puis il y a cet australopithèque intact, complet, nickel. Regardez-moi ces os. On n'a jamais trouvé un tel squelette, aussi bien conservé. C'est un faux!

— Mais pas du tout, je les ai trouvés...

— Oui, vous les avez trouvés, dit l'un des trois professeurs en lui coupant la parole. Votre machination est grossière et n'intéresse que le conseil de votre université. La prochaine fois que vous voudrez flouer la science, mon jeune ami, il faudra vous y prendre autrement. Ce n'est pas à de vieux singes que l'on apprend à faire des grimaces...

Vieux singes, le mot était approprié, pensa Simon, en se retrouvant une heure plus tard sur le quai de la Râpée, avec une valise contenant les restes de ses deux compagnes. Il savait bien qu'il ne s'agissait pas de faux. D'ailleurs, la datation au carbone 14 avait confirmé l'âge identique des deux créatures. Pourtant, ce qui le gênait le plus n'était pas la réaction des purgeurs de dinosaures du Muséum, mais plutôt le fait que sa découverte, remette en cause toutes les théories de l'évolution.

Il allait se faire rabbin. Oh oui, il sentait qu'il allait se faire rabbin.

Montagne Sainte Victoire, -2 999 978, le 12 décembre

Les deux groupes de préhominiens s'étaient fait face longtemps sans que rien de notable ne se soit produit. Puis la vie avait repris son cours. Les femelles avaient fini par sortir de la grotte, sous les grimaces échangées par les mâles dominants des deux groupes, pour leur quête quotidienne de nourriture. Au retour de leur cueillette, les négociations étaient toujours au point mort. Les femelles des deux hordes se mêlèrent alors aux abords du refuge, pendant que les deux mâles dominants continuaient leurs simagrées, qui se poursuivirent jusque tard dans la nuit, dans l'indifférence générale.

Au matin, les deux hordes n'en formaient plus qu'une. Les deux mâles dominants, ayant apparemment conclu une sorte d'accord tacite, continuèrent de grogner à l'entrée de la grotte.

Le rouquin était assis près de la femelle qu'il avait regardé le matin. Elle lui semblait douce et son parfum éveillait en lui un désir palpable. Ses puces étaient délicieuses. Plus tard, il la prit longuement et s'assoupit dans sa fourrure. Dans la nuit, elle s'était levée et avait escaladé les fronces du rocher, au-dessus de l'entrée de la cavité. Elle regardait les étoiles.

Le rouquin s'était souvent accouplé avec des femelles du groupe. Jamais aucunes de ses saillies n'avaient été fructueuses. Avec sa nouvelle compagne ses efforts furent récompensés. Quelques mois plus tard celle-ci arborait un beau ventre bien rond et prometteur. Leur position dans le groupe se marginalisait de plus en plus. Il était clair qu'il avait trouvé sa pareille.

Leur comportement avait changé comme si la rencontre de l'être aimé accélérât un processus de mûrissement. Il faut deux bûches pour faire un feu. Parmi toutes leurs activités, l'une les mettait particulièrement en marge du groupe : leurs grognements étaient devenus différents, plus affinés, plus riches en sons et en rythme que ceux des autres. Ils arrivaient à communiquer plus efficacement. Le rouquin avait inventé un petit jeu subtil. Il imitait à merveille certains animaux, comme certains oiseaux noirs qui peuplaient abondamment la vallée de la montagne Sainte-Victoire.

Un soir alors que le groupe se préparait à la nuit il imita pour la première fois le cri du loup. Ses congénères furent pris d'une peur panique et coururent dans tous les sens. Les mâles dominants se cachèrent dans un creux de la grotte et attendirent un second hurlement.

Le rouquin se leva et émit un son qui le surprit lui-même. Il était agité de soubresauts et de hoquets. Sa compagne fit de même, quoique dans un registre plus aigu. Ils venaient de découvrir le rire.

Les pré-hommes se mirent à les percevoir comme un danger. Les deux mâles dominants s'approchèrent de lui et le mordirent cruellement au cou, à la jambe et au bras. Sa femelle tenta vainement de le secourir. Finalement, l'un des deux mâles lui fracassa la tête avec un rocher et il s'écroura, mort.

Un hurlement se fit entendre. De véritables loups, peut-être attirés par les cris du rouquin, qui gisait maintenant à terre, inanimé. La panique envahit la grotte. Les nouveaux arrivants, pour qui la grotte ne constituait pas encore un endroit sûr, quittèrent le renforcement, suivi par le reste de la troupe, dans un mouvement général de panique. Sans avoir réellement de stratégie d'évasion, la troupe grimpa sur la colline, juste au-dessus du refuge, qui leur aurait sauvé la vie.

Les loups arrivèrent en contrebas. Apeurée, la compagne du rouquin et une autre femelle, qui n'avait pas succombé à ce mouvement de panique, se terrèrent au fond de la grotte. Elles entendaient le crissement des griffes des loups sur la paroi rocheuse et le bruit sourd qu'ils faisaient en retombant sur le sol sablonneux. La meute de loups s'encourageait de petits grognements, excités par la chasse et par l'odeur du sang du rouquin qui se répandait dans la grotte.

Puis un loup plus agile que les autres parvint à se hisser à moitié sur le rebord du renforcement. Les deux femelles se blottirent dans l'obscurité. Elles voyaient les efforts du loup, cherchant un appui pour ses pattes inférieures. Mais il n'y parvint pas. Dans un dernier effort, il accrocha la main du rouquin à l'aide de sa mâchoire puissante. Son poids entraîna le cadavre dans sa chute. Les deux femelles entendirent les loups se disputer la dépouille. Les bruits de mastication durèrent quelques minutes. Soudain, la meute détala vers le haut de la colline. Ayant reniflé les traces des fuyards ils se mirent à leur poursuite, abandonnant les deux femelles dans leur abri.

Parvenus en haut de la colline, les loups encerclèrent les préhominiens, avançant lentement vers eux, la nasse de croc se resserrant de plus en plus. La troupe, affolée comme un banc de poissons pris dans un filet dérivant, sautait dans tous les sens, criant, pleurant. Les mâles ramassèrent les cailloux qui traînaient et les lancèrent en direction des bêtes. Mais ceux-ci étaient trop petits pour les effrayer. Le piège se refermait toujours plus, rassemblant la troupe sur un petit surplomb. Celui-ci, fait de pierres et de sable, ne supporta pas la charge et s'écroura, entraînant la horde dans sa chute. Les pierres déclenchèrent une avalanche, et le pan de la colline changea de physionomie. Une partie des membres de la horde fut tuée dans la chute. Les loups achevèrent les blessés et commencèrent à les dévorer.

Dans leur refuge, les deux femelles étaient maintenant en sécurité. Les loups ne pouvaient plus les atteindre : l'éboulement avait fermé l'entrée de la grotte, devenue un

tombeau inviolable.

Longtemps, les deux femelles essayèrent de dégager les pierres, en vain. Il n'y avait aucune arrivée d'air. Résignées, elles se blottirent l'une contre l'autre et, telles deux princesses au bois dormant, s'endormirent tranquillement dans un sommeil qui allait durer plus de trois millions d'années.

Forth Worth, le 31 Juillet 1957

La presse avait eu vent de l'aventure du RB-47 et l'opinion publique attendaient une explication. Le Commandant Johnson avait été chargé par ses supérieurs de répondre aux questions de la presse. Pour s'assurer de son engagement, ils l'avaient fait bénéficier d'un avancement rapide. Les journalistes étaient réunis aujourd'hui dans une grande salle de la base, surchauffée en ce jour de Juillet, malgré la présence de larges ventilateurs qui tombaient du plafond.

Johnson commença par retracer les faits puis en vint aux explications.

— Messieurs, nous sommes enchantés des résultats de cette expérience. L'équipage du RB-47 a été soumis à un ensemble complet de tests psychologiques afin d'étudier la réaction de nos équipages dans une situation de crise. Les échos radars ont été simulés par nos ingénieurs, à qui je tire mon chapeau pour cette brillante prouesse technique.

Une main se leva dans l'assemblée. Johnson répondit d'un mouvement de menton et leva ses sourcils.

— Garreth Noise, du Washington Post. Qu'en est-il des lumières qui ont été aperçues par l'équipage?

— De simples avions de chasse équipés de puissants projecteurs.

— Mais le vol inhabituel de ces avions, leur vitesse?

— Ils étaient plusieurs à suivre le RB-47. D'où l'apparence d'un changement subit de position, en synchronisant l'allumage et l'extinction des projecteurs.

— Et les échos radar?

— De simples simulations. Les appareillages du RB-47 ne faisaient que reproduire les signaux fictifs de bandes magnétiques cachées dans l'appareil.

— Et les échos radar au sol.

— Même principe Messieurs.

L'assistance était visiblement déçue. Un petit sourire vint s'accrocher aux lèvres de Johnson, qui ne tarda pas à s'effacer lorsqu'un journaliste de la côte ouest posa sa question.

— Commandant, j'accepte vos explications, qui sont très convaincantes, mais permettez-moi de vous poser une question. Pourquoi avoir simulé un tel engin, très peu classique? Pourquoi, n'avoir pas simulé simplement une attaque d'avions russes. Il me semble que ce serait plus indiqué par ces temps de guerre froide? Pourquoi avoir inventé une telle situation qui ne correspond pas à une attaque réaliste, mais à un mauvais film de science fiction? Et enfin, l'armée américaine aurait-elle peur d'engins bizarres, tels qu'on en observa régulièrement depuis la fin de la guerre, et dont l'incident de Roswell est un exemple caractéristique?

Johnson éclata de rire. Un rire mécanique et forcé. Il regarda ses supérieurs, assis dans un coin de la pièce. L'un d'entre eux fit un petit signe de la tête. Johnson se donna du temps pour la réponse, mettant de l'ordre dans ses notes.

— Messieurs, dit-il, pour conclure ce point de presse, je dirai la chose suivante. J'ai

rencontré très souvent des UFO et des extraterrestres, de plusieurs planètes. Je les ai rencontrés dans les bandes dessinées de la Marvels Comics. Mais, pour défendre notre pays face à ces envahisseurs, je fais plus confiance à Spiderman ou au Surfeur d'argent qu'à l'armée des Etats-Unis.

— Vous n'avez pas répondu à ma question : pourquoi un scénario si rocambolesque?

— Je vous remercie Messieurs. Des rafraîchissements vous attendent dans la salle derrière vous.

Un brouhaha emplît l'assistance, quelques questions fusèrent encore, auxquelles Johnson répondit par un sourire entendu, baissant la tête vers ses notes qu'il rangeait maintenant dans sa sacoche. Rejoignant ses supérieurs, il vit sur leur visage une moue d'approbation. Il avait bien fait son boulot, et venait de remplir efficacement sa nouvelle fonction de responsable des "phénomènes atmosphériques inexplicables".

De retour dans son bureau, Johnson demanda à sa secrétaire de lui faire un numéro.

— Appelez-moi Werner von Braun, à Los Alamos.

Werner Von Braun était un scientifique Allemand qui avait mis au point les fusées V1 et V2 pour le régime nazi. L'efficacité redoutable de ces premiers missiles lancés contre la capitale anglaise durant la guerre avait impressionné les américains. Juste après la reddition des forces de l'axe, ils avaient récupéré ce savant, sans s'embarrasser du passé fasciste de celui-ci. Von Braun avait été ravi de pouvoir continuer ses recherches, retourna sa veste et devint l'un des principaux responsables du programme spatial américain.

— Braun à l'appareil.

— Bonjour, ici le Commandant Johnson. Vous avez reçu mon dossier?

— Oui, oui, il est là.

— Qu'en pensez-vous?

— Intéressant, très intéressant. Surtout ces micro-ondes qui ont été enregistrées. Est-on sûr de leur réalité?

— Oui absolument, les radars de bord du RB-47 étaient en parfait état de marche et ont enregistré tous les paramètres.

— Intéressant... Je vais préparer une expérience. Je vous rappellerai.

— Merci. Bien entendu, silence complet sur cette affaire. Officiellement, il s'agit d'un exercice psychologique.

— Bien entendu, Johnson, bien entendu...

Le nord du Soudan, 13 Novembre 1998.

La troupe de migrants venait d'atteindre un ancien point d'eau à la frontière de l'Égypte. Elle avait drainé avec elle plus de vingt mille personnes. Cette croisade des populations africaines vers le nord s'amplifiait. C'est le terme qui fut employé par les journalistes de la presse européennes, lorsqu'ils commencèrent à évoquer ce phénomène. Cependant, il ne s'agissait pas d'une lutte pour un principe, ou pour une idée. En réalité, il s'agissait plus d'une migration, comme celles des oiseaux qui volent vers le sud à l'approche de l'hiver. L'Afrique était chaude, et ses ventres aussi vides que le lit de ses rivières. L'espoir venait du nord. Attirés par lui comme des phalènes happés par la lumière d'une bougie, les hommes continuaient leur progression, en silence. Il n'y avait pas de meneurs. Le mouvement n'était pas politique.

En approchant de la frontière, les premiers soldats éthiopiens s'étaient fait voir et avaient tiré quelques coups de Kalachnikov, souvenir du temps où l'union soviétique participait au bonheur des peuples. Leurs hélicoptères étaient d'ailleurs américains. Les russes n'ont pas le monopole de la générosité.

Plusieurs enfants étaient nés en chemin. Leurs mères les portaient sur leur ventre, dans des hamacs improvisés. Des mares boueuses permirent à la troupe d'étancher sa soif. La marée humaine, comme les colonies de fourmis vagabondes, détruisait tout sur leur chemin, pillant tout ce qu'elle pouvait trouver comme réserves de nourriture et les populations locales se joignaient au flot. Il importait peu de consommer les dernières réserves. L'heure du départ était venue. Le meilleur sac à céréales, c'était encore leur ventre.

Au delà du chemin menant vers le nord, une rumeur grondait. Des nuages de poussière rendaient l'horizon flou. Dans l'air perturbé par les volutes de chaleurs s'échappant du sol, on pouvait distinguer un convoi de Jeeps. Les hommes en avant de la troupe firent arrêter les migrants. Ils s'assirent au bord de la route et attendirent les événements. Que cette colonne fut militaire ou non était sans intérêts. Le combat était gagné d'avance puisqu'il ne pouvait se solder que par la mort.

Les Jeeps approchaient. Un homme en descendit et s'avança vers les éclaireurs de la troupe.

— Nous sommes des représentants des Nations Unies. Conduisez-nous à vos chefs.

Les hommes entourèrent cet homme, en cravate et en short. La troupe n'avait pas de chefs. La demande de ce représentant de l'ONU ne fut donc suivie d'aucun effet. Tous regardèrent cet homme venu d'un autre monde, arrivé sur un engin d'un autre monde et qui leur parlait un langage qui leur était étranger.

Dans les semaines qui avaient précédé plusieurs délégations, sous l'égide de l'OUA⁸, avaient vainement essayé d'endiguer cette vague de migrations qui affectait maintenant le Soudan, l'Éthiopie, le Zaïre et le Congo. L'homme chargé de

⁸ Organisation de l'Union Africaine.

coordonner ces missions était Christian Sharff-Hansen, depuis trois ans ambassadeur du Danemark aux Nations-Unies. C'était un homme de taille moyenne, beau, blond, avec une belle barbe rousse, éclaircie par une cinquantaine finissante. On lisait dans ses yeux bleus une tendresse et une compréhension infinie. Ses talents de diplomates s'étaient d'ailleurs confirmés en 1994 lors de la crise Somalienne. Avare de paroles, tel un psychiatre des nations, il écoutait et donnait l'impression de comprendre.

La crise actuelle le déroutait, et surtout ce manque de représentants. Sharff-Hansen était resté dans la Jeep. Sa présence au Soudan était l'étape finale avant son retour à New York. S'éloignant de sa Jeep, il escalada une petite colline de pierre. De là-haut, il découvrit, à perte de vue, des hommes, des femmes et des enfants silencieux.

Au fur et à mesure qu'il s'approchait d'eux, un corridor humain se formait devant lui. Les migrants le regardaient silencieusement. Ce qui étonna Hansen, c'est que ces populations avaient perdu le sourire et la curiosité qui sont l'apanage des peuples africains.

Il se souvenait avoir reçu, il y a quinze ans, un accueil très chaleureux dans un camp Massai, au Kenya, où une nuée d'enfants l'avait accueilli avec leurs mains curieuses, sous les rires des femmes et le visage enjoué des hommes du Clan. Ils avaient discuté longuement des points d'eau et des dégâts provoqués par leurs bêtes. Hansen avaient dû employer toute sa diplomatie et son intelligence pour se fondre dans la logique de ces gens, vivant sur une planète qui n'était pas celle des civilisations occidentales. La leur était plate, généreuse, peuplée de grands déserts, de démons, vivant au rythme de la nature. Bref, une planète fort différente de celle des gens du nord.

Mais aujourd'hui, Hansen ne percevait plus cette joie de l'accueil. Les regards étaient lourds de peine et de détermination, mais sans colère ni haine. Après avoir marché un kilomètre dans ce couloir humain, le diplomate atteignit une dépression, partie de l'ancien lit d'une rivière. Ce cirque était large, percé vers l'est et l'ouest par deux fines trouées dans les falaises. Les berges étaient recouvertes entièrement par la marée humaine, silencieuse. A perte de vue, des hommes et des femmes le regardaient. Un coin rêvé pour un artiste des rues telles qu'on les voit sur la place face au Musée d'Art Moderne Beaubourg, à Paris.

Hansen ne savait pas comment leur parler. Il ne savait pas d'ailleurs s'il devait leur parler. Il resta une trentaine de secondes, immobile, tourné vers le sud, sous un soleil lourd, seul projecteur éclairant cette scène hors du commun. Puis il se baissa et pris une poignée de sable, parmi les croûtes de sels qui parsemaient le sol craquelé de la rivière posthume.

Le sable s'écoula lentement de son poing dressé, formant un large panache de poussière entraîné vers le sud par un vent sec. Puis Hansen fit un mouvement de ses deux bras qui semblaient vouloir embrasser tous ses spectateurs. Il fit ce geste, qu'il répéta plusieurs fois, comme s'il eut voulu repousser cette moisson d'hommes vers le sud.

— Retournez vers le sud, retournez vers le sud, pensa-t-il tout haut, espérant que sa pensée arriverait dans la tête de tous ces gens, espérant qu'ils comprendraient l'inutilité de leur migration et le danger vers lequel ils s'acheminaient.

Soudain, un bruit sourd se fit entendre. Une ondulation parcourut la foule qui changea de couleurs, sous le mouvement de milliers de saris et de sacs. La foule avait compris. Compris le message de Hansen. Compris sa détresse et sa futilité: elle se remit en marche lentement vers le Nord.

— Pourquoi font-ils ça, bon dieu, pourquoi font-ils ça, s'écria Hansen.

Il resta là, debout au milieu de cette immense foule, de ces gens qui l'évitaient en passant près de lui, avec douceur, en faisant bien attention de ne pas le bousculer. Le diplomate se sentit très humble, comme un plongeur évoluant au milieu d'un troupeau de baleines bleues, prenant garde de ne pas l'écraser de leurs nageoires puissantes. Un troupeau de baleines acceptant la présence du plongeur, comme on tolère un papillon de nuit affolé, virevoltant dans sa salle à manger, surpris par la vanité de sa quête.

Hansen se sentait aussi inutile qu'un agent de police à cinq heures sur la place de la Concorde, incapable de diriger un flot des voitures. Submergé par la multitude de ces gens qui avaient un but, une direction à suivre: vers le nord.

Il eu peur. La peur du marin qui voit s'avancer vers lui une lame de fond qui grossit. Comment allait-il faire partager ce sentiment à ces collègues? Il se rassit dans la Jeep et attendit que ses collaborateurs le rejoignent.

Il pensait à ces nuées de sauterelles qui venaient d'on ne sait où, qui détruisaient la végétation sur leur passage. Il avait lu il y a quelques temps un article sur ces insectes. L'entomologiste⁹ qui l'avait rédigé, avait montré que ces sauterelles migratrices ne constituaient pas une race nouvelle, mais n'était en fait que des sauterelles sédentaires qui, subissant une mutation, changeaient simplement de couleur et de comportement. Une mutation génétique subite, provoquée par leur surnombre. Assistait-on aujourd'hui à un phénomène semblable chez des humains, quittant une terre qui ne les nourrissait plus?

⁹ Spécialiste des insectes.

New York, le 2 Janvier,

Christian Sharff-Hansen venait de gravir les marches de l'estrade du podium, dans la grande salle des Nations-Unies. Il n'avait pas de talents d'orateur. Le bleu de ses yeux favorisait les négociations directes, mais devant quatre cents représentants son charme naturel n'opérait pas.

Il déplia un papier et commença son intervention.

— Mes chers collègues. Je tiens tout d'abord à vous remercier pour la confiance que vous avez bien voulu placer dans ma personne. J'espère que les résultats seront au niveau de vos espérances. Malheureusement, les nouvelles que je vous apporte sont mauvaises. Au Soudan, qui fut ma dernière étape africaine, trois cents milles personnes se sont rassemblées et ne pourront probablement pas être contenues à la frontière égyptienne. Au Mali, au Tchad et en Ethiopie, des mouvements semblables ont pris naissance le mois dernier. Ils n'ont pas encore l'importance des migrations du Soudan, mais leurs rangs grossissent. Au Zaïre, et en République centre africaine, les régimes policiers parviennent à maintenir tant bien que mal les mouvements de populations. Je n'ai hélas pas pu me rendre compte par moi-même.

Je confirme nos craintes premières. Ces mouvements de personnes ne sont pas le fait de meneurs. Ce sont de véritables lames de fond dont la force est puisée dans la misère déclenchée par les dernières sécheresses. Comme vous le savez, aucun accord n'a pu être conclu quant à la réduction des émissions de gaz carbonique dans les pays civilisés. L'effet de serre lié à cet enrichissement de l'atmosphère en CO₂ provoque son échauffement progressif et accentue le phénomène de désertification. Il est à craindre que l'Afrique périsse d'asphyxie. Ces populations fuient une misère que les pays dits développés ont favorisé et amplifié.

Nous ne devons pas nous voiler la face, et reconnaître notre part de responsabilité dans ce changement. Peut-être un accroissement sensible de notre aide au tiers monde pourrait-il endiguer ce raz de marée humain. Peut-être devrions nous revoir notre politique envers l'Afrique. Nous sommes aveuglés par notre recherche d'efficacité. Nous voulons produire toujours plus de richesses. Mais nos sociétés sont également en crise. Beaucoup d'hommes et de femmes n'y trouvent plus leur place. Le chômage n'a jamais été aussi élevé dans les pays industrialisés. Mesdames et Messieurs, je m'écarte du sujet, mais ce sont les réflexions qui me sont venues à l'esprit dans l'avion du retour.

Ne restons pas sourds face à la détresse de ces gens. Leurs problèmes sont les nôtres et traduisent notre incapacité à gérer rationnellement les ressources de notre planète. Même si le choc climatologique est plus sensible sur le continent Africain, il nous touchera nous aussi, un jour au l'autre. Et ce jour est peut-être plus proche que nous voudrions le croire. Je sais que vous partagez ici, peu ou prou mon opinion. Mais je sais aussi que nous nous sentons désemparés face aux hommes que nous représentons. Notre avenir requiert de profonds changements de notre société planétaire. Tous en sont conscients. Et pourtant nos cris d'alarme ne sont pas entendus.

Que devons nous faire? Je n'ai pas de réponse à cette question, mais je pense que nous devons tous y travailler.

Je vous remercie de m'avoir accordé votre attention.

Trois minutes et dix-sept secondes. Record de vitesse pour une intervention. Rares sont les gens qui savent s'exprimer de manière aussi concise. Un silence pesant suivit l'intervention de Sharff-Hansen. Pour la première fois, un délégué exprimait des idées propres, différentes de celle de son gouvernement. Le ton du diplomate avait été calme, résolu mais non dépourvu d'émotion. C'est cela même qui avait surpris les autres délégués et qui les avait plongé dans un profond silence. Le représentant de l'Angleterre se leva et, sans demander la parole au maître de séance, s'adressa directement au diplomate danois.

— Qu'entendez vous par cela?

— Je veux dire que la situation là-bas est sans précédent. Il ne s'agit ni de révolte ni de révolution mais d'un mouvement de population comme il a dû s'en passer durant les périodes glacières alors que le climat devenait trop rude. Le phénomène est de semblable nature. Je souhaitais que vous le compreniez...

— Ces sentiments vous honorent, mais il me semble que l...

— Pas du tout, interrompit Sharff-Hansen. Je ne fais pas ici d'humanisme, et je ne suis pas mère Térésa. Vous m'avez demandé mon opinion. Je vous la donne. Mais je vous assure d'une chose : la situation internationale va s'aggraver. Je vous le dis aujourd'hui, sans catastrophisme ni effet de manches.

— Vaste programme, ironisa le délégué anglais.

— Vaste épreuve lui répondit mentalement Sharff-Hansen.

Los Alamos, 2 septembre 1957.

Werner Von Braun venait de terminer d'installer son banc d'essai. Un large générateur de micro-ondes, un klystron de grande puissance, ronronnait dans la pièce voisine. Un gros guide d'onde d'une section de trente centimètres sur trente amenait le faisceau d'énergie électromagnétique dans une chambre de verre, à travers une fenêtre de Téflon. Cette chambre était bardée de capteurs.

Le chercheur allemand donna l'ordre de mettre en route de l'expérience. Trois lampes rouges s'allumèrent sur le guide d'onde qui interdisait de le toucher pendant le fonctionnement de l'appareil. La cavité vibra légèrement. Un petit ronronnement de transformateur mal ficelé.

Les aiguilles des sondes de température commencèrent à se décaler vers la droite. Braun donna l'ordre d'augmenter le refroidissement de l'air. Une température d'équilibre de 64 degrés fut atteinte en quelques minutes.

— Quelle est la fréquence? demanda l'allemand.

— 200 mégahertz¹⁰.

Un assistant, de son pupitre, augmenta légèrement la fréquence et annonça :

— 700 mégahertz, 800, 900, 1300.....

— Passez directement à 2000.

— 2000. Rien à signaler. 2100.

Lorsque la fréquence atteignit 2900 mégahertz, l'indicateur de conductivité électrique¹¹ se mit à vibrer. L'aiguille se déplaça vers la droite. La conductivité est l'aptitude de l'air à permettre le passage d'un courant électrique.

Von Braun demanda de passer à 2910. L'indicateur passa au rouge et l'air emprisonné dans l'enceinte pris une belle couleur bleutée.

— Comment expliquez-vous, cela Monsieur, demanda l'un des assistants de Werner Von Braun.

— L'air est très fortement ionisé. C'est-à-dire que les électrons des gaz qui le composent perdent leurs électrons, ceux qui sont normalement liés aux atomes. Lorsque ceux-ci se refont capturer, les atomes émettent une lueur bleutée. C'est un phénomène très connu appelé "désionisation radiative". Avec ces ondes électromagnétiques, nous secouons ces électrons et ils se détachent des atomes.

Dans la chambre, les électrons, libérés, devaient mener une ronde infernale.

— Magnifique plasma, commenta l'homme de science.

A 2920, l'aiguille quitta rouge et la luminescence de l'air disparut.

¹⁰ Un hertz est un cycle par seconde. Les ondes électromagnétiques émises par les radars sont engendrées par des oscillateurs appelés klystron. Un Mégahertz égale un millions de cycles par seconde. Mille mégahertz égale mille millions de cycles, soit un gigahertz. Il existe des klystrons standards, couramment utilisés par les radars, qui fonctionnent sous 2,45 gigahertz.

¹¹ Dans un "conducteur" le passage d'un courant électrique est lié au déplacement d'électrons libres. Un métal est naturellement riche en électrons libres, même à la température ordinaire. Par contre les gaz sont de très mauvais conducteurs à cette même température, parce que les électrons sont pratiquement tous liés aux molécules.

— C'est un phénomène très pointu, commenta Von Braun. Il semble y avoir une fréquence critique pour laquelle l'effet est maximum. Basons-nous sur l'indicateur de conductivité électrique. Il faut situer cette fréquence de résonance avec précision.

Von Braun et ses assistants se concentrèrent sur l'aiguille du cadran pendant que l'assistant ajustait la fréquence du klystron. Soudain, celle-ci fit un bond dans le rouge.

— C'est extraordinaire, dit Von Braun, je n'ai encore jamais vu un tel taux d'ionisation.

L'expérience dura encore 20 minutes. L'un des assistants eu l'idée d'éteindre les néons blafards qui éclairaient le laboratoire. En silence, les dix personnes de l'équipe regardaient la lumière blanche, légèrement bleutée, qui inondait la pièce. Une secrétaire fit irruption. Quand elle vit ses collègues, le regard vide, fixé sur la lueur, elle crut à un phénomène paranormal et hurla de peur. Les hommes revinrent à la réalité et arrêtaient l'expérience. Von Braun fut le premier à parler.

— Quelle est la fréquence de résonance?

— 2913 mégahertz.

— Bien. Je vous défends de parler à qui que ce soit de notre petite manipulation d'aujourd'hui.

Il sortit du laboratoire et raccrocha de force le combiné du téléphone de sa secrétaire.

— Petite idiote. A qui téléphonez vous?

— A la sécurité, J'ai cru que vous avez réveillé un démon...

— Je crois que c'est le cas en effet. Reprenez vos esprits et appelez-moi le lieutenant Provenzano à la base aérienne de Forbes.

Une demi-heure plus tard l'appel retentit dans le bureau de l'allemand.

— Le lieutenant Provenzano est en cure. J'ai eu du mal à le joindre, mais je vous le passe...

— Allô?

— Provenzano à l'appareil.

— Bonjour monsieur. Mon nom est Werner Von Braun, je travaille pour ...

— Oui, je sais qui Vous êtes. Que me voulez-vous?

— Dans votre rapport sur la poursuite du RB-47 par un objet mystérieux, vous dites que celui-ci émettait selon une fréquence d'environ 3000 mégahertz. Ce chiffre est-il exact?

— La précision de notre analyseur était plus élevée. Comme il s'agissait d'un appareil nouveau, j'ai pensé qu'il y avait une erreur de mesure.

— Quel était le chiffre exact?

Provenzano réfléchit dix secondes puis dit

— 2913 mégahertz.

— Je vous remercie. Bon repos.

Werner Von Braun en déduisit que les constructeurs du mystérieux objet avaient fait l'expérience d'ionisation de l'air avant lui. Un petit frisson courut le long de ses épaules. Il appuya sur le bouton de l'Interphone et dit à sa secrétaire

— Passez-moi le Commandant Johnson au Pentagone. En priorité.

Paris, le 10 Février 1999

Carla rentrait exténuée de son voyage dans le sud de la France. Arrivée chez elle, elle tria son courrier parmi la tonne de prospectus qui engorgeait sa boîte aux lettres. Les efforts d'information des grandes surfaces lui paraissaient surréalistes. Y avait-il vraiment des gens qui s'intéressaient aux quinze centimes de différences entre les cents grammes de viandes hachée de chez minimir et miniprix? Le débouche chiotte dix sept francs quatre-vingt quinze alimentait il la conversation de ses contemporains ?

Au moment de s'engager dans l'escalier, la concierge sortit de sa loge et bondit sur Carla telle une murène sur un maquereau.

- Votre frère est charmant. C'est bien votre frère n'est-ce pas ?
- Mon frère, s'étonna Carla, fille unique ?
- Oui, je l'ai fait entrer chez vous. J'espère avoir bien fait ...

Carla réfléchit deux centièmes de secondes. Simon était chez elle. Elle sourit.

- Oui, vous avez bien fait. Je ne pensais pas le voir si tôt.
- Alors, je suis rassurée. Faites attention à l'escalier, j'ai ciré hier.

Mais Carla gravissait déjà les marches quatre à carte. La fin de la phrase n'atteignit pas le deuxième étage.

Une vieille valise trônait dans l'entrée. Carla la repoussa du pied pour atteindre le buste porte manteaux. Elle fut surprise par le bruit que fit son contenu.

- Simon ?

Simon ne répondit pas. Il était assoupi sur les coussins du salon. Sa bouche légèrement ouverte donnait à son visage des plis masculins, souligné par une barbe de plusieurs jours.

Carla s'assit près de lui. Du revers de son index, elle caressa la joue de Simon à rebrousse poil. Puis, son doigt descendit le long du nez, passa par le col de la fossette et se dirigea vers le creux de l'omoplate. Sa peau était douce et brune. Lorsque Carla atteint le haut de la poitrine, Simon ouvrit les yeux.

- Ah, c'est toi ?
- Je suis chez moi. Ne l'oublie pas.
- Que fais-tu ?
- Je m'informe.
- Avec tes doigts.
- Avec mes doigts. Pour commencer.

Simon et Carla s'informèrent toute la nuit. Elle le quitta endormit, au petit matin pour l'université.

Carla avait découvert une trentaine de nouvelles mouches qui possédaient des paupières. Elle décida d'en occire une et commença une culture de cellules dans une boîte de Pétri. Sur un milieu nourricier, essentiellement du glucose, les cellules se reproduisaient à grande vitesse, de manière chaotique mais transmettant à chaque méiose¹² leur patrimoine génétique. Quelques jours plus tard Carla commanda un génotype, c'est à dire la carte des acides aminées de l'ADN. La partition autrement dit.

— Tu sais lui avait répondu son collègue, si tu veux connaître le code génétique de la drosophile, va à la bibliothèque. C'est le cobaye des généticiens depuis une trentaine d'années, et son génotype est l'un des plus connus.

Carla fut décontenancé par cette réponse. Si elle voulait garder ses recherches secrètes, tout en bénéficiant des ressources de son laboratoires, elle allait devoir inventer un gros mensonge bien crédible. Elle s'excusa auprès du laborantin et prétexta de sa naïveté. Quelques jours plus tard, Carla avait préparé de nouvelle cultures.

Le laboratoire était un gros consommateur d'analyses. Chaque semaine, une cinquantaine de boites de Pétri partaient vers une société spécialisée dans ce type de processus. Il plaça simplement la boîte parmi les boites officielles en imitant l'étiquette et la signature du laborantin. Qui aurait pu se douter d'un tel piratage?

Quelques jours plus tard, une grosse enveloppe attendait Carla sur son bureau. Les résultats de l'analyse étaient là, tout chauds. Elle allait enfin connaître la vérité. Au lieu d'une liste de plusieurs pages, elle fut surprise de ne trouver qu'une disquette. Son ordinateur la digéra avec un petit bruit de cliquetis. Un fichier apparut sur son écran. Elle cliqua deux fois dessus avec sa souris et des séquences de quatre lettres apparurent.

Carla fut quelque peu décontenancée. Comment procéder à l'analyse de toutes ces données codées? Comment lire la nature? Elle ne parlait pas l'ADN couramment. Puisqu'il s'agissait de trouver une faute d'orthographe dans le code génétique, elle devait se procurer le texte original.

Elle se connecta à la bibliothèque universitaire de Yale, aux Etats-Unis. Les ordinateurs de tous les scientifiques du monde étaient connectés par Internet¹³. Bien avant le grand public les chercheurs disposaient de ce que l'on appelle aujourd'hui le multimédia.

Il y a quarante ans, la télévision fit apparition dans les foyers. Les téléspectateurs, mot inventé pour la circonstance, pouvaient recevoir chaque soir dans leur salle à manger une speakerine, autre mot bien choisi, qu'il leur annonçait les informations ou leur parlait de la vie des bêtes, sur une unique chaîne.

¹² La méiose est l'une des phases du dédoublement des cellules.

¹³ Internet est un réseau de communication qui prend de plus en plus d'importance. La dénomination généralement utilisée par les médias est "autoroute de l'information".

En cette aube du second millénaire, le téléspectateur disposait de milliers de canaux et pouvait composer son propre programme. Le pauvre, lui qui pensait s'abstenir de devoir choisir, lui qui gobait sans moufter le sirop des médias, devait aujourd'hui choisir. Quelle plaie. Les concepteurs des ordinateurs-télévision avaient compris la détresse de leur client et proposaient aujourd'hui une recherche aléatoire de programme. Ainsi, on pouvait comme au bon vieux temps s'asseoir devant le poste et continuer de gober.

Les autres, pouvaient accéder à toutes les informations imaginables, le temps qu'il ferait demain dans le golfe du Bengale, les résultats de la course de fond Besançon-Pontarlier, la recette du chat farci de la Mère Michèle, l'état de son compte en banque, l'heure des séances du cinéma de son quartier, les annonces sexy du Père Lustucru, la thèse sur le consumérisme des slaves du quatorzième par Schmurz, un reportage sur les avancées sociales de Cuba, les horaires du Nauting-club de San Francisco, ou bien encore le code génétique de la drosophile que Carla venait de rapatrier sur son ordinateur.

Ouh, la tâche n'était pas simple. Elle n'avait qu'un fragment du code génétique de ses mouches. Le code original était beaucoup plus long. Et si elle avait la mauvaise séquence, celle des pattes ou de l'abdomen? Carla fit un petit programme chargé de retrouver le code modifié dans le code de référence.

Le programme avait retrouvé la séquence complète dans le code original. Elle avait frappé à coté. Un coup dans l'eau ne la découragea pas. Au moins, elle avait les outils appropriés pour ses recherches. Ce qui l'inquiétait plus c'était l'éventualité que son opération de piratage ne fut découverte. Mais le laborantin ne posait pas de questions. Carla croisait les doigts.

Elle entreprit de nouvelles cultures et les plaça au milieu des cultures "officielles" de son patron. Comme par retour du courrier, elle reçut la réponse quelques jours plus tard. Personne ne remarqua la seconde boîte de Pétri surnuméraire. Elle pouvait parasiter son laboratoire.

Après une trentaine d'essais, augmentant le nombre de boîtes envoyées chaque jours, son programme de recherche finit par lui fournir une séquences de 487 acides supplémentaires, enchâssés dans deux séquences connues. Elle tenait le code des paupières.

Carla contempla les planches et les graphiques en ouvrant des yeux ronds. Il ne s'agissait plus, cette fois, de la modification d'une note dans une mélodie. La partition de la drosophile classique avait été augmentée d'un couplet supplémentaire, celui qui faisait pousser des paupières.

Il ne s'agissait plus d'une mutation, mais de création ex nihilo d'information génétique organisée. Quelqu'un, ou quelque chose, Dieu puisqu'il faut bien lui donner un nom, avait pour la première fois été pris sur le fait. Il avait composé une nouvelle partition et avait enrichi sa création. Carla venait de le comprendre. Elle comprit la portée de sa découverte, songea un instant avertir son professeur. Puis, la main sur la poignée de la porte de son patron, elle se souvint de la lettre et de son caractère

prémonitoire. Elle se retint d'entrer et regagna son bureau.

Pourquoi avait-elle reçu cette lettre précisément peu de temps avant d'être lancé sur cette piste fantastique des mouches dotées de paupières?

Carla reprit l'enveloppe portant le timbre de Rio et relut la phrase :

La duplication des molécules d'ADN est modifiée par l'action d'atomes de krypton qui altèrent temporairement la polarité de l'ARN.

Que venaient faire des atomes de krypton dans les problèmes de mutations?

En fin de lettre, elle relut :

Ces atomes de krypton ont la particularité de violer le principe d'incertitude d'Heisenberg ce qui dénote leur interrelation avec une dimension physique qui vous est encore inconnue.

Pouvait-il y avoir un rapport quelconque entre le contenu de cette lettre, les assertions qu'elle contenait, et la découverte qu'elle venait de faire?

— Que viendraient faire des atomes de krypton dans les molécules d'ADN. Ils sont chimiquement neutres et ne se combinent pas.

Mais Carla se souvint qu'on avait découvert, depuis pas mal d'années des "molécules-cages", parfaitement capables de contenir un ou plusieurs atomes, sans que ceux-ci ne soient chimiquement liés aux atomes constituant leur prison moléculaire.

— Du krypton dans les molécules d'ADN, ma foi, pourquoi pas? se surprit-elle à penser tout haut. La littérature parlait-elle d'un lien quelconque entre les molécules d'ADN et ce type d'atome?

Elle remplit un formulaire de recherche de documentation sur l'écran de son ordinateur puis le soumit aux deux cents bibliothèques spécialisées, dispersées dans le monde entier. Les bibliothécaires ayant été remplacés depuis longtemps par des ordinateurs, elle aurait la réponse dans les heures suivantes.

Pendant que sa machine tournait, Carla reprit la seconde phrase et la tourna en tous sens.

— Violent le principe d'Heisenberg, dimension inconnue... qu'est-ce que c'est que toutes ces salades?

Enfin... se dit-elle : un problème après l'autre.

Carla avait été mordue par le virus de la recherche, dont on ne se relève pas.

Washington, le 21 janvier 1958

Les murs de la pièce étaient doublés de cuivre, pour éviter que des micro-émetteurs ne retransmettent les conversations vers l'extérieur. Le Pentagone était équipé de quelques-unes de ces salles de conférence spéciales pour les discussions non moins spéciales. Von Braun avait déjà prit place. Deux agents de l'"intelligence service" étaient chargé du protocole. Plusieurs membres du congrès, chargés des affaires militaires, avaient également pris place autour de la table en U. Le Commandant Johnson fit son entrée et renvoya les deux soldats qui montaient la garde ainsi que l'aide de camp qui apportait des rafraîchissements.

— Messieurs, voici onze ans que je m'occupe des phénomènes atmosphériques inexplicés. Vous êtes tous ici accrédités défense, et je peux vous révéler quelle est la véritable opinion des services secrets.

— Vous n'allez quand même pas nous révéler que vous croyez aux petits hommes verts? demanda Herbert Steiner, sénateur responsable de la commission de Défense.

— Croire ne fait pas partie de mon vocabulaire.

— Mais vos déclarations à la presse...

— Ne soyez pas naïf sénateur. Vous savez bien que désinformer est le meilleur moyen de conserver le secret. Bref, notre territoire est survolé par de mystérieux objets. Les recherches du docteur von Braun tendent à faire croire que le moyen de propulsion qu'ils utilisent est basé sur l'ionisation de l'atmosphère. Nos agents soviétiques n'ont pas connaissance de telles recherches du coté des russes. Sakharov qui dirige les recherches militaires des rouges s'occupe plutôt de bombe à hydrogène. Nous ne devons par ailleurs pas négliger l'hypothèse que ces engins puissent être d'origine extraterrestre.

— Mais enfin c'est ridicule! Vous êtes tombé sur la tête. Plutôt que de faire la course aux martiens, vous devriez accroître nos efforts de renseignement à l'est.

— C'est fait, Monsieur le Sénateur. Les Russes se posent d'ailleurs la même question à notre propos. Ces phénomènes ne sont pas limités au seul territoire américain.

William Haynes enchaîna :

— Il ne faut pas non plus que l'opinion publique s'alarme. Il faut la rassurer, donner du grain à moudre aux journalistes. Depuis le crash de Roswell, beaucoup de gens ont crée des associations et constituent un lobby non négligeable.

Haynes s'occupait des justifier les recherches militaires face ses collègues du congrès et les crédits qui leur étaient accordés. En pleine guère froide, son pouvoir était considérable.

— Vous avez tous lu mes propositions. Werner Von Braun pense que le dossier tient scientifiquement la route et nous encourage à former une agence de recherche sur la propulsion à air ionisé. Lui-même ne souhaite pas participer directement à ces recherches, car il est entièrement pris par la mise au point de moteurs à poudre pour nos fusées et nos missiles. Je vous propose de prendre moi-même l'affaire en main.

Sa candidature allait être examinée. En attendant qu'une décision ne soit prise les discussions reprirent de plus belle.

— Pour rassurer l'opinion publique, que suggérez-vous, demanda Steiner. Johnson plissa le yeux.

— J'ai notre homme. C'est un ancien du projet Manhattan, un éminent physicien théoricien, qui constituera une couverture universitaire en béton. De plus il a été formé par la CIA. Il saura suivre l'affaire et produire des arguments propres à dévaloriser totalement, aux yeux du public, l'hypothèse d'incursions d'extraterrestres. Je l'ai fait venir à tout hasard. Je propose de le faire entrer.

Les hommes se regardèrent et acceptèrent tacitement la proposition du général d'un petit hochement de tête.

— Bien, puisque nous sommes d'accord, je l'appelle.

Il appuya sur le bouton de l'Interphone et parla à son aide de camp

— Sergent, faites entrer le professeur Condon je vous prie.

Paris, le 17 Février 1999

Carla entra son mot de passe. Son ordinateur se réveilla et afficha un message : la recherche automatique dans les bibliothèques spécialisées du monde entier avait sélectionné 147 fiches, arrivées dans la nuit. Leur dépouillement fut simple, car elle étaient toutes négatives. Pas de traces de gaz rares dans la recherche génétique.

Carla avait décidé de tirer cette affaire de lettre au clair. La première chose à faire était de voir s'il y avait ou non de krypton dans les molécules d'ADN. Pour ce faire, il lui fallait de l'aide, donc mettre d'autres personnes sur ce coup.

Il décida d'explorer néanmoins cette piste, par simple acquis de conscience, mais en s'arrangeant pour que ceux qui l'aideraient dans cette tâche ignorent les tenants et aboutissants de toute cette affaire, en particulier cette fichue lettre. Ca ne coûtait rien d'essayer. Avant elle, nombre des chercheurs avaient fait des découvertes importantes en suivant des voies non moins singulières. Est-ce que Schielerman n'avait pas découvert Troie en se fondant sur les texte d'un auteur non-identifié : Homère?

L'Université Pierre et Marie Curie possédait une cafétéria tout à fait agréable. Les scientifiques pouvaient y faire la pause, face au jardin des plantes, sur une petite terrasse très ensoleillée. Sa tasse à la main Carla cherchait du regard son camarade qui l'avait déjà renseigné sur le principe d'incertitude. Elle reconnut sa calvitie, qui avait visiblement pris de l'ampleur depuis qu'ils s'étaient quittés voici deux ans. Les gens vieillissent par étapes et non pas progressivement. Un léger embonpoint témoignait de son mariage. Un petit intérieur bien rangé, une vie bien pépère vous change un homme en un rien de temps. Carla le héla.

— Salut Claude, tu n'as pas changé dis donc. Toujours sportif à ce que je vois.

— Ah bon tu trouves? s'étonna-t-il, ne croyant qu'à moitié son ancienne camarade. Mais enfin, un compliment est toujours bon à prendre même quand c'est une vile flatterie.

— Sur quoi travailles-tu en ce moment?

— Sur les lasers. Nous avons construit un appareil qui permet d'exciter des atomes. Avec un faisceau très précis, nous parvenons à viser un unique atome dans un cristal¹⁴ et à le faire changer d'état. Lorsqu'il retourne à son état de repos, il émet un photon. En étudiant le spectre d'émission de sa lumière on sait quel était son niveau d'excitation. Parfois, il subsiste dans des états métastables durant un temps assez long, qui croît lorsque le cristal est refroidi. C'est très surprenant comme la théorie est parfois vérifiée par la pratique.

— Et sur quels atomes travaillez-vous?

— Essentiellement sur le titane. Celui-ci possède une structure cristalline particulièrement bien ordonnée, qui lui confère une grande rigidité. C'est pour cela qu'il est très employé en aéronautique. Mais il a aussi des états de stabilité très éloignés et bien identifiables. C'est le cobaye idéal. Tout comme tes mouches tsé-tsé.

— Drosophile, corrigea Carla, qui était tombée dans le piège. Son camarade avait

¹⁴ Depuis 1976 les chercheurs savent créer des pinceaux de rayonnement extrêmement fins, d'un diamètre de l'ordre de l'angström, et de les diriger avec assez de précision pour pouvoir viser un atome unique dans un réseau cristallin (exemple le laboratoire français LURE). La cible la plus communément utilisée est le titane.

du bide, mais il n'avait pas perdu son humour. Tout espoir était encore permis.

— Dis moi, tu sais si quelqu'un a déjà fait des recherches sur la structure spectrale de L'ADN?

— Oui, il y a eu quelques essais. Des types aux Etats-Unis ont déjà fait des résonances de Bragg sur l'ADN. Sans grand intérêt. Tu sais, l'ADN est une molécule très longue qui se tortille dans tous les sens et il est dans ces conditions très difficile de mettre en évidence quoi que ce soit.

Carla restait sur sa faim. Une idée farfelue lui avait un jour traversé l'esprit. Toute molécule possède une ou plusieurs fréquences de résonance. S'il elle est excitée par une onde à cette fréquence particulière, elle vibre au point qu'on peut même la faire éclater. Si l'on arrivait à connaître la fréquence de résonance des molécules qui composent la coque d'un virus, on pourrait alors les faire exploser. Les antibiotiques passeraient à la trappe. Carla garda ses pensées pour elle. Des idées trop innovantes pourraient décontenancer son camarade et risqueraient de la faire passer à ses yeux pour une fantaisiste.

— Pourtant, j'aimerais connaître avec précision la teneur du milieu directement en contact avec l'ADN. Une molécule si complexe doit bien piéger quelques atomes ou molécules comme un boa constrictor. Ou bien pour rester dans la métaphore animalière, certaines molécules doivent être attirées par l'ADN comme des poissons pilotes par un requin.

— Je vois, tu fais référence à ces recherches un peu loufoques comme quoi les molécules complexes seraient entourées par une couche d'eau qui transmettrait l'information aux autres molécules comme les enzymes...

— Peut-être. Cette voie de recherche ne doit pas être aussi idiote que cela puisque tu es si bien informé.

Claude fut pris sur le fait. Nombre de scientifiques n'avouent pas en public leur intérêt pour des domaines de recherches en marge de la science. Officiellement, il s'agit de ne pas s'écarter trop des théories à la mode, sans quoi, adieu les crédits. Mais on ne peut pas éternellement réfréner sa curiosité. Quel moine ne s'est pas posé la question, le soir au fond de sa cellule si la Vierge l'était vraiment? Le doute n'est pas toujours permis, mais il est terriblement présent.

— Oui, je vois que tu n'as pas perdu ton originalité. Toujours dans les coups foireux. Enfin si tu t'intéresses tant que cela à ces recherches tu peux toujours passer au labo. On essaiera de mettre une de tes molécules dans notre laser. Si tu as une idée....

Carla prit congé de son camarade.

De retour chez elle, elle découvrit que sa cuisine avait pris des airs de tranchée de Verdun. De grands tas de glaises couvraient la paille, quelques ossements éparpillés et du plâtre en quantité. Au milieu de ce chantier, Simon s'affairait sur un moulage.

— Que fais-tu ?

— Tu le vois, je reconstitue le visage de mes deux protégées.

Simon avait fait un moulage en plâtre des crânes bien conservés des deux

squelettes qu'il transportait depuis plusieurs jours dans sa valise mortuaire. Ils étaient couverts d'épingle.

– Tu sais, l'acuponcture ne les ramènera pas à la vie.

– Rigole ... mais c'est une technique très sérieuse employée par le médecin légiste.

– Ah ha, et eux aussi font cela dans leur cuisine ? Madame Maigret à ses fourneaux.

– Vois tu, l'épaisseur de la peau n'est pas la même sur tous les os du visage. Mes aiguilles marquent chacune la profondeur de l'épiderme et de la couche de graisse. Elle est à peu près semblable chez tous les humains. J'applique ensuite un morceau de glaise jusqu'à la marque, j'égalise et le tour est joué.

Effectivement, les visages des deux femmes étaient assez expressifs. Ce qui surpris le plus Carla était la différence notable entre les deux faciès. L'un d'eux était simiesque avec une mâchoire très allongée. L'autre femme était plus fine, plus humaine.

– Elles n'étaient certainement pas sœurs. Il n'y a aucune ressemblance entre elles, dit Carla qui avait fait un trait sur la propreté de sa cuisine.

– Non, effectivement. Certains disent même qu'elles sont séparée de trois millions d'années. Pourtant ...

Carla sortit de la cuisine. Elle et Simon avaient eu de longues discussions sur la provenance des squelettes et sur le scénario de leur mort, mais aucune explication plausible n'avait émergé de leurs esprits. Et encore moins pour les mouches à paupières de Carla. Ils étaient tous les deux affairés sur les petits mystères respectifs, ce qui les rapprochait d'autant mais les empêchaient de vivre leur rencontre pleinement.

– Carla écarta la grande valise ouvert sur le sol qui bloquait la porte du réfrigérateur. Il fallait vraiment avoir faim pour prendre une part de Bourguignon en enjambant le contenu d'une tombe. En sortant de la cuisine, Carla tourna la tête vers Simon et lança

– Tiens, j'ai revu Claude aujourd'hui. Demain, il me montre son laser.

Simon ne releva ni la tête, ni la fine allusion. Puis le nom de Claude fit son chemin et vint sonner l'alarme dans son esprit.

– Claude ?

– Oui, Claude à un gros laser rouge. Il veut me le montrer.

Simon, les mains pleines de glaise regardait Carla.

– Comment dois-je prendre ?

– Comme tu veux, mais si tu veux le prendre à pleines mains, lave-les toi avant.

Simon allait se faire rabbin, oh oui, il sentait qu'il allait se faire rabbin. Ou bien ermite. Loin des femmes et des lasers. Rouges de surcroît.

New York, le même jour

Christian Sharff-Hansen avait créé dans son service un cellule de crise. Son gouvernement avait pris un peu de recul face à ses positions, mais la sagesse nordique fut la plus forte et il put continuer son travail. Ses interventions étaient mesurées mais ambitieuses. Personne ne pouvait le prendre pour un illuminé. Ses yeux bleus lui avaient valu les faveurs de la presse. A quoi la persuasion tient-elle? Les gouvernements du monde entier furent bien obligés d'entériner son cri d'alarme. Ce jour-là il recevait le conseiller américain pour les affaires africaines

— Mais enfin, Hansen, l'ONU est le seul moyen d'établir un équilibre entre les gouvernements de la planète. Permettez-moi de vous rappeler que le gouvernement américain n'est pas disposé à traiter avec les pays non démocratiques. Et enfin, notre pays a fait de gros efforts ces temps-ci, malgré notre déficit de...

— Monsieur le secrétaire d'état, dit Sharff-Hansen en fermant légèrement les yeux, signe qui témoignait chez lui d'une profonde irritation. Je vous parle de l'avenir du monde et du changement qui se prépare et vous me sortez vos comptes d'épicier. L'accouchement est en cours, il se présente par le siège et vous êtes à cours d'aspirine. Cessez de vous draper dans vos principes démocratiques, au demeurant fort justes, et appliquez les valeurs sur lesquelles ils s'appuient. Vous ne semblez pas comprendre que vos problèmes sont les mêmes que ceux des africains et des peuples affamés qui menacent aujourd'hui notre petit bien-être. Prenons l'exemple de votre paquet de cigarettes. Il est entouré d'une feuille de plastique. Savez-vous que l'énergie nécessaire à sa confection coûte le prix d'un repas d'un enfant éthiopien. Lorsque je parle de partage de richesse, je ne souhaite pas prendre aux riches pour donner aux pauvres, mais plutôt revenir dans un mode normal d'utilisation des ressources de notre planète. Les hommes possèdent suffisamment de connaissances et de savoir faire pour que tous les habitants de cette planète aient une bonne qualité de vie.

— Vous m'aviez caché que vous étiez communiste mon cher Christian. Ce que vous me chantez là c'est une planification de l'économie à l'échelle planétaire.

— Non, je ne suis pas communiste. Les communistes avaient oublié que les hommes étaient hommes et que l'intérêt personnel passait avant celui du groupe. Notre conscience est avant tout individuelle. Nous ne nous considérons comme membre d'un groupe humain qu'en second lieu.

— Mon cher ami, vous n'arriverez pas à faire bouger le monde avec de la psychologie de bazar.

— C'est bien dommage. Tout ce que je souhaite, c'est vous faire comprendre que notre monde à besoin de changement, et que le moment est arrivé. Je vous concède que cela sonne un peu comme le discours d'un moraliste. Mais c'est ma conviction intime. Vous êtes vous déjà posé la question sur la vraie raison des guerres?

— Le partage des richesses?

— Vous voulez dire l'accaparement, un réflexe ancestral : la peur de manquer. Voyez-vous, quand j'étais enfant, j'ai posé la même question à ma mère: "pourquoi les gens se battent-ils?" Elle me répondit: "pour la même raison qui fait que tu te chamailles avec ton frère". Il m'a fallu attendre d'être adulte pour comprendre le sens de cette réponse. Effectivement, pour la même raison : avoir plus de billes, être plus fort, dominer.

— C'est un peu simple comme explication.

— Je vous le concède, mais réfléchissez. Pourquoi deux gamins se battent-ils?

— Vous avez raison, je pense : pour se mesurer, pour montrer leur force.

— Pourquoi faire?

— Pour,... pour être préparés à la vie, à la compétition.

— La compétition pour quoi?

— Mais, je ne sais pas moi, pour avoir un niveau de vie correct, pour pouvoir élever ses enfants. Pour être heureux...

— Exactement. Mais aujourd'hui, il y a une donnée supplémentaire. Nous disposons sur Terre de dix fois l'énergie nécessaire pour que tous les hommes de la planète puissent vivre dans la dignité, la sécurité et le confort. Et pourquoi n'y parvenons-nous pas?

— Parce nous sommes des hommes.

— Non. Parce que nous ne le sommes pas encore complètement. Le réflexe de survie, de compétition, est ancré au plus profond de notre cerveau, dans le cerveau primitif. Nous devons apprendre à surmonter ces pulsions.

— Mais, il y a tant de barrières culturelles entre les hommes. La différence entre les religions par exemple...

Sharff-Hansen s'affala sur le dossier en cuir de son fauteuil qui accusa un petit mouvement de recul et de balancement. Il y eut quelques secondes de silence.

L'autre reprit :

— Il y a tant de religions sur terre qu'une unité sur ce plan-là relève de la simple utopie.

— Toutes les religions enseignent peu ou prou la même chose : aimons-nous les uns les autres.

— C'est dur, répondit le secrétaire d'état.

— Oui surtout aux heures de pointe dans le métro quand un gros type vous presse sa graisse sur les côtes et qu'il sent la sueur. Comment aimer son prochain? Il est déjà difficile d'aimer son voisin de palier. Alors, vous pensez, quand celui-ci est à des milliers de kilomètres. Tout cela, les droits de l'homme, la bible, etc., c'est du vent. Il faut autre chose pour que les hommes comprennent. Une nouvelle vérité.

— La vérité aujourd'hui elle est surtout basée sur le matériel, le technique, la science.

Hansen se leva d'un bond et se dirigea vers la fenêtre. Son interlocuteur fut surpris devant cette soudaine vivacité du diplomate, d'habitude si réservé et affable. Cette conversation avait enflammé le danois. Le voilà maintenant qui se perdait en rêveries à la fenêtre. Décidément, pensa l'américain, il n'était pas dans son assiette.

Au contraire. Christian Sharff-Hansen allait très bien. Il souriait, réchauffé par les rayons du soleil qui frappaient son visage. Il répéta doucement, pour lui-même.

— Oui, une nouvelle science, voilà ce qu'il nous faut. Une science qui s'intéresse enfin à l'homme. Et à Dieu.

**Base de Bentwaters, East Anglia
16 Novembre 1966.**

Un groupe d'une dizaine de soldats américains montait la garde auprès d'avions antichars de l'OTAN. Bentwaters est une base anglaise louée aux américains, qui y entraînent des équipes spéciales d'intervention, et y testent en grandeur réelle de nouveaux appareils, hors du territoire américain.

— Bonsoir Lieutenant Johnson, bon voyage?

— Pénible. Pour ne pas attirer l'attention, je suis venu par une ligne régulière de la British Airways. Le voyage a été très long.

— C'est vous qui avez souhaité que la rencontre de ce soir se passe ici.

— Oui. Nos bases américaines sont surveillées en permanence par un troupeau de couillons. Il suffit que l'un de nos soldats allume une lampe de poche pour qu'aussitôt, les Ufologues, inventent un nouveau complot de la CIA.

— Cela devrait vous réjouir. C'est vous qui les avez excités sur les activités secrètes de vos bases.

— Eh oui, je sais bien. Mais ce soir c'est sérieux. Je ne veux prendre aucun risque. Equipe réduite, secret absolu. Ce que nous allons vivre tout à l'heure est exceptionnel.

— Depuis quand ce "rendez-vous" est-il prévu?

— Depuis six mois environ, dit Johnson. Où sont mes collaborateurs?

— Nous les avons mis dans la pièce 132.

— Pièce 132, un beau nom de code. Je m'en souviendrai.

— Ah oui, j'oubliais que vous êtes un amateur de nom de codes farfelus.

— Effectivement, je dois vous avouer que j'ai été surpris du succès de Majestic 12, Hangar 18 et Zone 51. Ils sont maintenant depuis plus d'une dizaine d'années au hit parade de l'ufologie. Mais ce soir, rien de semblable. C'est du réel.

Les deux militaires allèrent rejoindre les agents américains, pièce 132. Une dizaine de personnes l'y attendaient : trois ingénieurs en aéronautique, deux psychologues, le sénateur Haynes, et plusieurs agents de la CIA.

— Bonsoir Sénateur.

— Bonsoir Johnson. Alors, ce soir est un grand soir pour vous. Une expérience grandeur nature. Nous allons voir si vos théories se sont révélées exactes. Quand commençons-nous?

— Cela a déjà commencé. ILS doivent être en route. Le centre radar de Lakeneath doit déjà les avoir sur leurs écrans. Clarke, ont ils déjà été repérés?

Le Lieutenant Clarke, spécialiste des écoutes radio de l'armée américaine avait un écouteur sur son oreille droite. Il avait pour tâche, en cette soirée son et lumière d'un nouveau type, d'espionner les réactions des radaristes.

— Oui mon lieutenant. Lakeneath a signalé voici seize minutes deux objets non-identifiés se dirigeant vers le sud-est. Nos petits camarades de Bentwaters sont en alerte.

— Bien dit Johnson, allons rejoindre maintenant le point de rencontre. Et vous

deux, au boulot.

Johnson, le sénateur et quelques autres observateurs montèrent dans deux Jeep et se dirigèrent vers un bois attenant. Une petite clairière avait été aménagée par les agents spéciaux en vue de la rencontre de ce soir. L'attente commençait.

— Je ne veux maintenant plus aucun mot jusqu'à la fin des opérations. Calmez-vous, et attendez. Vous savez tous ce que vous avez à faire.

Les hommes prirent sur eux et calmèrent leur excitation, bien justifiée. Un petit brouillard s'élevait au-dessus de la bruyère. Des conditions idéales.

Au même moment, "calme" n'était pas vraiment le maître mot dans la tour de contrôle de Bentwaters. Le petit sergent qui était de garde cette nuit commençait à paniquer sérieusement:

— Mais enfin, quand allez vous me passer le commandant non de dieu. Ça fait dix minutes maintenant que vous essayez de le joindre...

— Il n'est pas chez lui. Sa femme est inquiète également.

— Merde, les russes attaquent et le vieux découche. C'est bien ma veine. Où en sont-ils?

— Les trois objets se dirigent toujours vers la base, sergent.

— Avez-vous essayé toutes les fréquences radio?

— Oui sergent, pas de réponse. Ah, attendez....

L'officier de liaison prenait des notes. De nouvelles informations arrivaient au centre radar de Bentwaters.

— Un premier contact visuel. Les objets ont été vus par plusieurs Policemen.

— De quel type d'avions s'agit-il?

— Difficile à dire. Ces gars ne sont pas des spécialistes. Mais ce sont des objets très brillants. Les bobbies¹⁵ disent que cela ressemble à des soucoupes volantes.

— Des soucoupes volantes? Mais... ils ont bu ma parole... les soucoupes volantes ça n'existe pas... c'est du délire... Quand aurons-nous un contact visuel?

— Dans trois-quatre minutes.

Le petit sergent essaya d'oublier les crampes d'estomac force 7 qui ravageaient son ventre. Une paire de jumelles à la main, il scrutait le nord et l'ouest, après avoir fait l'obscurité dans la tour de contrôle. Il n'apercevait que la silhouette noire de la forêt environnante, qui se découpait sur le ciel bleu sombre de la nuit.

— Je les ai sur mon radar d'approche sergent. Sept degrés, vers le nord.

Les jumelles tremblaient. Soudain, à travers celles-ci il aperçut trois lueurs, très blanches, virant à un rythme régulier vers le bleu, puis revenant au blanc. De petits phares rouges égayaient le dessous de l'objet, pulsant de temps à autres, de manière erratique.

¹⁵ Nom des policiers anglais

Les hommes de garde, près des avions avaient également aperçu les engins.

— Eh ben, dit l'un deux à l'un de ces camarades, on peut pas dire qu'il vise bien l'axe de la piste d'atterrissage celui-là!

— Oui, c'est certainement un bleu.... pourtant, avec les phares d'approche qu'il se paye...

Les lumières dépassèrent la base et allèrent flotter une minute sur le bois, à l'est. Un bruit d'explosion, sourd, très basse fréquence se fit entendre, au moment où les lumières disparurent dans le bois.

— Merde, il s'est crashé. Qu'est ce qu'on fait?

— J'en sais rien moi... on attend les ordres. On est là pour garder les avions, c'est tout...

Puis, le petit sergent sortit en trombe de la tour de contrôle.

— Les gars, suivez moi, un OVNI vient de se poser dans le bois.

Les hommes se regardèrent et hésitèrent avant d'emboîter le pas au petit Sergent.

Enfin, leur première surprise passée, les hommes s'engagèrent dans le bois par un chemin forestier, précédés par les faisceaux de leur Maglite. En quelques minutes, ils arrivèrent à un endroit où s'agitaient de fortes lumières, vers l'ouest, à une cinquantaine de mètres.

Le spectacle auquel ils assistèrent était sidérant. Au-dessus d'une clairière stationnaient trois lumières. Trois grands disques lumineux et plats qui semblaient appartenir à une vaste structure sombre. Au centre apparaissait ce qui ressemblait à un gyrophare de police. L'ensemble était parfaitement immobile et éclairait le bois d'une lumière fantomatique, irréelle. Il n'y avait aucun bruit, si ce n'est un ronronnement à peine perceptible.

Les hommes estimèrent la distance à deux cents mètres. De longues minutes passèrent. Soudain l'un d'eux hurla :

— Merde... des extraterrestres!

Deux êtres étaient sortis du bois, deux créatures de petite taille. A cette distance il était impossible de distinguer leurs traits. Ils avaient des membres grêles et de grosses têtes et se déplaçaient bizarrement, en sautillant.

L'un des soldats empoigna son fusil et visa dans la direction des envahisseurs.

— Tu es fou, lui hurla le sergent, à voix basse. Tu vas nous faire repérer.

La lumière des trois "projecteurs" se reflétait sur leurs combinaisons argentées. Soudain, les créatures disparurent comme par enchantement. Le ronronnement sembla s'accentuer et les trois lumières basculèrent. L'engin prit de la hauteur et s'éloigna vers le nord. Puis il y eut comme une fantastique accélération, qui sembla le projeter à des kilomètres de là, instantanément. Enfin, il disparut derrière une colline.

Apparurent alors le Commandant Johnson et deux officiers. Les soldats qui avaient

été témoins de cette scène étaient encore sous le choc.

Soudain, quatre hommes arrivèrent sur le chemin et crièrent dans la direction des soldats:

— Mais qu'est ce que vous faites là! Les ordres étaient de rester à la base coûte que coûte! Rentrez immédiatement. Vous n'auriez pas dû voir ce que vous avez vu! C'est ultra secret.

Comme un troupeau de moutons encadrés par leurs bergers, la dizaine de soldats et le petit sergent, regagnèrent la base de Bentwaters. Deux d'entre eux pleuraient. Les regards étaient vides, et trahissaient un choc nerveux extrême.

— Restez ici. Attendez les ordres.

Dociles, ils s'assirent en bout de piste. Puis deux Jeep arrivèrent de l'autre côté de la piste et rejoignirent ces témoins involontaires. Johnson sortit de son véhicule et dit quelques mots à ses hommes, qui avaient surpris les soldats désobéissants. Dans le bruit du moteur des Jeeps qui tournaient au ralenti, le petit Sergent put entendre quelques bribes de la conversation. Mais ce qu'il retint furent les mots

— Au secret...

Paris, le 2 Mars 1999

Carla se trouvait là devant un montage qui l'impressionna. Un laser de grande taille trônait dans le centre la pièce. Il était très difficile de se faire une idée exacte de l'appareillage tant les câbles et les tuyaux de refroidissement s'entremêlaient. Claude lui assura que tout cela avait un ordre et une utilité bien définie. Carla le crut volontiers, d'autant plus qu'elle n'avait pas vraiment envie de comprendre.

— Je t'ai apporté certains de mes échantillons. Ils sont encore frais. Ce que tu as ici, c'est presque de l'ADN pur, dans de l'eau distillée. Elle expliqua comment il était possible de faire éclater les cellules et de garder les plus grosses molécules à travers un tamis.

— Tu veux dire que c'est du jus de mouches?

Carla acquiesça.

— Bien que cette question puisse te paraître parfaitement incongrue, je voudrais savoir si ce jus pourrait contenir des atomes de gaz rare, et plus précisément des atomes de krypton.

— Des quoi?

— Des atomes de krypton.

— Mais fixés comment?

— Je ne sais pas, peut-être dans des replis de la molécule, par exemple en bout de chaîne.

— Des atomes qui serviraient à quoi?

— Je n'en sais trop rien encore. Écoute, est-ce que tu veux m'aider?

— Oh, tu sais, c'est toi la patronne. Moi je veux bien te chercher n'importe quoi. Aujourd'hui, je suis à ton entière disposition. Tu me dis ce qu'il faut chercher et moi je cherche.

— Et tu penses que tu peux détecter des traces de ces atomes dans cette mixture?

— Tout atome a une signature spectrale. Il suffit de régler le laser sur la ou les fréquences caractéristiques de celui dont on veut mettre en évidence la fréquence.

Claude feuilleta des tables et procéda à des réglages. Carla pensait qu'il allait peut être avoir son résultat dans l'heure, comme dans une vulgaire analyse de sang.

— Tu penses obtenir ce résultat rapidement?

— Ne rêve pas, ma vieille. Qu'est ce que tu crois. Il faut faire des mesures précises et longues. L'appareil doit d'abord être calibré avec du krypton pur. Heureusement pour toi nous en avons une petite réserve. Au prix que cela coûte.

Claude sortit une petite éprouvette et la plaça sur un socle en métal, en aval de la machine. Il mit en marche quelques appareils et dit

— Faut qu'ça chauffe!

Plusieurs ventilateurs se mirent en marche et un moteur commença lentement à tourner.

Claude commença à lui expliquer le fonctionnement du Laser. Cavité, fréquence

de résonance, pompage optique. Pour Carla, un charabia ubuesque. Une énumération surréaliste à la Jacques Prévert. Elle feignit d'écouter Claude avec attention. Quelques petits mouvements de tête, une moue par ci par là, en guise d'acquiescement ... Claude finit par dire

— ... et tout cela à treize milliardièmes de mètre près!

— Ouah, très impressionnant dit Carla, qui n'avait pas enregistré une miette de cet exposé..

Un manque d'enthousiasme aurait peut-être fait retomber l'élan de son camarade qui avait si gentiment accepté de jeter un coup de laser sur son jus de mouches.

Lorsque le gaz du laser fut suffisamment gorgé d'énergie, un petit pinceau de lumière en jaillit et vint frapper l'éprouvette emplie de krypton. Tout ceci était analysé par un ordinateur. Le résultat de cette analyse se traduisait par une jolie courbe, sur l'écran, ressemblant à celle qu'on forme sur l'équaliseur d'une chaîne hi-fi.

Au bout de trois minutes, Claude coupa le rayon. L'image resta figée sur l'écran mémoire en couleur.

— Voila, tu vois ces quatre pics caractéristiques, eh bien leur hauteur et leur fréquence constituent la signature caractéristique du krypton.

Pour vérifier le bon fonctionnement de son dispositif il refit des mesures semblables avec des éprouvettes de néon et d'argon.

— Bon, tout cela a l'air de bien tourner. Voyons ce que donne ton ADN, maintenant.

Carla mit son éprouvette dans le faisceau. La ligne plate sur l'écran du spectromètre commença à s'agiter. Une certaine stabilité fut atteinte au bout de dix minutes.

— Dis donc, il y a à boire et à manger dans ton jus de mouche. ça ne va pas être facile d'y naître quelque chose.

Claude regardait le spectre comme un radiologue le cliché d'une fracture de la jambe. Il montrait à Carla des pics et des creux auxquels elle ne comprenait rien.

— A mon avis, dit Claude, il se pourrait effectivement que ces deux pics là trahissent la présence de Krypton dans cet ADN, mais ce n'est pas très net...

— Je n'y vois rien dans ce fouillis.

— C'est normal, il faut un peu d'habitude. Moi-même je ne suis pas un expert de l'analyse spectrale. Il va me falloir quelques jours pour analyser ton truc. Pas aujourd'hui.

— Mais tu penses donc qu'il y aurait du krypton là-dedans?

— Je n'en sais rien Carla. Je dois révéifier le réglage de l'appareil. Cela me prendra quelques jours à plein temps. Mais tu sais en ce moment, j'ai des examens à corriger.

— Je comprends, dit-elle, un peu déçue.

Point mort donc.

Ce soir-là Carla prit la décision de ne plus continuer ses recherches en cachette. Demain, elle irait voir son prof. Ce qu'elle avait déjà réalisé méritait des félicitations. Mais elle décida de ne pas parler de la lettre de Rio. Le relatif échec de l'expérience de Claude avait relégué le contenu de celle-ci au second plan de ses préoccupations.

La propreté de sa cuisine la préoccupait plus à l'heure actuelle. Le mot plus juste aurait été salubrité. Simon avait reconstitué les deux corps des deux femmes. Carla avait réussi à limiter les dégâts à sa cuisine. Mais ce matin, l'absence de tasse de café pour cause de chantier avait mis la touche finale à son exaspération.

– Si ce soir, la cuisine n'a pas retrouvé figure humaine, tu gicles ! lui avait proposé Carla dans un esprit de conciliation.

– Figure humaine, pour une cuisine, tu t'écartes ma chérie.

– Bref, tu m'auras compris. Une journée pas plus. Je rentre à sept heures.

Carla avait oublié son ultimatum du matin. Aussi lorsqu'elle pénétra machinalement dans la cuisine, elle enjamba le sac de ciment qui en bloquait la porte. Mais tout était propre, nickel, un sous neuf aurait pâli d'envie.

Simon apparut dans l'encadrement de la porte du salon.

– De toutes façons, j'avais fini, dit Carla.

Ils parlèrent peu ce soir-là, fatigués l'un et l'autres. Ils eurent de petits sourires complices, échangés au-dessus de la blanquette de veau. Quand celle fut saucée complètement, Carla se leva et dit bonsoir à Simon.

– Salut Monsieur Propre, je vais me coucher. A tout de suite.

Simon jouissait du silence du soir. Il entendait au loin les bruits familiers de la rue, des pigeons qui se couchent. Puis, un cri effroyable traversa le calme de la nuit. Carla tremblante dans l'encadrement de la porte de la chambre trépinait sur la pointe des pieds.

– Je sens que tu vas encore t'énerver, mais la seule place que j'avais trouvé pour ranger temporairement ces sculptures c'est le lit. Je vais les retirer.

– Simon, c'est trop. La seule femme qui dort dans mon lit, c'est moi. Retire tes deux tribades. Tu dormiras avec elles dans la salle de bain. Et demain, ailleurs, peu m'importe d'ailleurs. J'en ai assez de vivre avec un fou.

– Et une folle qui compte les mouches à paupières, tu crois que c'est attirant.

Carla eu la main leste. Le tout beau bruit d'une toute belle gifle sur la joue de Simon. Il en fut si étonné que toute répartie lui manqua.

Le carrelage de la salle de bain fut peu confortable cette nuit-là.

1999 ou Dieu pris sur le fait

Washington, Le Pentagone Le premier décembre 1966

Johnson avait réuni autour de lui quelques spécialistes de la lutte anti-terroriste et des officiers spécialistes des interventions armées rapides.

— Messieurs, je vais vous présenter les résultats de notre action de Bentwaters et les fantastiques perspectives qu'ouvre notre expérience. Vous le savez, depuis quelques années, le sujet OVNI est régulièrement à la une des journaux. Même si les témoignages sont surprenants, toutes ces affaires ne sont heureusement pas prises au sérieux par l'opinion publique.

— Sauf par certains lobbies, qui réclament la vérité sur le sujet.

— Oui, bien entendu. Mais, les Ufologues, puisque c'est d'eux dont vous parlez, participent justement au discrédit du sujet. Certaines théories qui sont avancées là sont si ridicules, et leur manque de rigueur scientifique tel, que ces gens agissent en notre sens.

— Mais, ils ne sont pas tous fous. Ne craignez-vous pas qu'un jour une observation plus précise que les autres ne fasse tout éclater au grand jour?

— Certes, tous ces Ufologues ne sont pas fous. Ce sont pour la plupart des gens de bonne foi, très valables, mais sans bagage scientifique réel. Mais il suffit de quelques hurluberlus pour discréditer tout ce petit monde.

— Hurluberlus que vous financez en partie...

— C'est exact. Mais ce n'est pas à vous que j'apprendrai les règles de la désinformation...

Les participants échangèrent de petits sourires. Effectivement, ils étaient tous ici spécialistes de la question, prêts à entendre les résultats de la toute nouvelle arme psychologique inventée par Johnson.

— Messieurs, reprit le commandant, vous êtes vous demandé pourquoi après tant de dénigrements, le thème UFO reste toujours à la mode? Et bien c'est parce qu'il interpelle profondément notre inconscient. Le contact avec une ethnie extraterrestre provoque chez la plupart de nos contemporains de la peur, mais aussi une fascination réelle. A l'heure où l'homme met le pied dans l'espace, l'idée que d'autres planètes soient habitées fait son chemin. Et si c'est le cas, pourquoi leurs habitants ne nous rendraient-ils pas visite?

— Oui pourquoi?

— Ceci nous emmènerait très loin. Mais regardez le florilège de séries télévisées, de films, je suis sûr que nos cinéastes et romanciers n'ont pas fini de se poser la question. Non, ce qui nous intéresse ici, c'est la réaction d'un groupe de personnes confrontées au fascinant et terrible spectacle de l'atterrissage d'une soucoupe volante. Ce fut le but de notre petite expérience d'il y a quinze jours, à Bentwaters.

Johnson commença par expliquer comment différents appareillages ont pu faire croire à toute une base à la présence d'engins extraterrestres.

— Ce qu'on vu les soldats à Bentwaters sont des leurres. Depuis plusieurs années, nous avons mis au point un appareil dont le nom de code est Fat Jack. Mademoiselle,

voudriez-vous éteindre et passer les diapos?

On vit apparaître sur l'écran les plans de l'engin, puis des photos de celui-ci en évolution.

— Mais... c'est un ballon!

— Exact. Vous savez ce que c'est qu'un "drone"? C'est un petit avion sans pilote que l'on utilise pour la reconnaissance aérienne. Les israéliens sont très forts à ce jeu-là. Un drone est fait de toutes sortes de matériaux qui ne donnent aucun écho au radar. Les caméras de télévision qu'ils emportent sont grosses comme le petit doigt. Tous les composants sont dimensionnés de la même manière.

Johnson exhiba un certain nombre d'objets de petite taille.

Puis, il exhiba un autre objet. Une sorte de tube d'un mètre de long, dont la paroi, faite de plastique argenté très fin, se plissait comme un accordéon.

— Fat Jack peut aussi se signaler aux radars.

Il souffla dans le tube, qui se déploya en donnant un ballon d'une taille importante.

— Et disparaître à la vue des mêmes radars.

Il laissa l'air s'échapper, et la vessie argentée reprit sa forme initiale.

— Fat Jack est un "drone lent", de douze mètres de long, conçu pour se balader la nuit au dessus des lignes ennemies. Il est mu par 24 petits moteurs électriques et pratiquement silencieux. Signature infrarouge nulle. On le pilote à distance et sa caméra vidéo renvoie des images du sol.

Johnson donna l'ordre de rallumer la lumière.

— A Benwaters, nous avons utilisé un Fat Jack d'une autre matière. C'est lui qui portait les trois projecteurs aperçus par les soldats, ainsi que le gyrophare tournant. C'est également lui qui actionnait les trois marionnettes d'extraterrestres.

— Les témoins n'auraient-ils pas pu apercevoir ce ballon?

— Difficile. Ils sont éblouis par les lumières des phares. Quant au ballon lui-même, de couleur noire mate et se confond avec le fond du ciel. Fat Jack ouvre des possibilités infinies, car on peut accrocher n'importe quoi dessous, y compris une soucoupe ou ce que vous voulez. Son pilotage est très précis. Grâce à la coordination de ses vingt-quatre moteurs, couplés à des gouvernes aérodynamiques, on peut simuler des évolutions très "réalistes". A aucun moment les témoins n'ont eu l'impression d'avoir affaire à une maquette. Tous ont réellement cru avoir affaire à un véritable OVNI. Il y a même un policeman anglais, également témoin du phénomène, qui a dessiné la forme de l'engin complet.

Johnson exhiba des croquis.

— Mais comment avez-vous pu simuler son départ fulgurant?

— Il n'y avait pas un ballon mais quatre. Le premier a simulé le mouvement d'éloignement lent de l'ovni. Puis, il s'est éteint et le second, à quelques centaines de mètres de là, a pris le relais. Et ainsi de suite. Les ballons étant stationnés sur ce que les soldats ont pris pour une trajectoire, l'illusion de l'accélération a été complète. Un psychologue, qui était parmi eux, a enregistré toutes leurs réactions et confirmé qu'ils avaient tous marché à fond.

Johnson expliqua ensuite que ces soldats avaient été entendus à de nombreuses reprises par des spécialistes, qui s'étaient faits passer pour des officiers du renseignement. Quatre d'entre eux avaient sombré, dans les jours qui avaient suivi, dans une sévère dépression nerveuse. Un autre avait complètement disjoncté et se trouvait actuellement dans une clinique psychiatrique de l'armée. Quant aux autres, ils avaient refoulé l'événement en quelques jours, et ne voulaient simplement plus en parler.

— Mais tous, messieurs, vous entendez bien, tous ont cru à la réalité de notre ovni.

Un léger brouhaha envahit la pièce. Johnson se rassit et attendit que les questions se précisent.

— Commandant Johnson, à quoi servent exactement vos leurres?

— Savez-vous que les allemands, durant la première guerre mondiale, utilisèrent des fumigènes sur lesquels ils projetaient des images de la Vierge. Les soldats français, harassés par les combats de tranchées, enivrés de mort et dans une situation de détresse intense, se signèrent tous face au spectacle transcendant que leur offraient leurs ennemis, qui ne tardèrent pas à utiliser ce moment de béatitude pour les massacrer. Imaginez maintenant, un soldat montant la garde autour d'une installation secrète. Voyant un hélicoptère ennemi, il tirerait sans sommations. Mais avec une soucoupe volante, il y réfléchirait à deux fois... Un temps de réflexion et une surprise qui pourraient tourner en notre faveur lors d'interventions armées rapides.

Le message était passé. Durant deux heures encore les militaires examinèrent la psychologie des réactions des soldats. Puis, durant un moment de détente, l'un des participants demanda à Johnson,

— Mais dites moi mon vieux, entre nous, vous y croyez aux soucoupes volantes?

Cette question sembla le plonger dans un abîme de perplexité. Puis, quittant le ton jovial qui avait accompagné la présentation, il dit:

— Mon métier est de ne pas y croire, et de faire en sorte que les autres n'y croient pas. Je vous remercie de votre attention.

Il quitta précipitamment la salle. Arrivé dans son bureau, il ferma la porte à doubles tours. Puis, il ouvrit son coffre et en sortit un petit sac de toile. Un simple cordon le fermait, qu'il dénoua avec lenteur. Johnson regarda longtemps ce petit sac, placé face à lui sur son bureau, sans en sortir le contenu, qu'il ne connaissait que trop bien.

Deux petites perles de sueurs glissèrent sur sa nuque et la firent frissonner.

**New York, tard dans la nuit,
le 5 mars 1999.**

La lumière adoucie de la bibliothèque donnait à la pièce une ambiance très confortable de pub anglais. Sur la table de Christian Sharff-Hansen étaient éparpillés nombre de papiers et d'articles. La nuit dernière, plusieurs objets mystérieux avaient été observés au-dessus du New Jersey. Hansen pensa que les américains essayaient leur nouveau joujou au dessus de leur propres lignes. Il ne parvint toutefois pas à expliquer ce que cette publicité pourrait apporter aux militaires.

Les dernières nouvelles d'Afrique montraient que les premiers tressauts du vieux monde s'accroissaient. Une troupe de mercenaires éthiopiens avaient été décimée par la foule en migration. Une lutte sans colère ni haine. Peut-on reprocher aux fourmis vagabondes, une race migrante qui ravage tout sur son passage, de détruire des pans entiers de la forêt amazonienne? L'Europe se préparait à déployer des troupes au Tchad et dans les pays du Maghreb. L'Algérie, qui depuis des années s'était donnée un gouvernement islamiste, s'était soudain rappelée ses anciennes amitiés avec la France et avait demandé une assistance militaire, qui fut accordée sans délai.

Le diplomate se sentait impuissant face à la crise mondiale. Depuis son dernier voyage en Afrique il savait que le problème était nouveau, qu'un mécanisme profond était maintenant à l'œuvre. Seul, il ne pourrait rien faire. Il lui fallait réunir de nombreux spécialistes. Mais dans quels domaines?

Des économistes pourraient tenter de décrire le fonctionnement actuel du système et ses aberrations. Leur rôle serait de chiffrer un éventuel partage des richesses. Mais une éventuelle redistribution des cartes ne se ferait pas sans heurts. Il faudrait des spécialistes en politique, mais surtout en comportement humain. Quelques psychologues ne seraient pas de trop.

Cependant, Hansen avait le pressentiment que la crise devait être endiguée par d'autres moyens que politiques ou diplomatiques. Les migrations des populations africaines ressemblaient de plus en plus à celle des sauterelles. Peut-être faudrait-il envisager d'étudier ces mouvements de groupe d'un point de vue biologique, voire génétique.

Il prit une large feuille de papier blanche et commença à y placer des idées en vrac. Durant deux heures, il essaya de connecter plusieurs domaines et de voir où des chemins pourraient encore être explorés. L'aspect biologique lui semblait le plus important. Ce thème revenait sans cesse dans son esprit. Et puis, pourquoi ne pas essayer dans de toutes nouvelles voies...

Il avait lu, voici un an, un compte rendu secret sur les recherches concernant la transmission de pensée, exécutées par un scientifique russe. Celui-ci disait qu'il était très difficile de provoquer une communication entre individus, dans des expériences bien reproductibles, lorsque ceux-ci étaient en état de veille, il obtenait par contre des performances bien supérieures lors qu'il opérait sur des sujets en état de sommeil profond. Il indiquait de plus que des phénomènes de communication avaient été mises

en évidence, à l'intérieur de groupe, dans ces expériences de "télépathie onirique". Les journalistes avaient inventé un nom pour les installations du russe. Ils les appelaient des "dream machines", des machines à rêver et son labo était devenu le "dream laboratory".

Mais où avait-il bien pu ranger cet article? Il commença par disperser un grand nombre de brochures sur son tapis. Il se maudit plusieurs fois de ne pas être plus ordonné. Puis il se souvint, et alla directement vers un classeur. L'article était là et il le relut longuement. Il y avait des noms, des contacts. Il rédigea immédiatement une lettre.

Puis, après avoir préparé de nombreux courriers, il décida de lancer une bouteille à la mer. Il connaissait un moyen très efficace: Internet.

Hansen pianotait sur son ordinateur. Si seulement il avait accepté de suivre un cours sur les moyens de communication modernes. Mais non, il avait décliné l'offre. Longtemps, il essaya de se connecter à un serveur scientifique. Après de longues minutes d'errance à travers ce dédale, ses efforts se révélèrent enfin payants.

Il prépara un texte clair et succinct, suffisamment précis pour éliminer les farfelus, mais suffisamment vague pour attirer des scientifiques de tous horizons:

Christian Sharff-Hansen, Diplomate à l'ONU, cherche à créer un institut de recherche sur les domaines en marge de la science (orienté vers les sciences humaines) et susceptibles de faire évoluer la connaissance du comportement humain. Les scientifiques intéressés (économie, psychologie, biologie, génétique) sont invités à se faire connaître et à communiquer leur Curriculum Vitae ainsi qu'une lettre de candidature à...

Suivait l'adresse de son bureau et son adresse électronique, c'est-à-dire le numéro de téléphone de son ordinateur.

Hansen ne se promettait rien de précis, et c'était mieux ainsi. Il s'en serait simplement voulu de ne pas avoir essayé tous les moyens dont il disposait.

A la même heure, une jeune étudiante parisienne archivait ses recherches. Sur l'écran de son ordinateur, l'annonce du message venait de s'inscrire. Lorsque Carla eut fini de classer ses dossiers elle éteignit sa console et souhaita une bonne nuit à ses mouches.

Paris, le lendemain.

Adieu Simon.

C'est sur ces mots qu'elle avait refermé la porte sur une aventure qui lui laissait un goût amer. Il faut de la force pour dire je t'aime. Il en faut d'autant plus pour dire "je ne t'aime plus". Par le judas de la porte, Carla vit Simon descendre sa vieille valise, l'air triste d'un chien que l'on renie et qui rentre à sa niche. Mais de niche, Simon n'en avait plus. Ses deux sculptures avaient été reléguées dans les combles, ultime concession de Carla qui ne pouvait plus supporter l'exclusivité de Simon pour ses deux squelettes. Comme si elle, était obnubilée par ses mouches-Bambi.

Et puis la jalousie malade de Simon lui pesait. Cela dénotait chez le jeune homme d'une manque de maturité qui la gênait. Elle avait besoin d'un homme et pas d'un adolescent. Carla se fit un thé, sensé lui redonner le goût à une vie plus calme et résolue. Ce sont de petits gestes comme ceux-ci qui aident à garder les pieds sur terre.

Carla avait prit rendez-vous avec son professeur. Elle attendait depuis cinq minutes dans l'antichambre avec sous le bras le résultat de ses recherches préliminaires et une boîte contenant quelques mouches-Bambi. Elle était décidée à tout avouer, comptant sur son patron pour prendre la décision adéquate. Carla s'y était résignée.

La porte s'ouvrit brusquement. Le professeur sortit précipitamment sans saluer Carla et se rua dans les toilettes. Sa secrétaire esquissa un petit sourire.

— Il était hier dans maison de campagne et il a mangé des champignons. Aujourd'hui, il a la diarrhée et une humeur terrible.

Carla se dit que son professeur était de toutes façons d'une humeur massacrant en permanence. La diarrhée n'y changerait rien. Elle souhaitait se débarrasser de son secret.

La femme de ménage apparut dans l'encadrement de la porte.

— Dites jeune fille, votre téléphone n'arrête pas de sonner depuis cinq minutes. Vous devriez aller voir.

Carla se dit que le problème de plomberie interne de son patron de thèse allait le retenir encore quelques minutes. Elle décrocha.

— Allô?

— Carla, j'ai eu une idée la nuit dernière. Ton jus de mouche renferme une grande quantité de krypton. Tu avais vu juste. Pourquoi est-ce que ton jus contient une telle quantité de ce gaz, je n'en sais rien. J'ai fais d'autres tests et je n'ai trouvé aucune trace d'autres gaz rares. Il n'y a que celui-là. Tu peux passer?

Carla ne répondit pas. Elle était déjà dans l'escalier et se précipitait vers le laboratoire de Claude. Elle riait en pensant que la diarrhée de son professeur l'avait

empêchée de faire une grosse bêtise. A quoi tient la science...

Claude était assis à son bureau et brandissait un petit papier dans la main.

— Ce sont les résultats de la nuit dernière.

— Mais je ne comprends pas, dit Carla qui reconnaissait effectivement sur le spectre les quatre pics qui trahissaient la présence de krypton, hier soir le spectre était tout barbouillé. Aujourd'hui, il est très différent.

— C'est parce que j'ai utilisé le laser en mode pulsé. Je t'explique. Sais-tu qu'elle est la particularité d'un gaz rare?

— Il est rare.

— Oui, enfin bon mais à part ça.

— Je ne sais pas.

— Il est très faiblement électronégatif.

Cette explication n'était pas plus claire que les autres. Mais Carla finit par comprendre que Claude avait légèrement modifié son laser de façon à ce que le rayon ne soit pas continu, mais qu'il envoie de brèves impulsions.

— Tu as un laser clignotant, dit Carla en rigolant.

— Oui en quelque sorte. Claude était fâché de l'ignorance crasse de sa coéquipière en matière de technique, alors qu'il était si fier d'avoir observé le spectre du krypton en mode pulsé. Il continua, résigné à décrire son expérience qui prouvait, sans aucun doute, la présence massive de ce gaz dans l'ADN de la mouche. Carla commençait à entrevoir la solution. Claude était décidément plus inventif qu'elle ne l'avait pensé de prime abord. Elle lui fit mentalement ses excuses.

— En mode pulsé, les électrons sont arrachés toutes les microsecondes. Pour la plupart des atomes, ils se recombinaient en émettant la lumière. Ceux des atomes de krypton sont les derniers et c'est leur lumière que je mesure. J'envoie une impulsion, j'attends un millionième de seconde. Je mesure. Je pulse, j'attends. Je mesure. Je ne vois ainsi que les gaz rares.

Claude rayonnait. Il avait prit goût pour la première fois à la recherche et venait de faire une découverte majeure.

— Et ils violent le principe d'incertitude d'Heisenberg?

— Je ne leur ai pas demandé. Mais enfin Carla, nous faisons déjà une découverte digne d'être publiée et tu me demandes si les atomes violent le principe d'incertitude d'Heisenberg, qu'aucune particule ne peut violer. D'abord, cela n'a aucun sens. Un atome n'est pas une particule et en plus ...

Claude s'arrêta. Il vit dans les yeux de Carla une certaine détermination.

— Dis moi, comment une petite étudiante de thèse peut-elle avoir une telle intuition. D'où est-ce que tu sors une idée pareille? Tu es dirigé par quelqu'un? Tu me caches quelque chose. C'est ton prof qui tire les ficelles? A quoi jouez-vous tous les deux?

Carla avait la lettre dans sa sacoche. Elle lui pesait et lui brûlait l'esprit depuis

plusieurs mois. Elle la regardait la nuit entre deux insomnies. Elle lui démangeait de la sortir. Même Simon n'avait pas été mis dans le secret.

Claude finit par hausser les épaules

— Enfin, peu importe. Je joue le jeu.

Carla fut rassurée comme une huître après le nouvel an. Elle n'aurait pas à montrer la lettre. Elle aurait pu faire de ravages et arrêter net les efforts de Claude. Nul ne sait comment peuvent réagir les gens face à une situation irrationnelle. Voir la réaction des collègues de Simon face à sa découverte. Mais pour elle, un fait s'imposait. Quelque soit l'auteur de la lettre, ce type savait que des atomes de krypton pouvaient se loger dans des molécules d'ADN. Qui était ce type? Carla n'en avait pas la moindre idée. La première étape avait été franchie. On avait trouvé le krypton. Restait la seconde phrase de la lettre, celle qui évoquait la violation du principe d'Heisenberg.

— Il n'y a pas de jeu à jouer, dit Carla. Bien sûr, j'ai ma petite idée. Mais je t'en parlerai le moment venu. Je ne veux pas me ridiculiser. Ce que je veux savoir, maintenant, c'est si ces atomes que tu as détectés pourraient violer ton sacro-saint principe d'Heisenberg, le principe d'incertitude.

— Mais... pourquoi une telle question? C'est encore plus fou que la présence du krypton!

— Je ne te demande pas de commentaires. Je te demande simplement si on pourrait mettre un tel phénomène en évidence.

— Comment veux-tu que je le sache... Un atome n'est pas une particule élémentaire... je ne vois pas comment il pourrait violer ce principe ... ses électrons peut être? En tout cas, le spectre est normal. Rien n'indique que les niveaux électroniques soient altérés.

Carla rentra dans son laboratoire. Ce pas de géant dans ses recherches lui avait enlevé toute idée d'avouer ses travaux à son professeur. Et cela, grâce à des champignons laxatifs.

Jérusalem, le 6 Mars 1999.

Simon Grabstein s'était fait signifier définitivement son congé de l'Université Aix-en-Provence. Les gens du muséum s'étaient empressés de téléphoner à son patron en lui transmettant leurs conclusions quant à cette imposture. Simon avait été convoqué au rectorat et prié de déguerpir dans les plus brefs délais avec ses deux squelettes. Sans ressources, mis à la porte par Carla, il avait décidé de retourner dans le giron familial.

Il lui sembla impossible d'emmener ses trouvailles avec lui. Les agents israéliens sont déjà en alerte dès qu'on tente de passer à la frontière une simple bouteille de pastis. Grabstein imaginait leur réaction en découvrant dans ses valises deux squelettes en pièces détachées.

— Non monsieur le douanier, ceci n'est pas une bombe. Ce que vous avez devant vous ce sont deux restes de femmes des cavernes. L'une est du type Cro-Magnon, et l'autre du type Australopithecus Robustus.

Il était donc impossible d'emmener ses reliques avec lui en Israël. Il avait donc décidé de les placer deux mois à la consigne de la gare de l'Est.

Le préposé lui avait pris sa valise sans mot dire. Si jamais le contenu venait à être découvert, quelle panique chez les inspecteurs de la criminelle:

Recherchons indices sur la provenance de deux femmes coupées en morceaux, retrouvées dans une valise à la consigne de la gare de l'est. Mobile inconnu, lieu du crime inconnu. Seul indice, le meurtrier est âgé d'environ trois millions d'années...

Simon, malgré sa mise à pied de l'Université n'avait pas perdu son humour. Et de l'humour, il lui en faudrait pour affronter son père.

A l'aéroport Ben Gourion, ses deux parents lui avaient réservé un accueil comme seul deux parents juifs peuvent accueillir le fils prodigue, qui vient de faire une grosse gaffe:

— Mon fils, mon fils à moi! Comme tu as maigri. Tu manges au moins?

— Oui maman, je mange, je..

— Et casher? lui demanda son père.

— Oui Papa, mentit-il effrontément.

— Et tes bagages, c'est tout ce que tu as? Ah mon fils est devenu un clochard!

— Mais non maman, mes bagages arrivent par un autre vol.

— Et pourquoi? Tu n'as rien fais de mal, j'espère? Tu transportes de la drogue. Tu es drogué. Ah, une mère sent ces choses-là!

— Mais non Maman. Je ne me drogue pas. C'était moins cher d'envoyer les bagages par un autre vol. C'est tout.

— Et tu es rasé. Quelle honte. Tu ne te laisses plus pousser la barbe?

— Papa... on ne pourrait pas discuter de tout ça à la maison? Je suis fatigué.

— Tu es malade. Je le savais. Une mère sent ces choses-là...

Le jeu des questions idiotes continua dans la voiture. Avachi à l'arrière du véhicule,

abattu par la chaleur, Simon écoutait ses parents mener seuls le jeu des questions-réponses. Heureux, mais inquiets d'un retour si prompt, ils échafaudaient multiples théories pour dissiper leur inquiétude.

Arrivés chez eux, Simon s'allongea dans sa chambre d'étudiant. Rien n'avait changé. Une petite bougie brûlait devant une photo de lui prise le jour de sa soutenance de thèse. Il ne manquait plus qu'un crêpe noir.

— Simon, prépare toi! A huit heures viennent les Goldberg. Hanna est devenue une belle jeune fille. Elle te plaira. En tout cas, nous, elle nous plaît bien, hein, papa...

Simon plongea rapidement dans un rêve surréaliste où sa mère lui présentait une belle jeune fille juive âgée de trois cents millions d'années. Seul problème : elle était déjà mariée, à un certain Adam.

**Houston,
le 20 Juillet 1969**

Collins, Armstrong et Aldrin étaient partis de la Terre le 16 Juillet. Après un voyage sans encombre, ils s'étaient placés sur orbite autour de la Lune. Les premiers préparatifs effectués, Armstrong et Aldrin s'engouffrèrent dans le module lunaire, laissant Collins piloter la station orbitale.

Des centaines de millions de personnes avaient ce jour-là (ou cette nuit-là), rejoint leur poste de télévision et attendaient, anxieux, le premier pas de l'homme sur la lune.

Johnson était dans la salle de contrôle de Houston et avait pris place derrière un pupitre de communication. Un homme, habillé d'une blouse blanche se pencha vers lui et dit

— Le "direct" commence dans deux minutes. Je branche le système d'enregistrement.

Ce que les centaines de millions de téléspectateurs allaient suivre ce jour-là n'était pas du direct absolu. Bien que comprenant le sens universel de cette mission d'atterrissage de l'homme sur la lune, les militaires américains avaient pris certaines précautions pour éviter que ne soit divulgués, par une bavure quelconque, certains secrets techniques. Ce qui serait retransmis sur les télévisions du monde entier serait un montage, rapidement réalisé dans les studios de Houston, selon un délai de deux minutes, dont personne ne se rendrait compte, sauf les russes, bien sûr.

Les messages émis par les expéditionnaires, émis en clair, étaient donc d'abord enregistrés sur bande. En cas de problème, on avait prévu de passer des images de la station de guidage de la mission, à Houston, en basculant alors les astronautes sur une fréquence cryptée.

La séparation entre le module lunaire et la station orbitale s'effectua à la perfection. A une altitude de 800 mètres, Armstrong déconnecta le pilote automatique et dirigea lui-même la descente à la main.

La zone d'alunissage avait été choisie grâce aux données des précédentes missions Apollo et Surveyor, mais l'endroit exact, dans la mer de la tranquillité, devait être laissé au choix du pilote. La voix d'Armstrong sortait des écouteurs de certains techniciens de la base

— Deux milles pieds¹⁶... le propulseur central nous ralentit correctement. Je fais quelques corrections d'horizontalité... mille cinq cents pieds.

La descente s'exécutait à la perfection. L'excitation montait dans la salle de contrôle, contrastant avec celle d'Armstrong, qui restait d'un calme absolu, concentré sur les images que lui fournissait la caméra placée en dessous du module lunaire.

— La zone sur laquelle nous nous dirigeons semble trop rocailleuse. Je fais les corrections pour un alunissage, quelques dizaines de mètres vers le sud.

¹⁶ 600 mètres

— OK, Armstrong, vous avez la main.

Armstrong voyait la lune se rapprocher régulièrement, et il observait le point d'impact, ainsi que des millions de téléspectateurs, deux minutes après lui. Puis sa voix s'affola

— Eh!... je viens de voir un truc passer à toute vitesse sous le module, qu'est ce qu'on fait,....

Johnson avait également vu l'objet. Il appuya sur un bouton pour que la scène soit coupée par le réalisateur de la NASA, qui remplacerait les images critiques par un plan de la salle de contrôle.

Il prit aussitôt la parole et s'adressa à Armstrong sur la fréquence cryptée.

— Restez Calme, ce n'est rien. Ne paniquez pas. Ce que vous avez vu ne présente aucun danger. Continuez votre descente dans le calme.

— Roger... deux cents pieds, cent cinquante pieds, ça vient de repasser dans l'autre sens. Eh, mais les gars,...., il y a un... une...

— Armstrong, je vous en conjure gardez votre sang froid et concentrez vous sur les paramètres de vol.

Johnson remit Armstrong sur la fréquence non codée.

Les pieds du module lunaire s'enfoncèrent dans le sol lunaire en soulevant un petit nuage de poussières. Quelques heures plus tard, les équipements de survie ayant été vérifiés, les deux hommes se préparèrent au petit pas et au grand bond.

— Houston?

— Armstrong, nous vous écoutons.

— Nous sommes prêts. Je descends.

La porte du module lunaire s'ouvrit. Les pieds d'Armstrong quittèrent l'échelle et se posèrent sur le sol lunaire à 21h56, heure locale de Houston. Des cris de joie retentirent dans la salle.

Mais Armstrong restait silencieux. Le directeur de la mission l'appela.

— Armstrong? Dites votre phrase... vous nous entendez... Que se passe-t-il?

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis quand la voix de l'astronaute se fit entendre dans les casques.

— Shit¹⁷, ... on est pas tout seuls!

Agacé, Johnson rebascula en fréquence codée. A Novossibirsk, les popofs devaient s'arracher les yeux.

— Armstrong, ici Johnson, gardez votre calme. Ce sont des amis. Ils sont là au cas où il y aurait un problème.

— Mais, il y a trois machines vers le sud qui flottent au-dessus du sol, à trois cents yards de nous...

— Déplacez-vous dans la direction opposée!

¹⁷ Ce que Cambronne eut prononcé s'il avait été du côté des anglais à la bataille de Waterloo.

Puis le directeur de la mission saisit le micro :

— Armstrong, no ! remontez sur l'échelle et recommencez votre descente. Et cette fois-ci, prononcez votre phrase.

Il avait dit cela comme un producteur de Hollywood aurait dit: "coupez, on la refait"

Armstrong s'exécuta et refit son entrée sur le sol lunaire. Les millions de téléspectateurs, persuadés d'assister à un direct, virent le second premier pas de l'homme sur la lune. Ils entendirent Armstrong prononcer alors la célèbre phrase, où il est question d'un petit pas pour l'homme et d'un autre plus grand pour l'humanité.

Paris, le 7 mars 1999.

Carla relisait la lettre avec attention. Si l'on pouvait mettre en évidence le fait que les atomes de krypton emprisonnés dans l'ADN violaient effectivement le principe d'incertitude d'Heisenberg, cela signifierait que tous les principes fondamentaux de la physique devraient être remis en question. Elle se concentra sur le passage:

Cette violation est le signe d'une interrelation avec une dimension qui vous est encore inconnue.

Que voulait bien pouvoir dire cette phrase? Quelle dimension? Ce terme était-il une métaphore. Probablement non. La lettre était très terre à terre et donnait des indications apparemment précises.

Mais, les mots "une dimension encore inconnue", sonnaient comme un film de sciences fiction des années cinquante. Par ailleurs l'établissement d'un lien entre la biologie et la physique théorique était une première. Jamais ces deux disciplines n'avaient encore été mises en connexion.

La description de la structure de l'univers est du ressort des astrophysiciens et des équations de la relativité générale. Les relier à la génétique, quelle idée folle! Tout était fou dans cette lettre, mais il subsistait un point indéniable. Une des informations avait pu être vérifiée, celle qui concernait la présence d'atomes de krypton dans l'ADN. Il était impossible qu'un farceur ait pu mettre cela au hasard et tomber pile. Ce type savait, de toute évidence. Carla était piégée.

La seconde information, concernant la violation du principe d'Heisenberg, devait être vérifiée, de même que cette idée de communication avec une structure "extra dimensionnelle".

Qui avait bien pu lui envoyer la lettre? Dans quel but?

Une obscure étudiante en génétique avait constaté un changement surprenant sur des mouches, cobayes de laboratoire. La mystérieuse dimension évoquée dans la lettre était-elle en rapport avec les lois, inconnues, contrôlant de l'évolution du vivant? La missive suggérait la possibilité d'une extension du contexte mathématico-géométrique du "réel".

Dieu pouvait-il être mis en équations?

Carla se posait mille et une questions. S'il s'avérait que les atomes de krypton violassent effectivement le principe d'incertitude, alors, c'était tout le paradigme de la science actuelle qui s'écroulerait. N'était-ce pas là le but recherché par les expéditeurs de la lettre? Mais pourquoi diable ne pas en profiter eux-mêmes? Pourquoi avoir confié à une débutante comme elle la charge d'assumer une telle découverte?

Carla revoyait les spectres du krypton. Ils étaient tout à fait normaux. Du krypton bien de chez nous.

Elle eut alors une idée simple. Une idée qui vous vient en vous lavant les mains, ou bien en remontant la poubelle. Une petite idée qui gravit l'échelle de la pensée, comme une grenouille par temps de pluie. Une petite idée, née dans l'inconscient et qui dit: "je suis là, idiot, regarde-moi! Je suis une petite idée simple qui va tout chambouler.

Accepte-moi... " Dans un moment d'inattention, la petite idée vint à l'esprit de Carla.

Il faudrait placer des cellules encore vivantes dans le laser.

Oui, c'était une petite idée simple. Jusqu'à présent, le matériel génétique provenait d'insectes morts. Mais comment observer directement l'intérieur de la cellule, dans une mouche bien vivante? Fallait-il en extraire rapidement des chromosomes? Cette opération serait délicate et demanderait de transporter une partie du matériel de laboratoire à côté de l'appareillage. En combien de temps meurt une mouche?

Carla réfléchissait au moyen le plus sûr de préparer ce second essai sans attirer l'attention. Claude, complètement acquis à l'idée, était près à travailler la nuit. Le virus de la recherche l'avait contaminé lui aussi. Les idées s'emparent des chercheurs et non le contraire. Puis une autre idée, encouragée par le succès de sa consœur fit irruption dans l'esprit de Carla.

Depuis que les méthodes de réanimation avaient fait des progrès, le maintien en survie des personnes dans le coma, même durant de nombreuses années n'étaient plus un problème. Commençaient alors souvent une lutte entre la famille et les médecins, partisans ou non de "débrancher" le patient. En réalité, la frontière entre la vie et la mort n'était pas si claire. En combien de temps des cellules passaient-elles de vie à trépas?

Carla n'envisageait pas complètement les retombées d'une éventuelle découverte. Comment réagirait Claude? Ils étaient maintenant deux sur le même bateau.

La jeune étudiante commença à rassembler le matériel de l'expérience : une centrifugeuse et une série de filtres et de bains chimiques permettant de récupérer le matériel génétique. A onze heures du soir, le tout était monté sur une paillasse à côté du laser. Carla frappa deux coups brefs puis trois coups longs à la porte de Claude. Celui-ci reconnu le code et ouvrit, un peu inquiet. Il n'avait pas envisagé cette tournure des événements. Si ses collègues s'avisèrent de faire des heures supplémentaires cette nuit, le pot aux roses serait découvert. Mais cette éventualité était fort improbable.

- Tu as tes mouches?
- Oui. Je voudrais te dire quelque chose.
- Tu vas enfin me dire à quoi rime tout cela.
- En effet, jette un coup d'œil à mes petites protégées.

Claude s'assit face à la loupe grossissante. La mouche dans le petit étui de verre lui fit un clin d'œil. Claude resta deux minutes stupéfait. Il se tourna alors vers Carla qui le regardait avec un petit sourire gêné, mais plein de malice.

— Ces mouches sont élevées sous une lumière ultraviolet. Je pense que c'est pour cela qu'elles ont développé des paupières. Après plusieurs essais, je suis parvenu à isoler la séquence qui s'est rajoutée au code génétique celui des drosophiles "classiques".

— Rajouté? Qu'est-ce que tu veux dire? Tu as pu effectuer une greffe génétique à partir d'une autre espèce?

— Non, je n'ai rien fait de semblable. Cette séquence est apparue d'elle-même. Il ne s'agit pas d'une classique mutation. Elle est trop complexe pour avoir été le résultat

d'une simple altération accidentelle.

— Il pourrait s'agir d'une "séquence dormante", qui aurait été soudainement activée.

— S'il en était ainsi, je l'aurais identifié dans l'ADN de mouches souches, complètement connu. Or cela n'a pas été le cas.

— Mais d'où vient alors cette séquence?

— Je n'en sais rien, absolument rien.

— Ce truc est diabolique!

— Je.. je dois t'avouer quelque chose. Je n'ai pas eu ces idées de moi même. Quelqu'un m'a mis sur la voie.

— Qui est ce type? Pourquoi n'est-il pas ici ce soir? Ce gars est un génie! Où travaille-t-il, dans quel labo? Il faut absolument qu'on travaille ensemble.

Carla cala et décida de faire marche arrière, en inventant au plus vite un mensonge:

— Il est mort... il y a deux mois. Nous travaillons aujourd'hui sur ses intuitions. Il m'a laissé ses notes.

— Mais qui était ce type?

— Oh, un chercheur que j'avais rencontré, un étranger. De toutes façons, maintenant il a passé l'arme à gauche, alors, quelle importance?

Claude acquiesça. Le mensonge était crédible. Carla se réjouit intérieurement.

— Maintenant que tu sais, mettons nous au travail.

Claude mit en marche le laser. Lorsque la température optimale fut atteinte il recalibra l'appareillage avec une éprouvette de krypton pur. Carla commença alors par tuer une mouche puis à en extraire les muscles des ailes. Quelques bains et une centrifugation de dix minutes suffirent à extraire le matériel génétique. Sans perdre de temps, la petite capsule fut placée dans le rayon.

— Je passe en mode pulsé.

Le spectre commença à se dessiner sur l'écran de l'ordinateur.

— J'ai du mal calibrer l'appareil, s'inquiéta Claude. Le spectre est anormal. Ça n'est pas celui du krypton. Je vais recommencer. Je suis désolé.

— Non, attends Claude, attendons encore quelques minutes.

— Ne dis pas de bêtises. C'est probablement une fausse mesure.

— Attendons, je te dis.

Claude se rassit. Il donna mentalement encore quelques minutes de sursis à Carla.

Les deux scientifiques regardaient l'écran en silence. Claude avait croisé les bras et ses doigts pianotaient son impatience. Soudain le spectre se déplaça. Les deux pics vers la gauche se séparèrent. Un troisième glissa doucement vers la droite. En trente secondes, le spectre du krypton s'était normalisé.

— Qu'est ce qui s'est passé? s'exclama Claude, tu as touché à quelque chose?

— Mais non, à rien.

— Alors pourquoi le spectre a-t-il soudainement bougé. Et puis,... il est normal maintenant. L'appareil a du se recalculer tout seul. C'est vraiment bizarre.

— Et si simplement les atomes de krypton avaient cessé de violer le principe d'incertitude d'Heisenberg?

Claude regarda Carla, le regard interdit. Cette nénette était folle. Elle faisait de la science fiction.

— Mais ne dis pas de bêtise, c'est impossible... je... enfin... On va certainement trouver une bonne petite explication classique à tout cela. Pas de panique.

— C'est toi qui as la trouille. Moi j'ai une explication à cela :

La mouche est morte. Ses atomes de krypton ont cessé de violer le principe d'incertitude d'Heisenberg, dix neuf minutes après leur extraction du corps de la mouche.

Claude restait perplexe. L'expérience fut encore répétée trois fois. Elle donna le même résultat. Pour la première fois deux chercheurs assistaient à la mort en direct. La date du 8 mars 1999 venait de s'inscrire dans les livres d'histoire.

Jérusalem, le 9 Mars 1999

Le père de Simon avait peut être raison. Fonder une famille était peut-être la véritable voie vers le bonheur et la stabilité. Mais il avait deux femmes sur le dos qui l'attendaient à la consigne de la gare de l'Est. Et puis sans cesse revenait à lui cette obsédante question: "comment ces deux femmes, séparées par trois millions d'années avaient-elles pu s'endormir pour l'éternité dans leur tombeau involontaire, dans les bras l'une de l'autre". Leur mort avaient elle été douce. Asphyxiées par le manque d'air, elles avaient dû s'endormir dans la chaleur de la caverne...

— Simon, mon fils. Tu réfléchis là où il ne faut pas. Eve est issue de l'une des côtes d'Adam, voilà tout.

Quelle réponse simpliste. Son père était persuadé de cette vérité. Il avait trouvé par la même un certain équilibre. Mais Simon ne s'y faisait pas. Il se mentirait à lui même. Peut-être son père se posait-il ces questions en secret?

Le mariage de Simon avait été annoncé. La famille était arrivée en force. Simon allait enfin rentrer dans le droit chemin. Un beau mariage juif en perspective. Quelle fête!

Il assistait aux préparatifs de la fête, impassible. Mais une petite sirène d'alarme hurlait dans son cerveau. Il allait se réveiller. Ses proches lui préparaient un avenir sans soucis. Ils le phagocytèrent, comme des globules blancs assimilent un corps étranger. Il allait se marier et ses fâcheuses tendances à la marginalité s'estomperaient.

Le jour du mariage, la mère de Simon avait tenu à habiller elle-même son fils et il s'était laissé faire passivement. Son père avait décoré la voiture avec de multiples voiles blancs. Ils prirent la route de la synagogue. Devant le portail du vieil édifice, au centre de Jérusalem, une centaine de personnes s'étaient réunies. Des rires, des exclamations. Simon était ivre de poignées de mains, de baisers de tantes éloignées dont il ne souvenait plus. En face de lui, Hanna, cette inconnue.

— C'est une bonne cuisinière, tu verras. Et puis, aucun antécédent dans sa famille, elle te fera de beaux enfants, lui avait prédit sa mère, soucieuse de sa descendance.

On allait le marier à un vache laitière. Simon se sentait l'âme d'un taureau que l'on mène à la saillie, complètement étranger à toute cette situation.

— Il n'a pas l'air dans son assiette ton fils, dit l'un des témoins au père de Simon.
-Ah, il est perturbé, il va se marier, c'est compréhensible.

Puis les grandes portes s'ouvrirent. Face à lui, une rangée de chaises et des gens, des tas de gens le regardaient. Il se revoyait à la montagne Sainte-Victoire, face à ces deux femmes, les seules réelles à ses yeux. Simon avait réveillé Eve dans son tombeau. Elle attendait qu'il révèle son existence au monde entier, et lui, il l'avait abandonnée à la consigne de la gare de l'Est. Peut-on imaginer plus mufle?

Au fond de la rangée, Hanna lui souriait. Elle avait 28 ans. Trop Jeune. Simon avait toujours été attiré par des femmes plus mûres, plus âgées que lui, fussent de trois millions d'années. La différence d'âge ne le dérangeait pas.

Lorsqu'il vit les yeux de sa promise, Simon se réveilla. Il prit soudain conscience de sa position, au milieu de tous ces gens, au milieu de la foule, au milieu de Jérusalem. Il fit un brusque mouvement et échappa à l'emprise de la main de son père, descendit quatre à quatre les marches de la synagogue et se retrouva dans la rue. Surpris par son geste, sa famille lui emboîta le pas, lui posant des questions que Simon n'entendait pas. Il regardait à droite, puis à gauche, cherchant des yeux un taxi. Sa future, alarmée, était venue le rejoindre. Simon prit ses jambes à son cou, poursuivi par une horde d'invités en costume de cérémonie et par une fille en blanc. Tous criaient et étaient devenus comme fous. Les passants regardait ce cortège peu orthodoxe. Quelqu'un cria "vive la mariée". Mais la mariée courait derrière son époux et avait enlevé ses escarpins pour mieux le poursuivre.

Simon trouva enfin un taxi et s'y engouffra.

— Filez, vite.

— Eh, mon beau jeune homme, je ne fais pas dans la série télévisée. Qu'est ce que c'est que tout ce remue-ménage?

— On veut me marier! Avancez! foutons le camp!

— Ah je comprends. Et bien, roulez carrosse.

Un prince charmant laissant sa cendrillon sur l'asphalte pour rejoindre la belle au bois dormant. Où sont les princes d'antan.

Los Alamos, le 16 décembre 1973.

Une large salle vitrée surplombait le hall d'expérience. Une vingtaine de généraux et quelques hommes politiques tenant les cordons des crédits militaire y avaient pris place. Une petite musique douce, style country, donnait à la rencontre des airs de barbecue de la fête des anciens de West Point. Un homme en gris prit la parole en haut à gauche des gradins.

— Messieurs, je vous prie. Un peu de silence. La démonstration va commencer. Auriez vous l'obligeance de regagner vos places...

La lumière dans la salle d'observation supérieure fut coupée, ce qui permit aux gens de mieux distinguer ce qui se préparait en bas. Plusieurs hommes en blouse blanche s'affairaient autour d'un petit engin. Celui-ci était difficile à distinguer tant il était entouré par des appareils de mesure et des câbles. Un grand tuyau flexible tombait du plafond, sorte de cordon ombilical.

— Messieurs, ce que vous allez voir est notre premier essai de propulseur magnétohydrodynamique, ce que vous connaissez sous l'abréviation de MHD. Notre nef vole sur le principe suivant: les forces électromagnétique produites par l'engin, qui agissent sur l'air qui l'entoure, induisent un phénomène de dépression à sa partie supérieure et un phénomène de surpression à sa partie inférieure. Pour que ces forces puissent agir efficacement, il faut préalablement ioniser l'air. Dans ce but la machine possède un système d'ionisation pariétale, avec émission de micro-ondes.

— Que voulez-vous dire?

— Pour les non-spécialistes : la machine crée un champ variable, de très haute fréquence, qui agit sur les électrons des molécules, assez fortement pour les arracher¹⁸. L'air, enrichi en électrons libres, devient alors conducteur de l'électricité.

— Est-ce simplement le fait d'ioniser l'air autour de cette machine qui crée une force propulsive?

— Non, mais la machine peut alors "ramer" dans ce milieu ionisé.

— Je ne vois pas vos rames, cher collègue.

— Ce sont "des rames magnétiques". On obtient cet effet d'entraînement en faisant varier le champ magnétique de manière adéquate. Si vous voulez des détails, vous pourrez vous référer à notre rapport de recherche. C'est comparable à l'hélicoptère qui, lui aussi, rame dans l'air ambiant, de manière bien visible. Comme il entraîne cet air vers le bas et, par effet de réaction, bénéficie d'une force de sustentation.

Notre aérodyne fait de même. Vous pourrez le constater quand il sera mis en fonctionnement. Je serais reconnaissant à ceux qui ont disposé des feuilles de papier sur la table de les enlever, car elles risquent d'être entraînées un peu n'importe où par le souffle de l'engin.

Il prit un air entendu.

¹⁸ Essentiellement sur l'oxyde d'azote NO, impurité de l'air, mais excellent "donneur d'électrons".

— Ah, simple détail, ce système d'entraînement a ceci de particulier qu'il ne crée aucune turbulence. Il est parfaitement régulier¹⁹.

Le visage plein d'un sourire fier, le responsable s'assit et fit un petit signe de la main à une dizaine de techniciens situés dans une autre pièce vitrée, de l'autre coté du hall. Les hommes en blancs quittèrent celui-ci et la porte fut soigneusement refermée derrière eux. La pénombre envahit la salle d'expérience. Un petit vrombissement se fit entendre.

Soudain la petite maquette, en forme de disque, fut environnée d'une faible lueur rougeâtre, qui vira lentement au blanc bleuté. La poussière qui était sur la table se mit à voler.

— Voyez, elle commence à entraîner l'air!

L'effet s'accrut et la maquette quitta le sol, toujours reliée à un connecteur souple, qui pendait du plafond et qui l'alimentait en énergie électrique. Les spectateurs sentirent nettement le souffle produit et leurs cheveux se mirent à s'agiter. L'objet s'éleva à un mètre au-dessus de la table en se dandinant. Les spectateurs retenaient leur souffle.

Au bout de quelques secondes, elle redescendit et se posa, un peu brutalement, sur ses trois pattes articulées, faisant office d'amortisseurs. Puis, la lumière redevint rougeâtre et s'éteignit. On ralluma aussitôt la lumière.

— Bon sang, s'exclama un des généraux présents, mais ce que vous venez de nous montrer, c'est... une soucoupe volante! Vous nous prenez pour des idiots. Et maintenant vous allez faire sortir des petits hommes verts de cet engin?

L'homme en gris se leva et reprit la parole.

— Nous ne recherchons pas le spectaculaire à tout prix. Quant à cette forme de disque, elle est simplement optimale. Pour entraîner l'air, c'est ce qui marche le mieux, je n'y peux rien. Nous ne pouvons maintenir l'engin en fonctionnement que pendant une petite dizaine de secondes, à cause du dégagement de chaleur, lié à la nécessité de produire un champ magnétique assez intense. Si nous insistions, il serait détérioré. Je suis désolé si notre machine ressemble à ces objets inconnus qui survolent le territoire des Etats-Unis. Le cordon souple que vous voyez là amène l'électricité nécessaire au fonctionnement de l'engin. Mais il assure aussi sa réfrigération, par circulation d'azote liquide. Quand la réserve d'azote est épuisée, nous stoppons l'expérience.

— Ouais. Nous venons de rattraper les rouges. Comment ces salauds ont-ils pu développer cette technologie avant nous?

— Qu'est ce que consomme votre maquette, demanda quelqu'un.

— A peu près un kilowatt, pour sa sustentation. Je ne compte pas dans ce bilan ce qui sert à produire le champ magnétique. Dans cette maquette, nous n'avons pas utilisé de solénoïdes supraconducteurs. Une machine "vraie grandeur", optimisée, capable

¹⁹ Un mécanicien des fluides dirait "laminaire", par opposition à "turbulent".

d'emporter un pilote et une bombe, pensant quelques dizaines de tonnes et équipée de solénoïdes supraconducteurs consommerait, disons, cent mégawatts.

— Aucune centrale électrique, même nucléaire, n'est capable de délivrer une telle puissance sous un poids aussi faible. Quelle source d'énergie les russes ont-ils trouvé pour fabriquer des engins pareils?

Le général Johnson, récemment promu, se leva calmement.

— Messieurs, ce que vous venez de voir est l'aboutissement de onze années de recherche. Je compte sur votre soutien, demain, pour que de nouveaux crédits nous soient attribués.

Un des présents leva la main.

— Quel rapport avec notre force de frappe? Je n'ai vu ici qu'un engin qui se dandinait comme un canard...

— Mon cher, vous n'avez pas la moindre idée de ce que peut donner la MHD en matière de propulsion.

— Mais encore?

— L'efficacité d'un propulseur fusée dépend directement de la vitesse d'éjection des gaz en sortie de tuyère. Avec nos meilleurs moteurs-fusées, cryogéniques, fonctionnant avec un mélange d'hydrogène et d'oxygène liquides, on plafonne à quelques deux mille cinq cents mètres par seconde. Lors d'expériences de MHD de brève durée, avec de fortes injections de puissance, nous avons dépassé les dix kilomètres par seconde.

— Efficace, en effet. Et qu'est-ce qui empêche de construire un engin vrai grandeur, tout de suite?

Fiedler sourit.

— Le poids du dispositif créant le champ magnétique. Il faudrait qu'il soit supraconducteur. Pour le moment, c'est impossible à négocier sous un faible poids, mais c'est une technologie que nous finirons par maîtriser tôt ou tard. Comme je l'ai dit tout à l'heure, la maquette que vous avez vu évoluer n'était pas équipée de solénoïdes supraconducteurs. Nous pallions alors cette carence en amenant de l'azote liquide par son "cordon ombilical", en assurant ainsi sa réfrigération. Le second problème est évidemment le poids du générateur électrique embarqué. Là aussi, nous n'avons pas de solution à proposer à l'instant t. Le générateur électrique n'est pas dans la maquette, mais à l'étage au-dessus, et l'énergie électrique est apportée par le cordon. Mais, là aussi, je pense que...

— En somme il s'agirait d'une fusée électromagnétique extrêmement efficace?

— Oui et non. Cet aérodyne MHD aspire en fait très puissamment l'air qui se trouve au dessus de lui, en configuration de vol stationnaire ou vertical, ou devant lui quand il est en vol horizontal. De ce fait, en supersonique, l'air ne peut s'accumuler devant lui en créant la classique onde de choc.

— Vous voulez dire que cette machine pourrait évoluer à vitesse supersonique sans créer d'onde de choc, de bang?

— Exactement. Les calculs théoriques prévoient que des croisières supersoniques devraient être possibles, en air dense, au ras de toits, à plusieurs milliers de kilomètres à l'heure. Mettez là-dedans une belle bombe H, vous avez une force de frappe, ce me semble?

Il y eut un remous dans l'assistance. Quelqu'un s'esclaffa :

— Avec ça, les rouges sont cuits!

— Mais ceci ressemble encore plus aux fameux UFO, lança un autre.

Johnson haussa les épaules.

— Mon cher, franchement, je ne vois pas le lien. Il y a d'un côté des recherches sérieuses, fondés sur des principes de physique bien établis qui peuvent, à terme, nous conférer une supériorité stratégique décisive, et de l'autre de vulgaires histoires de bonnes femmes et des racontars amplifiés par les journalistes en quête de sensationnel. De toute façon, le gouvernement a confié ce dossier au professeur Condon, de l'université du Colorado, qu'elle a chargé de faire toute la lumière sur ces fadaïses. Son rapport sera rendu public dans les semaines qui viennent et je gage qu'il mettra un terme à cette vague de rumeurs de petits hommes verts venus de l'espace. Tout ceci est ridicule.

Johnson leva la séance et regagna le bureau qui avait été mis à sa disposition par le centre de Los Alamos. Il y trouva une grande enveloppe jaune, laissée bien en évidence, à son intention. Il l'ouvrit et se plongea dans la lecture du rapport du professeur Condon. Au fil des heures la contrariété qu'il éprouvait, et qui allait croissant, pouvait se lire sur son visage.

Alors que la journée tirait à sa fin, il décrocha le téléphone.

— Passez-moi l'université du Colorado et trouvez-moi Condon.

— Général, je ne sais pas si à cette heure-ci il est encore à l'université....

— Je m'en fiche, trouvez-le moi, où qu'il soit, c'est urgent.

Le contact fut enfin établi avec le club de golf où Condon finissait l'après-midi.

— Condon?

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce qu'il y a de si urgent pour qu'on interrompe ma partie de golf?

— Dites-moi mon vieux, vous vous foutez du monde? Je ne vous paye pas pour attiser l'intérêt du grand public sur mes expériences.

— Mais général, je n'y peux rien. Tous mes collaborateurs ont fait des rapports positifs sur le problème et suggèrent de développer des crédits pour leur étude.

— Vous êtes un mou, mon petit vieux. Il fallait mieux diriger votre groupe d'études.

— Je n'ai pas affaire à des militaires mais à des universitaires et il est difficile de...

— J'en ai rien à foutre. Vous allez me réécrire votre rapport, sinon je vous promets un enterrement de première classe. Vous êtes en train de foutre tout mon projet par terre.

— Mais monsieur, l'indépendance des scientifiques est...

— Est secondaire quand il s'agit de l'intérêt des Etats-Unis, interrompit Johnson. L'homme vient de marcher sur la lune. Les Etats-Unis sont maintenant la première nation dans la recherche spatiale. On ne va pas maintenant dire que nous croyons aux petits hommes verts! Allez mon vieux, vous me refaites votre copie et vous me la faites parvenir demain avant votre conférence de presse.

Le général raccrocha brusquement. Condon se mit au travail.

La publication du rapport souleva une vague de protestations parmi les scientifiques qui furent chargés de le rédiger. Le résumé de Condon prenait le contre-pied des leurs. La presse donna cependant un large écho aux conclusions, en titrant :

— Les petits hommes verts, c'est fini!

Certains s'en contentèrent. D'autres commencèrent à penser qu'on tentait de leur

dissimuler la vérité.

S'il est des vérités difficiles à dire il en est d'autres qui sont difficile à taire.

Paris, le 27 mars 1999

Claude et Carla avaient répété leur expérience sur l'ADN du rat. Elle donnait des résultats similaires.

Ils allaient tenter aujourd'hui une expérience cruciale qui les rendait particulièrement inquiets. Surtout Carla.

— Tu as déjà fais des piqûres?

— Non, mais on m'en a déjà fait. Je sais comment cela se passe.

Ils avaient décidé de faire le test du krypton sur le sang de la jeune femme. La manche relevée, le bras garrotté, elle attendait avec impatience que son apprenti infirmier désinfecte l'aiguille.

— Et pourquoi c'est moi qui donne mon sang?

— Parce que tout ça c'est ton idée, tes atomes de krypton, et file moi ton bras que je te charcute.

Carla remit sa manche en vitesse.

— Ah non alors. On va trop loin. J'ai toujours eu peur des piqûres. Et en plus, tu as des mains de boucher...

— Carla, assieds toi, relève ta manche et reste calme. C'est pour la science.

— La science, je l'emmerde...

— Je sais, avec les gendarmes et la maréchaussée de surcroît. Assieds toi je te dis.

Carla, résignée marqua sa désapprobation par un petit soupir sec.

L'aiguille pénétra dans son bras.

— Je saigne.

— Mais oui, calme-toi. C'est juste une prise de sang.

La petite éprouvette se remplit rapidement.

— Pas trop, on ne fait pas une transfusion. Quelques gouttes suffisent!

— Et voilà martyr de la science, c'est terminé, tu as droit à un bonbon. Framboise ou ananas?

— Claude, tu n'es pas drôle. Ananas.

Carla se mis au travail. Extraire son propre ADN est une expérience hors du commun. En quelques minutes, elle avait sous ses yeux son matériel génétique, son plan de construction.

L'ADN fut placé dans la machine. Aussitôt, le spectre modifié du krypton apparut sur l'écran. Claude et Carla étaient muets. Pour la première fois, ils tentaient leur expérience sur l'homme, qui prenait de fait une toute autre dimension.

Une dizaine de minutes plus tard, le spectre du krypton revint à la normale. Claude rompit le silence

— Carla, si l'on en croit notre analyse spectrale, tu es morte.

Bien entendu, Carla était toujours bien vivante. Claude avait pour une fois l'avantage de l'humour, domaine généralement réservé à sa comparse. Mais voir son propre sang mourir, était une expérience qui la laissa choquée.

— On va arrêter là. dit-elle. Nous avons suffisamment de matériel pour faire une publication.

L'article fut rédigé en quelques semaines. Les deux scientifiques avaient convenu de le couper en trois parties. La première révélerait l'existence des mouches-Bambi et de la modification du code génétique de la drosophile qui avait été responsable de l'apparition des paupières. La seconde ferait part des recherches sur la présence d'atomes de krypton autour de l'ADN et la troisième révélerait la particularité du spectre du krypton, ainsi que son retour à la normale. Claude avait rempli depuis la première observation une centaine de pages de calcul. Il pouvait montrer qu'une modification spectrale du krypton pouvait être expliquée par une violation du principe d'incertitude. Il était cependant sceptique et peu sûr de lui et prit le parti de ne pas publier ses calculs théoriques. Les résultats expérimentaux étaient déjà suffisamment impressionnants. Nul besoin de les alourdir avec des floppées d'équations différentielles.

Le premier article fut envoyé à Nature et à plusieurs autres revues moins connues mais plus spécialisées dans la génétique. Un mois plus tard la première réponse vint de la célèbre revue anglo-saxonne. Une petite lettre brève, à peine polie. Une phrase disait tout.

Nous ne publions pas de travaux à caractère spéculatif.

— Ah, mais quelle bande de cons, se révolta Claude. Les mouches existent. On leur a envoyé les photos. Les paupières ne sont tout de même pas collées!

— Ils ont simplement refoulé une information trop innovante. Si cela se trouve, aucun scientifique digne de ce nom n'a vraiment regardé nos travaux. Cet article a simplement été filtré par le comité éditorial.

Carla était déçue mais dans un certain sens elle était également rassurée. Elle savait que la communauté scientifique accepterait mal une découverte de cette importance.

— S'ils ont déjà du mal à avaler les mouches, qu'est-ce que sera pour le krypton et pour son spectre évolutif.

Claude était, lui, plus que déçu. Il était décontenancé. Il croyait fortement à la vérité scientifique. Il pensait, à tort ou à raison, qu'une analyse méthodique de la nature serait seule capable de nous donner les réponses aux questions fondamentales. Alors qu'il était maintenant sur une piste, et quelle piste, il se voyait traité comme un malpropre. Il était déboussolé et sa colère n'en était que plus forte, comme celle d'un

gosse perdu qui cherche sa mère au rayon des primeurs.

L'article fut néanmoins accepté par une revue allemande. Carla et Claude se dévoilaient. Ils attendaient avec anxiété la réaction de leurs professeurs respectifs.

Carla décida de prendre les devants. Elle se présenta sans rendez-vous dans le bureau du pont. Celui-ci fut très étonné par son assurance et oublia de se formaliser. Il lut l'article rapidement et demanda à Carla de lui apporter l'une de ces mouches à paupières.

— Comment avez-vous osé me cacher leur existence éructa-t-il enfin.

— Parce que vous êtes un homme prétentieux, que vous ne vous occupez pas de mon travail, et parce que vous vous seriez gardé les plaisirs de la découverte et les lauriers de la publication.

Carla avait dit cela sans hargne ni provocation. Elle avait prit le ton de quelqu'un qui dirait

— Tiens, l'étiquette de ton pull-over dépasse, ou bien, pour aller à Château-Rouge, changez à Châtelet.

Le professeur la regarda bouche bée. Personne ne s'était permit de lui faire une remarque aussi impertinente depuis plusieurs années. Mais un propos impertinent est d'autant plus blessant s'il contient une vérité pertinente. Contre toutes les attentes de Carla, il ne se mit pas en colère.

— C'est ce que vous pensez de moi? dit-il.

— Vous avez fait votre première découverte voici vingt ans. Vous vivez sur cette idée depuis ce temps. Vous avez une peur bleue qu'un de vos collaborateurs vous dépasse. Cela montre un manque d'identité.

Le prof se leva et se dirigea vers la bibliothèque. Carla s'attendait à une leçon philosophique sur la recherche, comme quoi elle serait féminine et qu'il fallait la traiter comme une maîtresse capricieuse. Elle l'avait déjà surpris deux fois à se lancer dans cette diatribe, lorsqu'il lui fallait briller en société et parler de son engouement pour la génétique.

Mais Carla le surestimait. L'homme était réellement abattu. Ses doigts parcouraient les livres. Un petit déclic se fit entendre. Une porte s'ouvrit. Caché derrière une encyclopédie, se cachait un bar du plus mauvais goût. Comment Carla ne l'avait-il pas remarqué plus tôt? Le prof se servit un double whisky, se rassit, puis dit

— C'est exactement ce que m'a dit ma femme hier soir en me quittant.

Une minute s'écoula.

— Souhaiteriez vous devenir mon assistante?

— Non monsieur.

— Comment non?

— Je vous quitte, moi aussi. Je viens de transférer mon dossier de thèse aux Etats-

Unis. Je pars dans six jours. Une grande université vient de me proposer un contrat de recherche. J'ai déjà un poste d'assistante à Yale et j'étais venue vous dire adieu.

Depuis une semaine, Carla avait en poche une réponse positive de Sharff-Hansen qu'elle avait contacté par Internet. Assurée de ce canot de sauvetage, elle avait osé dire sans aménités à son professeur ce qu'elle pensait de lui.

Dès que Carla répondit à l'annonce passée par Hansen sur Internet, le diplomate avait compris que la jeune française avait le profil des scientifiques qu'il cherchait à intégrer dans son institut. Claude et Carla lui balancèrent tous leurs travaux par courrier électronique, qui complétaient le court rapport publié dans la revue allemande. Hansen les fit analyser par des spécialistes, qui furent impressionnés par leur haute tenue et par la rigueur des expériences. Les qualités de théoriciens de Claude jouèrent aussi, qui furent analysées par d'autres chercheurs entourant Hansen. En peu de temps l'affaire avait été conclue.

Aujourd'hui Claude et Carla quittaient des navires qui ne coulaient pas, mais n'avançaient plus. Ils allaient ramer vers d'autres horizons.

Lorsque Carla quitta le laboratoire, ses affaires dans un petit carton mal ficelé, Elle n'eut pas un au revoir de la part de ses collègues.

Seule la femme de ménage rigolait, appuyée sur son balai dans l'entrée.

— Et tâche de nous ramener un bel américain. Une belle fille pas mariée, ça fait désordre.

Moins désordre quand même que deux femmes âgées de trois millions d'années qui se donnent la main...

Rome, le 2 Avril 1999

Dans son bureau donnant sur la Place Saint-Pierre, le Saint-Père consultait ses plus proches lieutenants.

La fondation de l'institut des nouvelles sciences humaines, dirigé par Sharff-Hansen, inquiétait les calottes pensantes du Vatican:

— Effectivement, cette découverte est assez stupéfiante. Qu'en pensez-vous Abbé Schmidt?

— Je pense que nous devons suivre les développements de cette affaire avec attention, votre Sainteté. Il est à craindre que ces recherches prennent de plus en plus de poids dans les affaires internationales d'ici quelques années...

— D'autant plus que notre influence en Afrique a considérablement baissé durant les derniers mois. Les populations sont désemparées. Nos missions ont été désertées.

— C'est assez inquiétant. Des scientifiques qui s'occupent d'expliquer la création divine, c'est grave. Il faut absolument connaître leurs intentions. Il y va de l'avenir des hommes. N'oubliez pas, le prochain millénaire sera spirituel, ou ne sera pas. Le rôle de l'église catholique romaine doit s'affermir durant les prochaines années. Laisser ces questions aux seules mains des scientifiques serait criminel. Qui est ce Sharff-Hansen?

— Nos contacts à l'ONU le décrivent comme quelqu'un de sage et de raisonnable, mais déterminé. Il a réussi ces derniers mois à créer autour de lui une forte dynamique et prêche un nouveau partage des richesses à l'échelle mondiale.

— C'est un communiste.

— Je ne crois pas, votre Sainteté. Sinon il n'aurait pas réussi à décider un milliardaire texan à mettre à sa disposition une somme considérable.

— Un milliardaire texan! Nous sommes en plein délire. Si les gardiens de vaches se mettent à avoir des états d'âmes, où allons-nous!?

Les conseillers étaient habitués aux sautes d'humeur de leur saint patron. Ils se réfugiaient alors dans une profonde concentration, simulant une intense réflexion sur les propos papaux. Puis, l'un des conseillers rompit le silence

— Les deux jeunes chercheurs, auteurs de la découverte sont en route vers New York. Il en a réuni une trentaine d'autres qui travaillent dans des domaines en marge de la science. Des spécialistes de cosmologie, des généticiens, des économistes, et deux physiciens spécialistes de la télépathie qui travaillaient autrefois pour les russes.

— Mélange intéressant, mais détonant. Les pressions que nous avons pu exercer pour tenter de contrarier ce projet se sont soldées par un échec et ce fichu institut existe maintenant bel et bien. Dont acte. Je souhaite avoir chaque semaine un rapport détaillé sur les évolutions de cette affaire. Faites pression sur nos amis pour que leurs crédits soient coupés, si faire se peut. Je connais les buts de ce Sharff-Hansen. Ses idées sont dangereuses. Les hommes aujourd'hui croient en la recherche.

"Dieu ne se met pas en équation!"

Un pape catholique qui cite un scientifique juif, en l'occurrence Einstein, voilà qui augurait de la suite des événements.

Yale, le 4 Avril

Le grand Amphithéâtre de l'université était impressionnant et pouvait accueillir plus de trois mille personnes. Comme ceux qui s'y étaient réunis, une faune hétéroclite, n'occupait que les trois premiers rangs, l'impression de vide était remarquable.

Deux bouddhistes en longues robes jaunes étaient assis à côté d'un gros américain barbu, avachi sur le dossier de sa chaise. Tout ce petit monde se toisait. Une atmosphère de salle d'attente d'un grand aéroport international régnait, sous les dorures de cette prestigieuse université américaine. Quatre hommes firent leur entrée par une petite porte sur la droite. Le président de l'université suivit de Sharff-Hansen et de deux acolytes prirent place sur l'estrade. Le brouhaha s'arrêta.

Le président de l'université prit la parole.

— Mesdames, Messieurs, bonjour. Je sais que nombre d'entre vous sont encore sous le choc du décalage horaire.

Effectivement, Claude et Carla tombaient littéralement de sommeil. Ils étaient arrivés cinq heures plus tôt à l'aéroport de Boston. Les poches sous leurs yeux donnaient des allures de quelqu'un qui se serait fait réveiller à trois heures du matin par l'appendicite du petit.

— Nous sommes très heureux de vous accueillir dans notre université. Des chambres vous ont été réservées sur le campus, toutes proches des nouveaux bâtiments qui abriteront vos travaux. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Je donne donc tout de suite la parole à Monsieur Sharff-Hansen, directeur de l'institut des nouvelles sciences humaines.

Le diplomate se leva doucement et vint s'appuyer au bureau, sur l'estrade. Lui non plus n'avait pas beaucoup dormi. Ses beaux yeux bleus étaient cernés de lourdes poches. Il n'en avait que plus de charme.

— La tâche qui nous attend est lourde. Comme vous le savez, de graves événements se déroulent en Afrique. Des soubresauts se font également ressentir en Inde et dans certaines contrées d'Amérique du Sud. Certains hommes politiques et diplomates de très haut niveau pensent, comme moi, que nous sommes à l'aube d'une crise mondiale sans précédents. Notre travail est de trouver une solution pour redonner au monde une stabilité. Vous êtes tous des scientifiques issus de domaines de recherches qui s'intéressent à l'homme. Notre force c'est notre diversité. Vous avez tous fait preuves dans vos travaux d'une grande indépendance d'esprit. Vos recherches ont bien souvent été rejetées par le monde scientifique. Vous avez dû, pour la plupart, vous habituer à travailler seuls. Cela va devoir changer. Apprenez à vous connaître les uns les autres. Je vous fais confiance pour relever ce défi. Nous nous retrouvons dans vingt heures dans la salle de réunions de notre nouvel institut. Je vous ai demandé de préparer un court exposé de vos travaux. Vous pourrez les présenter alors. Je vous souhaite un bon repos. Ces messieurs vont vous montrer vos chambres.

La petite troupe se mit en route dans les allées vertes du Campus.

— Qu'en pensez-vous Hansen? Croyez-vous qu'il en ressortira quelque chose de constructif?

— Il faut l'espérer. Si eux n'y arrivent pas... je retourne dans le Jütland. Je préfère assister au déclin de l'humanité dans un endroit qui m'est cher. Mais l'heure n'est pas au défaitisme. Nous verrons demain.

La journée suivante, tous les participants étaient réunis dans une petite pièce sobre qui contrastait avec l'amphithéâtre solennel dans lequel ils avaient été reçus la veille. Hansen était arrivé le premier et consultait le parapheur de la journée. Un rétroprojecteur faisait entendre le ronronnement de son ventilateur.

— Commençons. Messieurs... et Mesdames. Mille excuses, mais la diplomatie est un monde d'hommes. Je n'ai pas encore l'habitude. Ne m'en veuillez pas. Bien, je vous ai demandé de préparer chacun un petit exposé de cinq minutes pour situer votre travail et pour vous présenter à vos collègues. Je vous demande d'être brefs et de ne poser des questions que si cela est vraiment nécessaire. Sergei Babaev, c'est à vous.

Un petit homme d'une soixantaine d'années se leva. Sa démarche était bourrue. Ses habits élimés montraient, depuis la chute du communisme, que les scientifiques n'étaient plus les favoris du système.

Son apparence était modeste mais les résultats de ses recherches brillants. Il avait travaillé quinze ans dans les services de communication avec les sous-marins atomiques. Les soviétiques avaient expérimenté le transfert d'information par télépathie. Loin des médias et des publications officielles, il obtenait des résultats très significatifs. Sur ses diagrammes étaient inscrits des protocoles d'expériences résumés par une courbe de probabilité. Les résultats étaient parfois très éloignés de la ligne du hasard. Si les protocoles d'expérience avaient bien la rigueur prétendue, il était clair que la transmission télépathique était belle et bien réelle. Les chercheurs russes en étaient convaincus et avaient acquis une grande expérience en la matière. Malheureusement, ou plutôt heureusement, la fiabilité de ce type de transmission n'était pas suffisante pour les faire l'objet d'applications militaires.

Suivit une présentation sur les effets de comportement d'achat par un économiste distingué. Deux psychologues s'étaient intéressés de près aux expériences N.D.E. Derrière ce terme bien propre se cachait en fait un domaine très discuté par la médecine officielle. Il s'agissait des "near death experience", ou traduit littéralement, d'expériences affectant des sujets dans un état proches de la mort. La médecine de réanimation moderne avait fait de tels progrès qu'il était parfois possible de ramener à la vie des personnes en état de mort clinique. Celles-ci ramenaient de ces singulières expériences des images de tunnel, de lumière, d'amis morts qui venaient les accueillir. Ils disaient tous que ces moments leur avaient été d'un grand réconfort et les avaient conforté sur la réalité du monde de l'au-delà.

Carla et Claude présentèrent eux aussi leurs résultats publiés. Ils décrivirent leurs expériences sur le krypton, qui prirent dans ce contexte une dimension particulière puisque le thème de la mort y était également abordé. L'un des psychologues prit la

parole, un peu ému.

— C'est extraordinaire, dit-il avec quelques tremblements dans la voix. Vous dites que ces atomes reviennent à la normale en moins de dix-sept minutes. Mais savez-vous que l'on ne peut pas ramener à la vie une personne en état de mort clinique au delà d'un quart d'heure? Nos résultats coïncident. C'est extraordinaire, répéta plusieurs fois l'un des psychologues.

— Effectivement, renchérit Sharff-Hansen. Je vois que le choix des membres de l'institut était justifié. Vos travaux vont pouvoir s'enrichir les uns les autres. Je vous propose de passer aux exposés suivants. Nous ferons la liste des connections éventuelles entre les participants pour former les groupes de travail.

A la fin de la journée, quarante exposés avaient été présentés. Hansen prit congé et proposa de se revoir le lendemain. Les discussions continuèrent fort tard dans la cafétéria du campus. Des groupes de travail se constituèrent naturellement. Hansen espérait qu'il en serait ainsi et que les gens se grouperaient par affinité. Il ne prépara donc pas de propositions pour le lendemain et prit simplement acte des regroupements naturels qui s'étaient formés.

— Bien, nous sommes donc d'accord sur les cercles d'étude. Je vous rappelle les questions auxquelles nos bailleurs de fonds souhaiteraient avoir une réponse. Les guerres sont-elles explicables par des phénomènes de psychologie de groupe? Comment mettre une fin rapide à l'antagonisme de deux ethnies? Comment conjuguer les multiples croyances et religions de la terre? En bref :

En quoi les hommes de la Terre sont ils frères, et si un lien réel existe, outre le fait que nous sommes tous sur le même bateau, comment créer une véritable et sincère unité entre tous les peuples de la Terre?

Ainsi présentée, la tâche des scientifiques du nouvel institut était claire et précise. Mais quel chemin à parcourir... La diversité de tous les domaines représentés ici était déroutante.

— Et n'oubliez pas que le temps presse. L'orage s'annonce. Et les événements d'aujourd'hui ne sont que les coups de tonnerre qui précèdent la tempête. Messieurs, à vos postes!

Cette petite intervention de Sharff-Hansen avait conféré une nouvelle dimension aux recherches qui s'annonçaient. Il ne s'agirait pas de pondre un rapport bien humaniste, mais des résultats tangibles. Claude se pencha vers Carla

— Qu'allions nous faire dans cette galère, dit-il en plagiant Molière.

De retour dans son bureau, Hansen avait un visiteur inattendu.

— Nous n'avons pas rendez-vous je pense. Qui êtes Vous?

— Je viens me joindre à votre institut. Je suis archéologue et j'ai découvert la tombe d'Eve.

Simon, pour échapper aux machinations de sa famille s'était réfugié chez des amis à Brooklyn. Il avait dégagé ses deux fiancées de la consigne et leur avait fait faire un petit voyage en bateau, à bord d'un navire marchand. La valise mortuaire avait été passée sans difficultés sous le nez des douaniers, plus entraînés à rechercher de la drogue que des fossiles humains.

— Oui, dit Hansen, je vois. Comment êtes-Vous entré ici?

— Par la porte.

— Non, je veux dire: Vous n'avez pas été contrôlé?

— J'ai dit que je venais vous montrer les restes d'Eve. Les gardiens ont ri. Ils m'ont même indiqué votre bureau.

Hansen se pinça les ailes du nez. Il venait d'assister à neuf heures de réunions, et maintenant, Woody Allen forçait la porte de son bureau pour lui présenter Eve. Tout allait entrer dans la normalité. Pas de panique.

— Eve... soit. Et comment va-t-elle?

— Oh pour son âge, elle a de beaux restes. Elle est extrêmement bien conservée.

Ben voyons, pensa Hansen, qui croyait avoir à faire à un fou. La nourriture dans le jardin d'Eden était certainement très saine. Pas étonnant.

— Mon jeune ami, dit Hansen en se levant, j'ai été enchanté de faire votre connaissance, mais beaucoup de travail m'attend, saluez votre psychiatre de ma part, et...

— Vous ne voulez pas voir Eve?

— Mais si bien sûr, dit le diplomate, amusé par cet intermède. J'espère que vous avez une belle photo de famille, avec Adam, la pomme et le serpent.

— Oh, non, pas de photos, mais regardez par Vous-même.

D'autorité, Simon Grabstein fit de la place sur le bureau et ouvrit sa valise. Hansen fut atterré. Ce fou dangereux transportait le cadavre d'une femme avec lui.

— Mais, qui est-ce?

— Eve.

— Mais elle est morte...

— Depuis trois millions d'années.

— Mais elles sont deux, il y a deux crânes et deux bassins.

— Oui, là est le problème, et c'est pour cela que je viens vous voir.

4 Mai 1999, au sud de Rio

De graves émeutes avaient ensanglanté, la veille, les rues de la ville. Le peuple des favelas était monté dans le centre touristique, avait détruit les boutiques et mis à sac les grands hôtels. Le Christ qui domine la baie de Rio avait plongé la tête la première dans l'Atlantique. Ses bras écartés ne se refermèrent pas avant d'entrer dans l'eau.

Un policier se trouva surpris, seul, dans une impasse. Il braqua son arme sur la tête d'un enfant, qu'il prit en otage. Mais le coup partit accidentellement. La balle fit éclater la tête du gosse et la foule se rua sur l'homme. Ce qui suivit fut horrible. Les gens des favelas lui ouvrirent le ventre d'un coup de rasoir. L'un d'eux saisit son intestin, qui pendait, et lui ordonna de courir en le menaçant de son arme. Le flic, terrifié, obtempéra sur quelques mètres. Son intestin se dévida devant une foule hystérique et il s'abattit. Au total, six policiers et trente touristes furent tués dans ces affrontements.

L'aéroport était plein. Des vols spéciaux furent affrétés par les agences de voyage pour rapatrier en hâte leur clientèle. Après plusieurs heures d'émeute, les gens rentrèrent chez eux. Calmement. Mais la rumeur circulait que le gouvernement préparait des représailles. Entre les maisons de tôles, l'atmosphère était tendue. La nuit était tombée et, comme surpris par leur colère, les pauvres de la cité attendaient. Ils savaient que jamais la police ne s'aventurerait dans les dédales du bidonville. Ils étaient calmes mais sentaient qu'après les faits de la journée plus rien ne serait comme avant. Les vieux ne disaient rien. Ils regardaient leurs descendants avec un regard inquiet. No future.

Les émeutes avaient été spontanées. Le petit peuple des favelas fut étonné de sa force et regrettait. Comme l'on regrette toujours les accès de colère. D'autant plus que cela était pour eux inexplicable. Peut-être cette chaleur excessive aggravée par la moiteur des pluies de la veille.

Ils attendaient, assis sur le pas des portes. Soudain, une rumeur s'éleva au loin.

— Ils attaquent. Ils attaquent au lance-flammes.

Effectivement, du haut de la colline sur laquelle s'accrochaient les fragiles bâtisses, des lueurs rouges s'annonçaient. Un immense incendie embrasait probablement l'autre versant. Une vague de panique déferlait dans les ruelles. La police avait mis le feu aux favelas. Pour les purifier.

Les mères couraient vers leurs enfants. Les hommes rassemblaient en hâte les quelques objets de valeur que le ramassage des ordures leur avait permis d'accumuler. Des brouettes, des chariots se remplissaient. Vers le nord. Tel était la consigne. Il faut fuir vers le nord. Vers les plages.

Soudain, le feu survola la ville de tôle. Un feu rouge, puis un jaune dévalèrent la colline. Un feu comme personne ici, pourtant habitué aux incendies, n'avait encore vu. Des boules de feu volaient dans tous les sens, en zigzag, juste au-dessus de toits, sans bruit. Les hommes se figèrent, attendant la mort. Puis des boules de feu bleues se mêlèrent à la danse.

Le silence régnait maintenant dans les rues de la ville. Une myriade de lueurs, de plusieurs mètres de diamètre volaient au-dessus de la ville comme des papillons de nuit autour de la flamme d'une bougie. Un petit enfant, pour qui la peur des grands était étrangère, tira la jupe de sa mère et dit

— C'est beau les anges, hein maman...

Yale, le lendemain

— Il vous reçoit dans deux minutes.

Carla faisait antichambre devant la porte de Sharff-Hansen. Celui-ci l'avait convoquée hier soir. Un étrange coup de téléphone, court et concis. Bref, elle était assise là sous le regard poli de la secrétaire.

— Some coffee sir?

Non merci, ton café tu peux te le garder. Ce que les américains appellent café n'est bien souvent que du jus de réglisse délavé, maintenu au chaud toute la journée sur une petite plaque chauffante.

— Entrez, Carla, je vous en prie.

Sharff-Hansen venait de passer sa tête par la porte de son bureau.

— Ne nous dérangez pas, Miss Smith. J'attends un appel du sénateur Willis. Dites-lui que je le rappellerai dans la soirée.

— Asseyez-vous, jeune fille.

Il la regardait maintenant avec insistance, avachit sur son siège en cuir, les mains croisées devant la bouche. Son pied battait un rythme inconnu, petit exutoire de son énervement. Carla sourit avec gêne, jeta un coup d'œil sur le bureau de son nouveau patron. Un petit bar trônait dans un coin. Se servirait-il lui aussi un whisky et lui annoncerait que sa femme venait de le quitter?

— Vous n'avez rien à me dire Carla?

— Vous dire quoi? Il me semble que c'est vous qui cherchez à me voir.

— Effectivement. Mais je pense que vous me cachez quelque chose. Dites-moi tout.

— Tout quoi? répondit Carla que ce petit jeu commençait à énerver.

— Pour qui travaillez-vous?

— Mais enfin, arrêtez. Videz votre sac et qu'on en finisse.

Hansen prit un papier sur son bureau, qu'il lança vers Carla d'un geste condescendant, comme un père qui repose un mauvais bulletin de notes de son gosse. Carla le lut. C'était une lettre.

Monsieur,

Nous vous félicitons de votre entreprise qui va dans le sens de l'histoire et nous permettons de prendre contact avec vous afin d'augmenter vos chances de réussite qui sont à l'heure actuelle de 12,456 %, tel que nous avons put le calculer à partir des données psychologico-analytiques de votre nouvel entourage. Nous avons conscience

du fait que notre démarche vous mettra dans un grand désarroi. Nos intentions sont cependant pacifiques et vont dans le sens de la démarche que vous avez choisi d'adopter face à la crise que subit actuellement votre milieu planétaire.

Déjà vous comptez parmi vos recrues une jeune femme qui fit une découverte transcendante en suivant nos indications.

La conscience collective humaine a une réalité biologique. Le schéma connectique de votre cortex ne vous permet cependant d'en prendre conscience. Vous et vos semblables, vous vous êtes formés une conscience collective que vous appelez art, culture, religions, mais dont l'efficacité se situe bien en-dessous de la véritable conscience biologique humaine, trop dispersée et désorganisée.

Toutefois, nous nous réjouissons de votre intuition. Vous disposez dans votre nouvel institut de connaissances qui vous permettront d'avancer vers une nouvelle vérité.

La conscience biologique agit sur l'évolution à travers un réseau d'atomes de krypton. Mais la communication, pour employer un terme didactique que vous comprendrez, fonctionne également en sens inverse. La télépathie est l'un des phénomènes qui traduit cette connexion entre tous les êtres humains. Nous vous supplions de continuer dans cette voie et prions pour que votre entreprise soit fructueuse.

Saluts fraternels.

Carla reposa la lettre et l'enveloppe, qui avait été postée à Hongkong.

— Et bien, dit Hansen. Qu'avez vous à me dire?

— J'ai reçu une lettre semblable voilà un an. J'ai été tout aussi surprise que vous. Je ne travaille pour personne. Je n'ai fait que suivre les indications qu'elle donnait.

— Et vous voulez me faire avaler ça?

— Je ne cherche pas à vous convaincre. Je vous dis ce qu'il en est. C'est tout.

Le ton de Carla était crédible. Le visage de Hansen avait changé d'expression.

— Et à votre avis qui sont ces types. Une secte?

— Non, je ne crois pas. Mais vous pouvez me croire, les informations qu'ils m'ont donné étaient des tuyaux de première.

— Je ne vous crois pas. Mais nous allons continuer dans la voie qu'ils nous indiquent. Je vous tiens à l'œil.

— Je vous comprends et me mets à votre place.

Hansen se leva et jeta un coup d'œil pensif à travers les baies vitrées de son bureau. Une minute passa. Le diplomate dit soudain sans se retourner:

— Vous allez travailler avec Babaev. Ses expériences sur la télépathie sont assez

simples à réaliser. Quant à vos travaux, nous pourrions les reproduire ici.

— Cela demanderait un gros investissement. J'ai une meilleure idée.

Hansen se rassit et écoutait maintenant Carla très attentivement. Les événements prenaient une tournure avec laquelle il n'avait pas compté.

— Je pense que nous pourrions observer le krypton de nos ADN à l'aide d'un appareil à résonance nucléaire, sans endommager nos cobayes. C'est du moins l'idée de Claude. Le campus dispose d'un tel appareillage, qui sert de prototype pour la recherche médicale. Trouvez-moi un créneau d'utilisation.

— Soit. Ah, au fait, nous avons un nouveau camarade de jeu. Son nom est Simon Grabstein. Il a fait une découverte très surprenante qui vous intéressera beaucoup. Vous devriez le rencontrer sous peu.

Carla sorti du bureau du diplomate totalement atterrée. Elle ne savait pas si elle était plus perturbé par la nouvelle lettre mystérieuse ou bien par la présence de Simon. Qui pouvait bien être l'expéditeur. Que faisait-il là ? Coïncidence ? Va savoir. Mais en tout cas, un petit démon battait le tambour dans ses tempes. Carla se dirigea vers le bureau de Babaev. Il était assis derrière son bureau et classait des cartes à jouer.

— Vous faites une réussite?

— Non, chère amie, de la divination. Je n'aime pas les jeux de hasard.

— Avez-vous rencontré ce jeune archéologue nouvellement engagé par Sharff-Hansen ?

— Oui, tout à l'heure, quelques minutes, un garçon charmant.

— Vous savez où je pourrais le trouver à cet instant.

— Ah Ah, la petite Carla serait elle intéressée ?

— Sergei, faites moi grâce de vos ...

— Bibliothèque.

— Quoi, bibliothèque ?

— Il est dans la bibliothèque.

Carla courait déjà dans l'escalier.

La grande bibliothèque de Yale était un grand bâtiment sombre, avec une entrée arrondie, telle une grande serre. L'intérieur était cloisonné par de grandes étagères en chêne montant jusqu'à une voûte ornée de fresques que l'on ne voyait plus, tant leur vernis était opaque. A perte de vue, des livres, des allées, des étagères numérotées par des codes de repérage. De grands tapis couvraient les couloirs sur toute leur longueur.

Dans l'entrée, un petit bureau avec une console d'ordinateur et une bibliothécaire qui regarda Carla entrer, par dessus ses petites lunettes.

– Je cherche un jeune homme, Simon Grabstein, demanda Carla à la préposée.

– Quel exemplaire recherchez Vous, jeune fille.

– Non, je cherche juste un camarade, il est petit, brun, avec ...

– Je suis désolée, je ne donne que des renseignements sur nos collections. Je ne suis pas portière d'hôtel.

Pauvre fille pensa Carla. Petite fonctionnaire du livre et de l'encyclopédie. Ne nous énervons pas, cherchons Simon.

- Le département de paléontologie, please.
- Deuxième gauche.

Carla sortit un dollar de sa poche et le lança sur le bureau avec un petit merci. Elle était déjà loin lorsque la petite bonne femme réalisa l'affront. Quel dommage, Carla aurait pu enrichir son vocabulaire anglais.

La jeune femme marchait dans les canyons de livres entre les immenses rayonnages. Pas de Simon en vue. Où avait-il bien pu se fourrer.

- Simon ? dit elle à voix hautes risquant de s'attirer le courroux de la cerbère à lunettes ? Simon, tu es là ?
- Oui ma Carla, ici.
- Ici où, je ne te vois pas.
- Je suis en train de lire un livre de Forbes, référence 4226.9691-FOB.

Carla se mit en quête et remonta les longs couloirs, suivant les livres par ordre croissant, cherchant Simon comme on cherche dans un dictionnaire.

– Tu dois être ici normalement, mais je ne trouve pas ta référence, elle manque. Carla était arrivée entre deux références, encadrant celle de Simon.

- Tu sais Carla, la bibliothèque possède une troisième dimension. Lève le nez.

Effectivement, Carla vit l'archéologue perché sur une grande échelle au-dessus d'elle faisant des acrobaties pour atteindre un livre. Des réminiscences de cours de physique lui revinrent rapidement à l'esprit. Simon était en train de remettre en cause les principes élémentaires de l'équilibre. Carla calcula instantanément la trajectoire de la chute éventuelle de Simon. Réflexe acquis des scientifiques. Lorsque Simon perdit pied, ce que Carla avait prévu, elle n'eut pas le temps de s'écarter. Rien ne sert de prévoir il faut partir à temps.

Carla amortit la chute de Simon. Elle qui voulait un face-à-face, son souhait était exhaussé. Il était maintenant couché sur elle. Scène de l'échelle de Roméo et Juliette, moins romantique mais plus efficace. La surprise passée, Carla dit à Simon:

- Ne serions-nous pas mieux ailleurs ?

Simon la regarda dans les yeux, enleva ses lunettes et lui répondit doucement,

- Non, surtout pas.

La grande bibliothèque était ornée par un bronze monumental représentant le fondateur de l'université, un livre à la main, le regard tourné vers l'avenir, censé

montrer la bonne direction aux générations d'étudiants. La bibliothèque était silencieuse. Seul le petit cliquetis du clavier de la secrétaire rythmait le silence, accompagnant les grands craquements de rayonnage en bois, petites secousses sismiques des bibliothèques centenaire.

La préposée leva la tête un instant. Un murmure inhabituel lui avait fait dresser l'oreille. Elle se mit en chasse, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas couvrir la piste auditive qui la menait maintenant vers le département de paléontologie. Avec des airs d'indiens plaquant son oreille au sol pour traquer le bison, elle s'arrêta et tourna lentement la tête de la droite vers la gauche pour détecter l'origine du bruit.

Lorsqu'enfin elle en situa la source, le serpent à lunettes bondit dans la rangée où Carla et Simon se livraient à des cours de génétique appliquée.

Un hurlement mémorable se répercuta sous les voûtes de la bibliothèque qui fit tomber quelques écailles de vernis.

New York, le 10 Mai 1999

... et mon gouvernement s'oppose violemment à tout nouvel essai de cette arme. Nous tenons par ailleurs à vous informer officiellement que nous envisageons de rompre tous nos accords de désarmements. Mesdames et messieurs, je vous remercie pour votre attention.

L'ambassadeur de Russie venait de prendre la parole à la tribune des Nations Unies. Sa courte allocution fut accueillie par de longs applaudissements. Depuis les événements de Rio, la politique étrangère des Américains était mise à rude épreuve. Malgré les démentis répétés de la Maison Blanche, personne ne croyait à l'innocence de l'US air force dans cette affaire. La plupart des services secrets occidentaux étaient au courant des recherches américaines en matière de missile MHD. Que quelques généraux se soient aventurés à tester l'effet psychologique sur une population en état de rébellion, était parfaitement plausible. La réponse du conseiller américain pour la défense s'avérait difficile. Il gagna le podium dans un silence impressionnant. Il avait annoncé, dans les couloirs de l'assemblée, qu'il ferait des révélations de premier ordre.

— Le gouvernement américain est inquiet de la tournure que prennent les événements. Il est exact que nos centres de recherches expérimentent depuis de nombreuses années des armes à faisceaux dirigés, et testent de nouveaux moyens de propulsion basés sur la physique des plasmas. Cependant, je suis autorisé à vous annoncer aujourd'hui, qu'aucun résultat concluant en matière de propulsion MHD n'a à l'heure actuelle été atteint. Nos essais n'ont jamais dépassé les murs de nos laboratoires. Les événements de Rio, même s'ils présentent d'étonnantes similitudes avec nos engins à plasma, ne sont en rien le fait de l'armée américaine. Une commission d'enquête, avec l'accord et la coopération du gouvernement brésilien, est sur place et essaie de comprendre la nature exacte du phénomène. Par ailleurs il est naturel que notre pays continue ses recherches qui, nous l'espérons, n'auront que des applications civiles. Je vous remercie.

— Peu convaincant n'est-ce pas?

Hansen était assis loin à l'arrière de la salle. L'homme qui venait de lui adresser la parole était habillé d'un sobre costume noir. Une petite croix en or ornait son revers.

— Je me présente, Cardinal Neuermann, je suis envoyé en tant qu'observateur du Vatican. Comment vos recherches avancent-elles?

Sharff-Hansen resta quelque peu surpris de la question. Cet homme était donc au courant des buts de ses travaux. Biens que ceux-ci ne soient pas secrets, ils n'étaient tout de même pas si connus du grand public.

— Ne soyez pas étonné, je m'occupe de la cellule d'information de sa Sainteté.

— Vous êtes donc son espion en chef, lui répondit Hansen avec un petit sourire narquois aux lèvres.

— Quelle définition! Je suis au service de Dieu. Nos intérêts ne sont pas ceux d'un

gouvernement. Je vous en prie, ne me considérez pas comme un ennemi. Tout au plus comme un observateur intéressé.

— Que me voulez-vous?

— Prendre contact. Et vous avertir que vos travaux inquiètent le Saint Siège.

— Dans quelle mesure?

— Ne faites pas l'idiot. Vous vous intéressez à l'homme sous des angles qui dépassent, à notre sens, le rôle de la science. Vous vous préparez à toucher des domaines qui ont trait au divin et au sacré, à la mort, aux raisons de la vie.

— En bref, l'église catholique craint que nous piétinions ses plates-bandes.

— Quel mot affreux, quand il s'agit de l'avenir de l'humanité. Laissez moi formuler vos paroles avec plus de tact.

— Vous êtes jésuite?

— Ne nous écartons pas de notre propos. Je souhaite simplement vous faire comprendre que la recherche de Dieu doit être avant tout contemplative. Nous possédons les moyens d'amener chaque homme vers la vérité révélée par le Christ. La science peut aller trop loin et mettre en péril le processus de paix. Il est dangereux de s'aventurer dans les contrées vers lesquelles vous vous dirigez.

— Soyez plus précis, votre éminence.

— Ne vous faites pas plus novices que vous ne l'êtes. Nous savons que vous poursuivez des recherches sur la télépathie, pour lesquelles votre institut s'est procuré les meilleurs spécialistes. Imaginez que vous trouviez un moyen de développer en chacun de nous le don de transmission de pensée. Je ne veux pas entrevoir le chaos qui s'en suivrait.

— Rassurez-vous nous sommes encore loin de cela. Mais je partage votre opinion. L'accès à une conscience supérieure de l'homme serait un grand péril ... pour tous les dogmes. Y compris celui de toutes les églises du monde. Que les hommes puissent communiquer entre eux, sans le contrôle des médias, est à mon sens un fantastique gain de liberté.

— Je vois. Vous êtes libre penseur n'est-ce pas?

— Effectivement. Je n'ai jamais aimé les religions. Mais je ne déteste pas les hommes d'églises. Certains d'entre eux sont de merveilleux médecins de l'âme humaine. Mais globalement les églises contribuent à l'abrutissement des peuples.

— On m'avait prévenu de vos tendances communistes.

— Je vous laisse la responsabilité de votre jugement.

— Je vais prier pour vous mon fils. Voici ma carte. N'hésitez jamais à me contacter.

— C'est bien ce que je pensais, vous êtes jésuite.

Yale, le 13 Mai

Babaev conduisait une expérience, dont Claude et Carla étaient cette fois les sujets. Chacun était assis à une table, dans deux pièces différentes, de manière qu'il ne puisse communiquer d'aucune façon. Un raclement de gorge, le crissement d'une chaise sur le plancher, un retard dans une réponse eussent pu constituer une information exploitable.

Simon se tenait dans un coin de la pièce, le regard pointé sur celle qu'il était venu retrouver.

Je rappelle les règles du jeu, énonça Babaev aux deux français, avant de fermer la porte de communication. Une horloge va régler cette expérience, allumant alternativement les lampes qui sont placées sur vos tables. Lorsque celle qui se trouve sur la table de Claude s'allumera, celui-ci choisira mentalement une carte, parmi celles qui sont étalées devant lui et qui ont été disposées au hasard. Il notera alors le code de cette carte sur la colonne de sa feuille d'expérience. Puis, sa lampe s'éteindra. Il lui faudra effectuer ce choix pendant que la lampe est allumée, c'est-à-dire pendant dix secondes. Puis, celle-ci s'éteindra. Alors la lampe de Carla, dans la pièce voisine, s'allumera, et elle aura à son tour dix secondes pour deviner la carte choisie par Claude et inscrire, elle aussi, son choix sur une feuille d'expérience. Vous aurez cent choix à effectuer. Faites ces gestes sans effort, sans vous concentrer. Faites tout cela naturellement.

Les cartes portaient des symboles géométriques simples : des ronds, des croix, des triangles. Elles étaient assorties d'un numéro de code qui permettait de les repérer.

— Vous êtes prêts? Je vous enferme et nous commençons l'expérience. Essayez de vous détendre.

Ni Carla, ni Claude n'avaient jamais participé à une expérience de télépathie, mais tous deux connaissaient les statistiques. Il leur fut demandé d'entrer la liste des chiffres codés dans un micro-ordinateur, séparément. Puis le programme effectua automatiquement l'analyse de la corrélation de leurs choix.

— Votre résultat se situe nettement en dehors de la ligne de hasard. Pas mal pour des débutants. Mais je vous ai observés, à travers les miroirs sans tain. Vous êtes encore trop concentrés. Il faut prendre cela comme un jeu et non pas comme une expérience mystique. La communication télépathique est bien plus claire lorsque les deux sujets sont détendus et se laissent aller.

Sergueï Babaev refit ensuite l'expérience avec d'autres membres de l'institut. Les résultats furent peu probants pour la plupart des expérimentateurs. Seuls les deux bouddhistes réalisèrent un score proche de cent pour cent.

— Ce type d'exercice de transmission de pensée est très courant dans nos lamaserias. Ils font partie de nos entraînements à la méditation, commentèrent-ils.

— Effectivement, dit Babaev, le “récepteur” et “l'émetteur” doivent bien se connaître. Cela augmente considérablement les chances de réussite.

Les expériences furent commentées tard dans la nuit. Mais tous tombèrent

d'accord : le protocole expérimental était sans point d'ombre. L'ordinateur fournissait la manière de ranger les cartes, devant l'émetteur. Le dispositif expérimental excluait toute tricherie, toute communication entre les sujets. L'analyse statistique, conduisant au coefficient de corrélation, était sans appel et le nombre des essais fournissait un "indice de signifiante".

— Je ne savais pas que j'étais télépathe, lâcha Carla.

— Tout le monde l'est plus ou moins, commenta Babaev. Mais il est normal que cela suscite des réticences chez certains. Dans quelques cas, même si les expérimentateurs sont très sceptiques, il arrive que les résultats soient anti-corrélés.

— Que voulez-vous dire?

— Il s'agit de situations de choix binaires, de type "oui-non" ou "droite-gauche", "haut-bas", proposés aux sujets. Il arrive que le récepteur reçoive un message télépathique important, mais qu'il le contrarie systématiquement, inconsciemment. Il répond alors par l'inverse de ce qu'il ressent mentalement.

— Et alors?

— Alors, on obtient un nombre anormal de réponses fausses.

— Mais quel est le nombre "normal" de réponses fausses?

— Si on vous demande de deviner quel choix a opéré votre partenaire, entre par exemple droite et gauche, et que vous répondiez réellement au hasard, sur un grand nombre d'essais, vous auriez cinquante pour cent de bonnes réponses et cinquante pour cent de mauvaises réponses.

— Je vois, une chance sur deux de se tromper.

— Un jour, à Leningrad, un de mes collègues, farouche adversaire de la télépathie fit, sur un nombre significatif d'essais... deux pour cent de bonnes réponses. Nous étions morts de rire!

Hansen écoutait attentivement les explications du savant russe. Il voyait tout cela avec pragmatisme. Sans a priori.

— Sergueï, comment voyez-vous la suite des opérations, maintenant?

— Les cartes ne sont qu'un petit jeu de société. Il existe d'autres protocoles d'expériences beaucoup plus efficaces. Spécialement lorsque les expérimentateurs sont dans des états de conscience modifiés?

— Sous l'influence de la drogue?

— Non, non pas du tout. Sans aller jusque-là, le sommeil est une période tout à fait propice à la transmission de pensée. Les phases oniriques, tout particulièrement.

— De quoi avez-vous besoin pour cela?

— Le matériel requis est assez simple. Un petit électroencéphalographe suffit, qui permet de détecter les phases de rêve du sujet. Je peux mettre tout cela sur pieds en quelques jours.

— Au travail. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Pendant ces quelques jours qui précédèrent ces nouvelles expériences de transmission de pensée, Simon Grabstein et Carla eurent l'occasion de refaire connaissance et ainsi que quelques concessions. Bizarrement, les expériences de télépathie entre les deux amants étaient peu concluantes. Elles ne s'éloignaient de la ligne de hasard qu'avec grande difficulté. Carla en fut perturbée. Simon et elle n'étaient peut-être pas faits l'un pour l'autre.

L'archéologue avait contacté plusieurs paléontologues qui avaient daté séparément les deux squelettes, qui avaient été acquis par l'Université de Yale. Le verdict des professeurs parisiens était grotesque. Les spécialistes américains, au départ non avertis des circonstances de la découverte, mais plus pragmatiques que leurs collègues français, avaient authentifié la nature et l'âge des spécimens fournis. Il s'agissait bien de deux femelles, l'une de type Cro-Magnon, proche de l'homme moderne, et l'autre du type *Australopithecus Robustus*. Par contre, lorsque Grabstein leur eut révélé le contexte, ils se montrèrent extrêmement sceptiques sur le fait que ces deux squelettes aient pu être découverts dans une même couche de terrain.

— Rendez-vous compte, lui déclara le responsable du département de paléontologie de Yale, le Cro-Magnon était un bipède achevé, omnivore. Il possédait, dans sa gorge, cet os qui permet à l'homme de produire un langage articulé et sur lequel peuvent s'attacher les cordes vocales. Il est équipé de têtes de fémur. Ses ensembles tibia-péroné, bien maintenus par l'articulation du genou, ne peuvent tourner que de ± 5 degrés. Par contre l'*Australopithecus Robustus*, un herbivore qui pratiquait vraisemblablement la cueillette, devait être un piètre marcheur. Il n'avait pas de têtes de fémurs. Ses ensembles tibia-péroné avaient un débattement angulaire de ± 45 degrés, aspects qui restent assez simiesques. Quand il pressentait un danger, il est hors de doute qu'un Cro-Magnon détalait sur ses deux jambes, en courant, comme un homme, puisque c'était déjà un homme. On peut supposer qu'il aurait pu être génétiquement compatible avec nous. Par contre, la course bipède de l'*Australopithecus*, je n'y crois guère. Comment voulez-vous que deux espèces aussi différentes et éloignées dans le temps aient pu cohabiter dans une même grotte!

Grabstein donna aux chercheurs du laboratoire toutes les indications géographiques du site. Comme il disait avoir trouvé, outre ces deux squelettes intacts, un gisement important, l'université n'exclut pas la possibilité d'envoyer une mission de contrôle en France, tout en conservant son attitude sceptique.

Carla, qui écoutait les explications de Simon sur les modes de datations et ne mettait pas ses paroles en doute, était très impressionnée de se trouver en présence de deux ancêtres si âgés. Mais une question lui revenait sans cesse à l'esprit:

— Dis-moi Simon, je ne nie pas l'intérêt de tes recherches, mais je ne vois pas de lien avec les buts de l'institut. En quoi cette découverte pourrait-elle modifier le cours de l'histoire?

— Et bien vois tu, cela à un rapport avec les circonstances de leur découverte. Ces deux squelettes ont été mis à jour en même temps, au même endroit, l'un à côté de l'autre. Ces deux femelles, séparées par trois millions d'années d'évolution, se sont probablement bien connues. Le fait qu'elles soient mortes asphyxiées, dans les bras l'une de l'autre, ne peut être un pur hasard.

— Effectivement. Cela bouleverse toutes les théories reçues en matière d'évolution.

Carla et Simon discutèrent jusqu'au soir des explications envisageables. Carla avança que les hommes de Cro-Magnon, avaient peut-être, eux aussi, des archéologues et que l'un d'entre eux aurait pu se faire piéger par un éboulis, sa découverte dans les bras. Et elle ajouta :

— Simon, si le pan de pierres s'était à son tour abattu sur vous, vous auriez été pris au piège dans un tombeau devenu le vôtre. Imaginez la tête d'un archéologue du cinquième millénaire, découvrant trois squelettes vieux de trois mille, six cent mille et trois millions d'années.

— Tu ne connais pas ma mère, Carla. Si je ne donnais pas de nouvelles au bout de quarante-huit heures, mes parents débarquent avec armes et bagages. Je ne resterais pas coincé plus d'une semaine dans cette grotte. Explication rejetée.

Les deux jeunes gens s'entendaient relativement bien et maniaient tous deux un humour froid et incisif. Leurs conversations étaient pourtant une joute permanente. Quelque chose coinçait entre eux. Simon en était perturbé, sans pouvoir décrire précisément où était le malaise. Ils avaient du mal à s'ouvrir l'un à l'autre. Un moment de silence s'installa entre les deux jeunes gens, rompu par Carla.

— Je fais le cobaye ce soir. Nous préparons un nouveau numéro de Music-hall.

Une nouvelle expérience avait été mise sur pieds, beaucoup plus impressionnante que la cartomancie. Une agitation certaine régnait dans la salle de contrôle. Des moniteurs devaient enregistrer les événements de la nuit. Dans une petite pièce attenante se préparait le "récepteur". Le calme qui régnait ici contrastait avec l'agitation des expérimentateurs. Lorsque celui-ci fut prêt, Babaev annonça le début de l'expérience.

— Silence messieurs. Gagnez vos places, nous commençons.

Une infirmière s'approcha du récepteur.

— Ne vous inquiétez pas. Toutes ces électrodes sont impressionnantes. J'espère qu'elles ne vous gêneront pas trop pour dormir.

— J'ai l'impression de passer sur la chaise électrique, dit Carla.

— Vous avez trop d'imagination. Bonne nuit, faites de beaux rêves.

La porte de la pièce se referma. Carla éteint la lumière et s'endormit.

— Elle entre dans une phase de sommeil profond, dit Babaev. Nous avons deux-trois heures devant nous. Hansen, suivez moi, je vais vous préciser votre rôle d'émetteur.

Le diplomate s'était porté volontaire pour la première expérience. Il voulait se rendre compte par lui-même et assouvir sa curiosité.

— Détendez-vous, lui conseilla le russe. Je regrette que tout cela soit entouré de tout ce fatras électronique. Les américains ont besoin de faire du cinéma. Asseyez-vous et écoutez-moi bien.

Sharff-Hansen se cala bien au fond d'un grand siège de cuir très confortable. Devant lui, sur une petite table, une dizaine de photos avaient été préparées.

— Lorsque Carla entrera dans sa phase onirique, vous choisirez au hasard l'une des

photos. Elles représentent chacune un lieu, une situation, ou bien traduisent une ambiance.

Il y avait là un bord de mer, un sentier dans une forêt, l'intérieur d'une fonderie, une table de cuisine apprêtée pour le petit déjeuner.

— Ces photos sont très différentes. Concentrez-vous sur l'une d'elles. Imaginez alors que vous vous trouviez avec Carla dans ce lieu. Imaginez une situation, un dialogue, simple. Puis répétez plusieurs fois cette scène, mentalement, durant un quart d'heure.

— Et ensuite?

— Nous réveillerons Carla qui nous racontera son rêve. Un arbitre neutre essaiera de retrouver la photo que vous avez choisi parmi la dizaine que vous avez à votre disposition, en fonction de ce que dira notre jeune amie.

— C'est complètement loufoque.

— Ne soyez pas sectaire. Cela peut faire tout capoter. Relaxe vous et considérez cela comme un simple jeu.

— Je vais essayer, mais j'ai l'impression d'être dans un mauvais film de science fiction.

— Vous verrez, lorsque nous aurons recommencé cette expérience une dizaine de fois, la routine l'emportera. Il s'agit, à mon sens plutôt d'une répétition. Je vous préviendrai par l'Interphone, quand vous pourrez commencer.

Babaev, regagna la salle de contrôle. L'électroencéphalogramme de Carla s'inscrivait sur un écran. Très régulier. Au bout de deux heures, il commença à s'agiter. Le savant russe commença à dicter le protocole.

— Onze heures trente. Le sujet entre dans une première phase onirique. Hansen, commencez.

Sharff-Hansen prit au hasard l'une des photos. Elle représentait un aéroport, une salle d'embarquement. Il imagina une scène : des officiers de sécurité passaient les voyageurs au crible. Hansen et Carla attendaient leur tour d'être fouillés. Puis vint le contrôle des passeports:

— Vous êtes française?

— Oui répondait Carla, dans la rêverie de Hansen.

Pas très original, pensa le Diplomate. Puis lui vint l'idée de mettre un peu de surréalisme dans tout cela.

— Votre passeport arrive bientôt à échéance.

— Je sais, je vais le faire changer bientôt.

Le douanier mit alors le passeport de Carla à sa bouche et le suçait soigneusement.

— Il a un goût de fraise. C'est un vrai. Vous pouvez passer.

Hansen s'amusait de sa petite histoire surréaliste. Allait-il fausser l'expérience? Au fond de lui-même, il l'espérait. La situation lui semblait grotesque. Le diplomate imagina

longuement le douanier bouffant le passeport de Carla. Au bout de vingt minutes, Babaev fit signe à l'infirmière. Elle entra sans bruit dans la petite chambre où se trouvait la française. Une secousse sèche sur son épaule la réveilla.

- Quelles sont vos impressions? Racontez-nous votre rêve.
- C'est très désagréable de se faire réveiller ainsi, bredouilla Carla.
- Ne vous dispersez pas. Racontez-nous.

Un petit micro enregistrait ses paroles, conformément au protocole de l'expérience.

— C'était un rêve assez étrange. J'étais dans une immense salle. Un lieu public. Beaucoup de gens. J'étais assez gênée. Je me sentais toute petite, devant une autorité. Je devais dire mon nom. plusieurs fois. J'avais un bagage à la main. Non, plutôt un sac de commission, rempli des courses de la semaine. Je me sentais coupable. Un homme me fouillait.

- Coupable de quoi?
- Je ne sais plus.
- Concentrez-vous.
- J'avais acheté des fraises. Oui voilà. Un flic m'arrêtait parce que j'avais acheté des fraises. Complètement idiot, non?

Carla continua encore deux minutes à raconter ses impressions. Babaev écoutait avec un petit sourire. Effectivement, ce n'était pas un rêve bien sérieux.

— Je ne sais pas ce que vous avez bien pu vouloir lui transmettre. Mais en tout cas, ce n'est pas une réussite, dit-il à Hansen en faisant pivoter son fauteuil dans sa direction.

Hansen était blême. Une allégorie au désarroi. Sa bouche était légèrement entrouverte. Il avait la lèvre pendante et un regard qui aurait charmé plus d'un merlan frit.

— Vous vous sentez bien? Faut pas vous en faire. Aujourd'hui, ça n'était qu'une répétition. Un échec, ou une réussite ponctuelle ne constitue un résultat scientifique. Nous allons devoir répéter l'expérience des milliers de fois. Vous m'entendez, Hansen?

Le diplomate était atterré. Il avait fondé cet institut. Il avait choisi d'y accueillir des recherches sur la télépathie. Ou plutôt des inconnus l'avaient mis sur la voie. Et, à l'instant même, il était mis devant le fait accompli et n'y croyait pas. Comment Carla avait-il bien pu parler de fraises? Une chance sur un million. Non, sur un milliard. Avait-il vraiment été en communication télépathique avec cette petite française?

- J'ai besoin d'un gin. Oh oui je sens que j'ai besoin d'un gin.

Babaev regardait Hansen assez intrigué.

- Que ce passe-t-il? Vous êtes tout blanc. Vous avez vu un fantôme?
- En quelque sorte.
- Je préfère la vodka au gin. J'en ai toujours une goutte sur moi. Si j'ai un accident, ça peut servir pour les premiers secours.

— Non merci. Gardez votre alcool à brûler. Je vais me retirer. A demain.

Hansen recouvrait peu à peu le sens des réalités. Il venait de vivre sa première grande expérience mystique, lui qui était fondamentalement athé et rationaliste. Ou plutôt sa seconde expérience.

Lorsqu'il avait vingt ans, il se rendait régulièrement pour des cours à l'université de Hambourg. Un soir, dans un bar du quartier Saint Paul, il avait ramassé un jeune homme, complètement soûl, au bord du coma éthylique. Il lui avait passé de l'eau sur la figure et l'avait assis dans le couloir des toilettes. Alors, toujours dans un état semi-comateux, sans ouvrir les yeux, l'homme avait dit à Hansen :

— Arrête de me bousculer comme ça, ducon. C'est pas parce que je suis bourré que tu dois en profiter pour me piquer mon portefeuille.

La suite était du même intérêt. Mais le plus surprenant, est que l'homme avait dit tout cela dans un parfait danois, sans aucun accent. Tomber sur un compatriote, dans un bar de Hambourg était cocasse. Il le mit dans un taxi, qui le ramena chez lui. Deux jours plus tard, il le revit, sobre, dans ce même bar.

— Alors, ça va mieux? lui dit-il en danois.

— Le jeune homme le regarda, interdit.

— Mais qu'est ce que tu me racontes là... Parle Allemand que je te comprenne.

— Vous ne parlez pas danois? lui demanda Sharff-Hansen en allemand cette fois ci.

— Non. Quelle drôle d'idée. Pourquoi?

Hansen lui relata les faits de l'avant-veille, ce qui lui valut d'être invité à boire une bière. L'homme ne parlait effectivement pas le danois. Pourtant, Hansen était sûr que dans son semi-coma il lui avait parlé dans sa langue natale.

Cette expérience surprenant, il l'avait relégué dans "fait inexplicable, mais sans importance". L'homme avait du lui mentir. Voilà tout.

Mais cette nuit, la communication télépathique s'était faite en laboratoire, dans des conditions bien contrôlées. Carla, dans son sommeil, avait perçu ses pensées, tout comme le marin allemand lui avait emprunté, dans son ivresse, quelques bribes de sa langue natale.

Hansen fut profondément troublé par les événements de cette nuit-là. Les expériences de transmission télépathique allaient continuer. Demain, il irait voir le recteur pour solliciter l'accès à la résonance magnétique nucléaire de l'université. Il fallait dormir. Dormir pour être en forme. Dormir pour oublier. Il prit deux valium et rêva de douaniers en forme de fraise.

Rome, le 23 mai 1999

— Sa sainteté vous accorde audience.

Le cardinal Neuermann prit place sur un fauteuil de velours rouge face au bureau pontifical. De larges dorures dégoulinait des murs. Une immense table recouverte de dossiers laissait entrevoir la charge de cet homme. Plongé dans une légère méditation, le souverain n'aperçut pas tout de suite son visiteur. Celui-ci dut toussoter à deux reprises.

— Mon ami. Je vous salue.

Une petite main blanche parsemée de taches de vieillesse lui fut tendue. Le cardinal baisa la bague qui ornait ce membre à peine supérieur.

— Vous avez à me rendre compte de votre voyage aux Etats-Unis. Comment se porte notre affaire.

— Mal, votre Sainteté. Les crédits attribués au nouvel institut ont principalement des origines privées. Sharff-Hansen a convaincu un homme d'affaire texan. Celui-ci étant athé, il ne s'est pas avéré possible de le ramener à la raison.

— Il faut voir ici l'œuvre du malin.

— Certainement, répondit Neuermann avec hypocrisie. Mais beaucoup d'hommes sont perturbés par les événements actuels. Je pense que ses intentions sont louables et que...

— Balivernes!

La petite main avait sèchement effacé toute argumentation. Le Cardinal se tut.

— Et où en sont leurs recherches?

— D'après notre contact à l'institut, les expérimentations sur la télépathie sont menées à un train d'enfer.

— C'est le mot qui convient, Cardinal.

— Par ailleurs, un appareillage de résonance magnétique nucléaire a été mis à leur disposition. Ils recherchent maintenant systématiquement la présence d'atomes de krypton dans le corps humain.

— Dans quel but, mon Dieu, dans quel but!

— Ils souhaitent déterminer une cause biologique à la télépathie. Trouver une sorte de lien psychologique et biologique entre tous les hommes.

— Mais ce point commun c'est Dieu, qui existe en chacun de nous.

— Cette réponse ne semble pas leur suffire, comme d'ailleurs pour la plupart des hommes de cette Terre. Nous vivons actuellement une profonde crise de la spiritualité.

— Je le sais, Monseigneur, je le sais. Cela me préoccupe également. Des informations alarmantes me parviennent chaque jour. Nous prévoyons un voyage autour du monde dans les mois prochains. L'Afrique principalement.

— Ne pensez-vous pas que nous devrions soutenir les efforts de ce Sharff-Hansen?

Le souverain pontife se leva brusquement.

—Comment osez-vous? Vous êtes habité par des pensées perverses. Vous, un

ancien psychanalyste.

Neuermann était né en Autriche. Avant d'enfiler la robe de bure, il avait commencé des études de médecin qu'il avait parfaites par une formation de psychanalyste.

— Je suis désolé d'avoir choqué votre Sainteté, mais il me semble que...

— Suffit. Ces scientifiques sont en passe d'ouvrir la boîte de Pandore. Nous devons les en retenir, telle est notre mission.

Il se rassit doucement. Croisa ses mains devant sa bouche et ferma les yeux.

— Je vous remercie, monsieur le Cardinal. Dieu vous ait en sa sainte garde.

En quittant le souverain pontife, Neuermann réprima une pensée.

— Vieux fou.

Quelques minutes plus tard, il entra dans son bureau, décrocha son téléphone et appela le diacre qui lui servait de secrétaire.

— Passez-moi Yale, je vous prie.

Une minute passa, durant laquelle Neuermann passa son énervement sur un trombone qui traînait sur le bureau.

— Hansen? Ici le Cardinal Neuermann. Quand pouvons nous nous rencontrer?

Los Angeles, le 13 Juin

La veille, un jeune noir avait été battu à mort par trois policiers. Il avait eu le malheur de passer à un carrefour où le commerce de la drogue fleurissait. Les dealers avaient repéré depuis longtemps la voiture de patrouille et avaient laissé la place libre. Le jeune homme était juste au mauvais endroit au mauvais moment, et avait la mauvaise couleur de peau. Ils l'avaient arrêté et couché au sol brutalement. Il n'avait pas ses papiers. Il tenta d'échapper aux brutalités des policiers qui le rattrapèrent après quelques mètres de fuite éperdue. Ils le battirent cruellement. Ces hommes, dont le métier était de rétablir l'ordre, se battaient tous les jours contre les réseaux de trafiquants. Quotidiennement, ils entendaient leurs supérieurs les haranguer. Cerbères sans cervelle, ils tuèrent le jeune homme en étant sûrs de leurs droits.

Un homme avait tout filmé de son petit appartement de la trois cent dix septième avenue à l'aide de son petit caméscope. Son film avait enflammé. Los Angeles. Souvent, ces types d'exactions avaient été étouffés, mais cette fois-ci, la télévision en montra les images.

Le quartier sud de la ville était en flammes. L'émeute embrasait la nuit. Une colère aveugle, stupide, puisque c'étaient justement un quartier pauvre qui brûlait, celui de la victime. L'émeute et l'incendie se propagèrent à d'autres quartiers, tout aussi misérables.

L'armée avait été requise. Les bandes de jeunes noirs et d'hispanos, pillaient les supermarchés, incendiaient les voitures. Les Etats-Unis, terre de progrès et de démocratie découvraient à leur tour la pauvreté et l'exclusion. Les émeutes durèrent une semaine, durant laquelle Los Angeles et Rio furent très proches l'une de l'autre.

Yale, le 15 Juin

A quelques pas du dream laboratory de Sergueï Babaev, Carla s'affairait autour de l'appareillage à résonance magnétique nucléaire.

— Dis-moi Claude tu sais comment ça marche ce bidule?

Claude commença à parler de spin des molécules d'eau, de précession magnétique et de transformée de Fourier spatiale.

— Je t'arrête tout de suite mon vieux. J'y pige rien.

— OK, je vais te le faire avec les mains.

Claude était un bon pédagogue. Il réfléchit deux minutes expliqua à Carla quelques rudiments de résonance magnétique nucléaire. Il présenta la tomographie comme une mesure en trois dimensions de la densité d'eau dans le corps, fondée sur la grande mobilité de cette molécule dans un champ magnétique.

— Mais, et le krypton dans tout ça?

— Et bien, il n'y a pas que l'eau qui réagisse au champ magnétique. Le krypton aussi, mais selon des fréquences beaucoup plus basses, car l'atome est plus gros. Il faudra légèrement modifier les détecteurs. Heureusement, l'appareil est un prototype qui se laisse aisément bricoler.

Carla regagna son bureau. Elle devait préparer le protocole des prochaines expériences.

— Revenons à ce que dit la lettre. Nous devons avoir la plupart des pièces du puzzle. Il y a une relation entre le krypton, l'évolution et la télépathie. Babaev reproduit ses expériences. Les miennes seront difficiles à reproduire. La résonance magnétique nucléaire nous permettra difficilement d'observer le krypton dans un corps vivant. Sa densité est bien trop faible. Elle écrivit les mots-clés de sa recherche:

HOMME
KRYPTON
TELEPATHIE
EVOLUTION
CONSCIENCE BIOLOGIQUE

— Tout cela passe par le krypton. Ils parlent de communication dans les deux sens. Krypton, télépathie. Il faut chercher dans la tête. Oui dans la tête. Dans ma tête.

Rome, le 16 Juin 1999, vers 10 heures du soir

Le cardinal Neuermann attendait à la porte du Saint-Père depuis une heure. Les événements de Los Angeles avaient perturbé le voyage papal qui devait commencer par les Etats-Unis. Le Pape avait refusé de retarder son arrivée, mais Neuermann, contacté par le FBI, avait des informations alarmantes concernant un projet d'attentat visant le souverain pontife..

— Il se repose. Sa fatigue est grande. Trop de travail, lui dit un petit diacre d'une trentaine d'années, pétri d'admiration pour le Saint-Père dont il était l'homme à tout faire. Ses mains perpétuellement croisées devant son thorax, ce petit italien semblait avoir capturé un grillon et ne pas vouloir le laisser s'envoler.

— J'y tiens pourtant. Ma communication est de la plus haute importance.

— Je regrette, monseigneur, je ne veux pas, je ne peux pas...

— Dites moi mon fils, vous connaissez le Balouga Bar?

Le visage du petit diacre devint blême. Le cardinal avait dit le mot de passe. Sésame, ouvre-toi. Le pauvre diacre, lui qui croyait secrète sa vie nocturne dans les bars homosexuels des environs. Il paniquait. Pourtant, il s'habille de manière méconnaissable et poussait le déguisement jusqu'à porter un postiche. Quelle infamie!

Neuermann se réjouissait intérieurement d'avoir abattu cette carte. Belote, der et dix de der. Etre à la tête des services de renseignement du Vatican ouvre parfois bien des portes, et parfois celles du Saint-Père.

— Je comprends, dit le diacre.

— J'en suis persuadé, acquiesça Neuermann d'une moue compatissante.

— Je comprends que votre requête est urgente et que la situation soit grave pour notre sainte mère...

— Retirez-vous, je vais m'annoncer moi-même.

— Mais...

Neuermann, écarta doucement mais fermement le petit diacre de la porte. Déjà engagé dans l'antichambre il se retourna et, avec un petit sourire qui illuminait ses yeux verts, il tendit un index réprobateur en direction du diacre.

— Coquin, dit il à mi-voix.

Le diacre devint rouge.

— Ne rougissez pas mon vieux, seuls les caméléons changent de couleur aussi souvent que vous. Chacun a droit à sa vie privée, même si celle-ci vous mène au Balouga Bar.

Neuermann repoussa la porte du saint des saints. Le spectacle qu'il avait devant ses yeux le surprit énormément. Il s'assit doucement sur un siège damassé qui lui tendait les accoudoirs, et regarda la scène avec délectation.

Devant lui, le Pape, habillé d'une robe jaune safran, dans la position du lotus,

poussait des OHMM..., prélude à la méditation. Autour de lui brûlaient des bâtons d'encens qui donnaient à l'atmosphère des relents de boutique de Calcutta.

Au bout de quelques instants, le Saint-Père, sans ouvrir les yeux dit tout haut :

— Je vous ai demandé de ne laisser entrer personne. Que voulez-vous? Neuermann attend-il toujours dans l'antichambre? Si oui qu'il attende encore, je n'ai pas envie de voir ce... cette taupe du KGB.

Neuermann savourait sa réplique qu'il sortit, avec plaisir, un sourire aux lèvres:

— Et moi je ne savais pas que vous étiez une taupe bouddhiste!

Le Pape ouvrit les yeux, ébahi. Tout le ridicule du monde lui pesait sur les épaules.

— Neuermann, je vois que Vous êtes toujours aussi effronté. J'avais donné des ordres. Comment êtes-vous entré?

— L'âme humaine à ses clés. Il suffit de savoir les utiliser. Mais, je vous en prie, continuez votre méditation.

— Vous m'agacez, Neuermann. Que voulez-vous?

— Vous faire renoncer à votre voyage aux Etats-Unis. Mes services viennent de recevoir des nouvelles alarmantes du FBI. Un groupement extrémiste prépare un attentat.

— Ce ne serait pas la première fois...

— Oui, mais cette fois-ci, il s'agit d'un nouveau groupe armé. Un groupe antireligieux. Ils se sont attaqués plusieurs fois déjà aux églises et aux synagogues.

— Les hommes ne savent plus respecter Dieu.

— Laissez Dieu en dehors de tout cela. Les hommes ne respectent plus les hommes d'église. Nous avons failli à notre tâche. Nous ne savons plus répondre à leurs questions. Nous avons laissé le monde courir à la faillite.

— Neuermann, votre vision des choses est trop simpliste. Les hommes ont besoin de règles rigides, de rigueur.

— Vos règles sont d'un autre âge. Votre politique de la natalité est ridicule. Il est temps de changer de cap. Il en est encore temps.

Les deux hommes se regardèrent longuement. Le saint homme craignait Neuermann et ses secrets. Il fallait l'amadouer.

— Voyons mon ami, ne faites pas le jeu des ennemis de l'église et accompagnez-moi dans mon voyage. Avec vous à mes côtés je me sentirai en sécurité.

Neuermann se leva et alla près de la fenêtre regarder les lumières de Rome. Dieu, que cette ville était belle, pétrie d'histoire. Au loin, sur la gauche, le Cardinal apercevait les ruines du Collisée.

— Votre Sainteté, je vais tout dire, Révéler au monde la vérité.

Le Pape eu un frisson. Cet homme savait tant de choses...

— Neuermann, ne soyez pas fou. En révélant les dessous de nos finances vous ne feriez qu'aggraver les choses.

— Qui vous parle d'argent. Nos magouilles sordides n'intéressent personne. Non, je vais révéler votre secret.

De quoi pouvait-il bien s'agir, s'il n'était pas question des finances du Vatican?
Neuermann anticipa sa question:

— Vous souvenez-vous du 3 juillet 1941, de ce jeune prêtre dans ce village de l'Europe de l'est?

— Ou souhaitez vous en venir?

— A ce qui s'est passé ce jour-là. Aux nonnes de l'orphelinat. En ce jour de juillet, où la chaleur était torride, un vent de panique se répandait dans les rues du petit village. ILS arrivaient. Les troupes allemandes, la Gestapo. Depuis le début de la guerre, les nonnes qui s'occupaient de l'orphelinat voisin avaient caché une dizaine d'enfants juifs, en les rebaptisant, en leur faisant apprendre le Pater Noster et l'Ave Maria. Mais une lettre de dénonciation parvint aux autorités d'occupation. Peu importe d'où vint la lettre. L'antisémitisme était très répandu à cette époque, et de bon aloi, pour s'attirer les récompenses des vainqueurs.

A l'annonce de l'arrivée des allemands, les enfants furent réunis par leurs surveillantes et dirigés vers la petite église du village. Sa crypte était le seul lieu caché qu'elles connaissaient. En arrivant sur la place du village, déserte de monde, mais sous les yeux des habitants attendant les événements derrière les persiennes, les enfant arrivèrent en file indienne à la porte de l'église. L'une des nonnes frappa à la grande porte de chêne.

— Monsieur le curé, ouvrez, c'est sœur Elisabeth!

Mais seuls les bruissements des arbres de la place répondirent à ses appels.

— Monsieur le Curé, je vous en prie, entendez moi et ouvrez la porte!

Les enfants les plus jeunes ne comprenaient pas le dramatique de la situation et commençaient à ramasser de petits cailloux pour s'amuser. Les plus grands pleuraient. Un moment s'écoula durant lequel la sœur colla son oreille à la porte, et avait pour cela relevé un des pans de sa cornette. De l'autre côté de la porte elle pu entendre des pas sur le carrelage de l'église.

— Je vous en supplie, l'heure n'est plus aux discussions. Il s'agit de sauver les vies de ces enfants. Entendez nous, ouvrez votre cœur à nos suppliques et la porte à ces enfants!

Les pas s'arrêtèrent. L'air était doux et le petit bruit de l'eau de la fontaine donnait à la place une ambiance méditerranéenne. Quelques minutes passèrent encore, lorsque soudain la place fut emplie de bruits de moteurs, un grondement sourd, petit séisme local, qui parvint aux oreilles et aux ventres des femmes, noués par la peur. En moins d'une minute, la place fut cernée par les troupes allemandes. Deux hommes en imperméable noir se saisirent des religieuses et les menèrent vers une voiture. Les

enfants furent conduits vers un camion à ridelles. Quelques minutes plus tard la place avait retrouvé son calme et les persiennes se rouvrirent. Derrière la porte, le petit curé, en larmes. Il n'avait pas voulu se mêler des histoires de la guerre. Il avait pris le parti de ne s'occuper que des âmes de ses ouailles. Sauver des enfants juifs, c' était aller à l'encontre des ordres du diocèse. Quelle lutte intérieure dans ce petit jeune homme, mettant sur le même plan la sauvegarde de quelques vies humaines et son obéissance envers ses supérieurs.

Neuermann, toujours les yeux fixés sur les lumières de Rome, attendit un instant et dit enfin:

— Et bien je vous demande ne pas faire aujourd'hui la même erreur que celle que vous fîtes dans ce passé que vous croyiez à jamais révolu. Ouvrez votre cœur.

Les révélations du cardinal avaient fait leur petit effet. Le Saint Père était mort. Son cœur s'était ouvert à jamais, allégé de ce secret. Une petite douleur s'était accrue dans son côté droit. Un petit bloup de lumière avait illuminé les yeux de l'homme. Une crise cardiaque l'avait emporté.

Son âme s'était envolée vers une autre dimension, un paradis bouddhiste ou chrétien, peu importe le nom qu'on lui donne. Quinze minutes plus tard, les millions d'atomes de krypton qui peuplaient ses cellules cessèrent de violer le principe d'incertitude d'Heisenberg.

Retour vers Yale, le même jour.

Depuis un mois le Dream Laboratory de Sergueï Babaev tournait à plein régime. Dans trois niches différentes, chaque nuit, dormaient trois patients. Ils participaient aux expériences trois nuits de suite, chaque mois. Un groupe d'une centaine d'hommes et de femmes, d'origines sociales diverses se partageaient, jours après jours le rôle d'émetteur et de récepteur.

Un groupe d'étudiants avait accepté d'être les arbitres neutres qui jugeraient du degré de corrélation entre le rêve et l'image de l'émetteur.

Un résultat particulièrement surprenant avait été mis en évidence par Babaev. Celui-ci déboula dans le bureau de Hansen.

- Ça y est, j'ai trouvé. Regardez ces résultats, les plus beaux de ma carrière.
- Calmez vous Sergueï.

Hansen avait devant lui plusieurs tableaux avec des chiffres incompréhensibles. Chaque ligne du tableau était terminée par un pourcentage.

— Dites-moi vous vous croyez dans “Tintin et l'étoile mystérieuse”, à courir comme un dératé avec des spectres incompréhensibles?

— Je ne sais pas ce que c'est que Tintin, les romans occidentaux ne me sont pas familiers.

— Effectivement.

— Voyez vous, chaque ligne représente les taux de réussite pour chaque combinaison de personnes. Avec nos roulements, chaque binôme s'est au moins retrouvé trois fois. Eh bien ces chiffres mettent en évidence des relations particulières entre individus, comme s'ils étaient sur la même longueur d'onde. D'autres n'arrivent pas à décoller de la ligne de hasard.

— Oui, effectivement vous venez de démontrer que certaines personnes communiquent mieux entre elles que d'autres.

— Je suis plus précis que cela. Chacun est réceptif, mais à un groupe d'individu bien déterminé.

— Comment cela?

— Dans notre échantillon de personnes, nous avons six noirs qui vivent dans le même quartier de Boston. Ils sont tous venus ici pour gagner un peu d'argent. Eh bien ces six personnes ont entre elles un taux de réussite au dessus de quatre vingt pour cent. Prenez maintenant chaque membre de ce groupe et regardez les résultats de leur communication avec des individus blancs résidant à Yale. Les taux de réussite sont presque nuls.

Je commence à entrevoir votre idée. Mais peut être les noirs sont ils plus réceptifs que les blancs?

— Non, car regardez maintenant les résultats des blancs entre eux, il sont très positifs. Et cela se répète avec les cubains et les quatre chinois que nous avons engagé la semaine dernière. Je les ai fait travailler chaque nuit pour vérifier mon hypothèse.

— Si je vous suis, vous avez mis en évidence une relation télépathique préférentielle entre les hommes d'une même races ou ethnies, ou groupes sociaux.

- Exactement.
- Mais ces personnes pouvaient se connaître avant l'expérience.
- Non, vous pensez bien que j'ai vérifié.
- Qu'en pensent nos collaborateurs?
- Ils ont vérifié mes résultats. Nous sommes tous assez confus. Mais il n'y a aucun doute.

Babaev avait mit là le doigt sur un résultat très important qu'il n'aurait jamais pu mettre en évidence dans son laboratoire militaire si fermé. Ainsi donc, la communication télépathique n'était pas un phénomène isolé entre deux personnes, mais un phénomène de groupe, en relation avec l'origine ethnique. Un premier résultat tangible, dans la direction fixée par l'institut. Hansen était très excité.

- Comment voyez vous la suite des expériences?
- Il faut les reprendre avec des groupes ethniques bien choisis, des groupes sociaux différents.
- Je vous couvre, allez-y, répondit Hansen..
- Mais il faudrait augmenter le nombre des expériences, ouvrir des laboratoires des rêves un peu partout dans le monde.
- Je suis attendu aux Nations Unies à l'occasion de la mort du Pape. Je vais voir ce que je peux faire.

Babaev reprit ses courbes et rejoignit ses collègues. Dans l'encadrement de la porte Carla avait suivi la conversation.

- Vous voyez bien que ces lettres renferment des renseignements scientifiques de premier ordre. Ne faites pas cette tête là nous en sommes au début. Et puis quand vous connaîtrez ma nouvelle idée, vous verrez. Je crois que j'ai compris.

**Corpus Christie, Texas, le lendemain soir,
17 Juin 1999**

Le soir venait de tomber, le ciel rougeâtre annonçait une nuit couverte. Peut-être un orage éclaterait-il. Irma Clough avait rentré son linge. Son mari sortit de la petite maison de bois, sur la lande, tout près du golfe du Mexique.

- Irma. rentre, il va prendre la parole.
- I'm coming honey! ²⁰

Dans le petit salon, aménagé chichement, l'homme avait pris place sur le fauteuil qui trônait au centre de la pièce, en face de la télévision. Sa femme Irma s'assit en retrait et prit une bassine pleine de haricots verts qu'elle commença à éplucher. L'hymne national retentit. Le président des Etats-Unis allait prendre la parole. Depuis, les événements de Los Angeles de nombreux foyers d'agitation s'étaient déclarés un peu partout dans le pays. De plus, la situation internationale s'aggravait en Afrique et en Amérique du Sud. L'allocution présidentielle était très attendue car les journaux avaient annoncé des révélations.

— Mes chers concitoyens, notre pays traverse actuellement une grave crise sociale. Malgré tout les efforts de notre politique économique...

Suivirent une énumérations de réformes passées et à venir qui témoignaient de son incapacité à gérer la crise. Qui l'aurait pu d'ailleurs? Les américains avaient compris depuis bien longtemps que les pouvoirs des hommes politiques sont limités. Puis le ton du président changea, devint plus dramatique

— Notre grande nation se désagrège. L'esprit pionnier qui fut longtemps le ciment de notre pays n'existe plus. Le racisme est exacerbé. Les groupes ethniques qui composent notre société s'opposent. Je vous en conjure mes chers concitoyens, redécouvrons les valeurs de l'Amérique. Acceptons nos différences de culture et de religion. Dieu bénisse l'Amérique.

- Quel bla-bla, s'écria l'homme, prenant sa femme à témoin.
- Il a pourtant bien raison, cet homme.
- Depuis quand es-tu pour les curés, toi?
- Ne dis pas de sottises. Moi, je vais faire quelques chose. Nous allons inviter nos voisins à prendre un rafraîchissement. Cela fait deux ans qu'ils habitent à côté de chez nous.
- Les faces de poteries.
- Soit un peu plus tolérant, je te prie. Ce n'est pas parce qu'ils sont cubains que...
- Mais ils ne foutent rien, ces hispanos.
- Ce n'est pas vrai. Et toi, tu vis de ton chômage. Sans l'argent de mes ménages, nous n'aurions rien à manger.

²⁰ J'arrive mon chéri

Elle avait dit tout cela sans lever ses yeux de la bassine aux haricots verts. Le poète avait raison, la femme est l'avenir de l'homme. Elle se leva tranquillement et prit le petit chemin qui menait à la baraque voisine. L'homme maugréait dans sa bière. Soudain un cri le coupa dans ses réflexions xénophobes.

— Henry, vient vite voir, la raffinerie est en feu!

Corpus Christie vit essentiellement de l'industrie du pétrole. Toutes les grandes compagnies y raffinent le pétrole extrait du golfe du Mexique.

Effectivement, au nord, le grand complexe industriel était illuminée inhabituellement. L'homme courut rejoindre sa femme. Ce n'est pas tous les jours que l'on est le témoin d'une petite catastrophe.

— Mais non, elle n'est pas en feu, il font juste des essais d'éclairage.

— Ne dit pas de bêtises, regarde mieux.

Deux longues lueurs rouges allaient et venait au dessus de la lande et se rapprochaient maintenant des époux. Les cubains sortirent également, alertés par le bruit. Puis soudainement le ciel se couvrit de lueurs qui partirent vers l'est et survolèrent à basse altitude les baraques du front de mer. Des milliers de lueurs, énormes, du rouge sombre à l'orange clair. Le ciel en était couvert. Elles allaient toutes dans la même direction.

— C'est magnifique, dit Irma.

Ils étaient maintenant une dizaine, regroupés sur le petit chemin. Irma avait posé ses mains sur les épaules d'un petit garçon cubain. Le racisme ordinaire n'avait plus lieu. Ils communiaient tous dans cette vision fantastique. Cela dura plus de vingt minutes.

Ces hommes et ces femmes, d'origines différentes se sentirent humbles face à ce spectacle grandiose. Ils étaient démunis devant ce phénomène et comprirent à quel point leur condition d'humain était frêle face à ces forces déchaînées.

C'est probablement l'impression qu'eurent les milliers de personnes qui eurent cette vision ce soir là.

Yale, le 1 juillet, 1999

Les ingénieurs s'agitaient autour de l'aimant du système à résonance magnétique nucléaire. A grand renfort d'argent, un nouvel appareil, semblable au précédent, avait été installé dans une pièce voisine.

Le milliardaire texan qui finançait en partie la recherche de l'institut les avait rejoints. Il ruminait un chewing-gum, ressemblant ainsi aux dix mille têtes de bétail qu'il élevait, plus par plaisir que pour le profit qu'il en retirait.

Sous des dehors de gardiens de vaches bourru, c'était un homme sensible. Hansen avait été très étonné par sa culture, bien au dessus de celle de la plupart des américains. Ayant fait fortune dans le pétrole du golfe du Mexique, il s'était retrouvé, la quarantaine passée, à la tête d'un immense consortium. Il aurait pu choisir de vivre confortablement le reste de sa vie au milieu de ses vaches laitières et de ses maîtresses. Il était resté pourtant pétri de questions pseudo-philosophiques. Lorsque Sharff-Hansen lui avait proposé de financer les recherches de l'institut, il avait accepté immédiatement, comme pour combler un vide. Le gourou d'une secte quelconque aurait très bien pu profiter de ses largesses. Mais le texan était un homme simple, qui se méfiait des promoteurs d'idées toutes faites et des religions en boîte, à base de prière, de lavement à l'eau de Seltz, ou de bouddha de quarante mètres de haut. "C'est bon pour la Californie! ", avait-il coutume de dire.

Au milieu de l'expérience, il se sentait heureux comme un armateur grec assistant aux débuts cinématographiques d'une petite protégée voulant faire l'actrice.

La première idée de Carla s'était avérée fructueuse. Rapidement, ils avaient découvert une grande quantité de krypton présente dans l'hypophyse. Les appareils avaient été accordés sur les fréquences électromagnétiques émises par ce gaz rare. La résolution complète de la bobine avait été dirigée sur cette glande, logée sous les deux hémisphères du cerveau.

Le spectre d'émission ne pouvait pas être perçu avec la même précision qu'avec le spectroscopie à laser de Paris, mais un phénomène encore plus surprenant avait été mis à jour. Les atomes de krypton n'émettaient pas de manière erratique, mais des vagues d'émission parcouraient l'hypophyse, dessinant des formes distinctes et mouvantes sur l'écran de l'opérateur.

— C'est pour ce soir?

— Oui monsieur, tout est prêt, dit Carla à Sharff-Hansen qui venait de rentrer à Yale.

— Tout ceci est fou. Qu'espérez-vous de cette nouvelle expérience?

— Un succès, monsieur.

— Vous semblez sûr de vous. Vous avez reçu une nouvelle lettre?

— Du tout. Mais je pense avoir reconstitué les pièces manquantes du puzzle. Nous allons le vérifier ce soir.

— Qui seront les cobayes?

— Mais vous et moi bien sûr. Babaev est formel : nous avons le meilleur coefficient de communication et les meilleures longueurs d'ondes.

Hansen restait dubitatif. Se faire réveiller pour raconter ses petites histoires est une chose. Mais le dispositif, avec tous ces câbles et ces consoles l'impressionnait quelque peu. Claude et Babaev conduiraient l'expérience. Les deux cobayes dînèrent ensemble et échangèrent leur point de vue sur la situation internationale et sur les phénomènes atmosphériques qui avaient été vus un peu partout dans le monde. La tension internationale s'était accrue. Les russes avaient repris leur programme de développement de l'arme nucléaire. Les chinois et les coréens du nord étaient à leur plus haut niveau d'alarme, le doigt crispé au-dessus du bouton rouge. Malgré l'acceptation de deux nouveaux membres au conseil de sécurité, représentant chacun les peuples d'Afrique et d'Amérique du Sud, les migrations et les émeutes avaient pris de l'ampleur. Le geste n'avait pas porté. Quant à l'appel solennel du président américain, il avait fait la fortune d'un fabricant de tee-shirt qui y avait reproduit quelques phrases-clés de son discours.

Les bandes rivales continuaient à s'affronter dans les banlieues à risques des grandes métropoles américaines. Seule l'Europe, ancrée dans son passé millénaire, semblait résister. Les pays se repliaient sur eux-mêmes. Le nationalisme refaisait surface. Comme d'habitude le vieux continent était en retard. Mais le feu couvait.

Vers dix heures, Hansen et Carla rejoignirent le laboratoire. L'excitation de l'après-midi était tombée. Seuls les manipulateurs répétaient les gestes et les manœuvres convenues. Babaev accueillit ses deux compagnons avec solennité.

— Et bien messieurs, c'est le grand soir. J'espère quand même, Carla, que vous pourrez dormir. Nous commencerons dès que vous vous sentirez prête.

Carla enfila un petit caleçon à fleurs ridicule. L'infirmière qui venait lui placer les électrodes de l'encéphalogramme feint de ne pas le remarquer. Carla se sentit quand même obligée de s'excuser.

— C'est mon préféré. Sans lui je ne peux pas dormir.

— Mais c'est votre vie privée. Cela ne me regarde pas. De quel côté dormez-vous?

— Ah oui c'est vrai.

Carla se coucha sur le côté. Une sangle lui maintenait la nuque et le crâne. Condition nécessaire à une prise de vue nette et claire sur son hypophyse.

— Cela va être coton pour dormir.

Une fois les électrodes placées, l'infirmière quitta la pièce avec un petit Good night, style naïade à la Play Boy d'une émission pseudo-érotique, telle qu'il en passait souvent sur les "chaînes culturelles" américaines.

— Hansen, gagnez votre place et préparez-vous, ordonna le russe.

Claude fit quelques réglages finaux et se tourna vers Babaev

— Ça y est. Nous sommes cadrés en plein sur leurs deux hypophyses.

Deux moniteurs, placés côte à côte montraient les deux images. Elles étaient toutes deux parcourues par des ondes d'émission, des moirés du plus bel effet.

— Je pensais qu'il ne s'endormirait jamais. Il vient enfin d'entrer dans une phase de sommeil profond. Nous avons une à deux heures.

Hansen fut alors harnaché à l'intérieur de la seconde bobine, après avoir choisi une image. Celle-ci lui fut placée devant les yeux.

Le temps paraissait interminable à Hansen, enserré dans son harnachement, quand soudain l'électroencéphalogramme de Carla s'agita.

— Voilà, elle entre à présent dans une phase de sommeil paradoxal. Hansen commencez, dit Babaev dans l'Interphone. Le danois commença à penser à une balade bucolique à la lisière d'une forêt. Carla et lui s'arrêtaient pour cueillir une fleur. Hansen avait choisi cette fois-ci une scénette simple, qu'il répéta plusieurs fois. Son esprit allait vers Carla et la mystérieuse lettre. Il avait du mal à se concentrer sur son histoire.

Claude et Babaev, les yeux rivés sur les deux écrans observaient les trains d'onde qui parcouraient les hypophyses.

- Regardez, bien Claude, ne voyez-vous rien d'étrange?
- Non, que voulez vous dire.
- En haut à gauche de l'image, à dix heures, il me semble que...
- Oui, je vois ce que voulez dire.

Un frisson dévala le dos des deux hommes.

- C'est extraordinaire, dit Claude.
- Indiscutable, l'un des plus grands moments de ma carrière de scientifique.

Sous leurs yeux, les motifs d'émission avaient exactement la même forme et évoluaient à la même vitesse.

Pour la première fois, un effet physiologique de la transmission télépathique venait d'être mis en évidence. Le russe et le français avaient du mal à contenir leurs cris de joie. Mais perturber Carla par des exclamations eut été la dernière de bêtises.

Après sept minutes d'observation, l'infirmière réveilla enfin la jeune fille, et lui demanda ses impressions.

— Nous étions dans la forêt, avec mon père, ou plutôt au bord d'un champ, près d'un bois. Nous ramassions des fleurs. Une merveilleuse sensation. Vous savez, mon père est mort quand je n'avais que dix ans. C'est merveilleux de le revoir en vrai dans mes rêves.

Babaev et Claude entrèrent brusquement dans la pièce.

— Carla, tes ondes sont restées en phase durant une dizaine de minutes avec celles de Hansen. On a vu pour la première fois un effet télépathique sur le cerveau humain.

— Oui, dit Hansen qui les avait rejoint en se massant la nuque. Nous avons vécu un grand moment.

Tous les membres de l'institut visionnèrent longuement les images de la nuit. Dès demain, une nouvelle session aurait lieu. Mais d'ores et déjà les idées et les interprétations fusaient. Simon était triste de ne pas avoir été choisi pour l'expérience, mais ses connexions télépathiques avec Carla étaient médiocres. Pourtant, il avait bien l'impression de l'aimer. Peut-être se trompait-il sur ses sentiments.

Hansen, s'approcha de Carla et lui dit:

— Vous avez compris. Passez demain dans mon bureau et nous aviserons sur le meilleur moyen d'exploiter notre découverte.

— A demain.

Au même instant, le téléphone sonnait sur le bureau du Cardinal Neuermann. Un homme s'adressa à lui en anglais.

— They got it ²¹!

²¹ Ils ont trouvé!

Rome, le 15 Juillet 1999

La place Saint-Pierre grouillait de monde. Les fidèles avaient remplacé les touristes et agonisaient sous un soleil de plomb. De sommaires campements, quelques matelas, beaucoup de cierges et des vendeurs de saucisses.

Depuis quatre jours, les cardinaux étaient enfermés dans l'enceinte du Vatican. Une dizaine de portes avaient été murées. Les prélats débattaient dans cette enceinte, cloître doré. Un petit hôpital avait été aménagé pour deux membres, passablement âgés et mal en point. Toute une aile de bâtiment avait été transformée en hôtel. Le centre du congrès épiscopal était une grande salle de réunion, où chaque jour les cardinaux discutaient et votaient.

A quatre heures de l'après-midi, un signal fut donné à la foule. Une fumée noire, produite à notre époque par un fumigène de sécurité l'informa qu'aucune décision n'avait pu être prise. Chaque jour, des milliers de pèlerins guettaient le fumigène. La religion catholique a encore quelques coutumes très amusantes qui trahissent son ancrage millénaire.

La crise internationale qui sévissait était au centre des discussions. Aussi, les candidats potentiels présentaient-ils leurs idées sur le sujet et la place qu'ils souhaitaient que l'église catholique romaine prenne dans l'avenir. Discussion de couloirs, jeux d'influences et de politique. Peu de spirituel, beaucoup de pragmatisme.

La religion catholique aime le mystère, quelque peu délaissé par les protestants. Aussi personne ne saura jamais quelles auront été les raisons du vote unanime qui eut lieu ce jour-là. Une petite fumée blanche s'éleva dans le conduit de la cheminée. Un petit diable qui aurait pu l'habiter aurait vu la petite lumière à la fin du conduit, puis en sortant, une immense clarté. Après quelques instants, durant lesquels ses yeux se seraient réhabituaés à la lumière de Rome, il aurait vu mille visages se tourner dans sa direction. Une clameur de joie envahit la place Saint-Pierre, relayée quelques minutes plus tard par le crépitement de milliers de téléspectateurs. Un nouveau Pape, tout beau tout blanc, tout neuf. De quoi réjouir des milliers de croyants. Une nouvelle ère, un nouveau guide.

Une demi-heure plus tard, une porte-fenêtre de l'aile gauche du bâtiment s'ouvrit. Un prélat fit son apparition sous des cris de joie et prononça la phrase rituelle d'intronisation, après avoir vérifié la bonne marche du micro:

*Habemus papam*²²

Ils avaient un Pape. Puis quelques autres phrases en latin, parmi lesquelles le célèbre

²² Nous avons un pape

*duos habet et bene pendentis*²³

attendu par tous les anti-catholiques primaires qui avaient eux aussi bien le droit de se réjouir. Neuermann, sourit intérieurement. Effectivement, il en avait bien deux. La dernière fois qu'il les avaient montré à un médecin, c'était au service militaire. Mais enfin, devenir Pape mérite bien de sacrifier quelque peu à la pudeur.

Car c'est lui qui avait été choisi. Lui, l'assassin involontaire de son prédécesseur. Il aurait lui aussi un petit secret à cacher durant le reste de sa vie. Mais sa formation de psychiatre lui avait permis de refouler son sentiment de culpabilité assez rapidement.

Il fit un pas en avant sur le petit balcon de pierre. Face à la foule, il eut un petit mouvement de recul, prenant soudain pleine conscience de sa tâche. Il en éprouva de la peur. Puis, après les cris de joie, il s'approcha du micro et souhaita dire quelques mots, ce qui était inhabituel.

Encore plus impressionnant que les cris de milliers de personnes fut leur silence, qui mit plusieurs minutes à s'établir. Neuermann, le bras levé, demanda la parole et s'adressa à la foule en anglais.

— J'espère être à la hauteur des espérances que vous portez en moi. Notre monde, notre vieux monde, sort de sa chrysalide. A nous de faciliter sa métamorphose et de comprendre notre rôle dans l'univers. Notre seigneur Jésus Christ nous à montré le chemin, il y deux mille ans. Aimons-nous les uns les autres. Nous ne l'avons pas compris, ou plutôt nous avons conservé son message comme un gardien de musée, qui ne se serait jamais vraiment intéressé aux œuvres qu'il protège. C'est pourquoi mon premier geste sera de convoquer un nouveau concile.

Les cardinaux, restés dans l'ombre de la pièce se regardèrent les uns les autres. Un doute les envahit tous, sans exception. Avaient-ils élu un fou, un illuminé, ou bien un homme de bonne volonté. Ou les emmènerait-il, celui-là? Ils avaient peur.

²³ "Il en a deux et elles pendent bien", en latin. Naguère le Vatican fut habité, non par un pape, mais par une papesse, Jeanne, une maligne, un peu enveloppée sous ses larges habits, qui avait réussi à devenir prêtre et à tromper les cardinaux. Elle mourut en accouchant d'un enfant mort-né dans les couloirs de Saint-Pierre. Depuis cet événement, tous les papes, pour pouvoir être intronisés, doivent passer une visite médicale préalable et, au balcon de Saint-Pierre, cette phrase rituelle est prononcée, en latin, heureusement...

**Une petite maison près de la mer, dans le Jütland, au Danemark.
Le 3 Août 1999**

Hansen avait pris deux semaines de repos. Il préparait la divulgation des recherches de son institut. Carla et Babaev le rejoindraient dans la soirée avec les derniers résultats. Depuis le premier jour de la découverte, celle-ci avait été répétée avec succès. Ils mirent même en évidence un effet anti-télépathique, ou deux sujets qui ne s'aimaient pas arrivaient à créer des ondes en opposition de phase, c'est-à-dire parfaitement inversées. Ceci ouvrait des horizons nouveaux. Il s'agissait maintenant de concrétiser l'essai.

Des pneus crissèrent dans l'allée de la petite maison. Hansen reconnut la voix de Babaev qui marchandait avec le chauffeur du taxi. Carla le pria d'arrêter et sortit les sacs de voyage du coffre de la limousine.

— Quel voleur, je suis sûr et certain qu'il a fait un détour. Ce n'est pas à un moscovite que l'on fait ce genre de tours.

— Calmez-vous Sergueï. Nous ne sommes pas en Russie. Réjouissez-vous plutôt d'être ici. Bonjour Christian. Bel endroit.

— Oui, une petite maison de famille que j'ai retapé. Ma mère est née ici. Elle y est morte aussi.

Hansen montra les deux chambres d'amis à ses collègues. Un repas froid, fait de harengs marinés, de pain noir et de pommes de terre les attendait sur la terrasse.

— Comment va notre ami Simon, demanda Hansen. N'est il pas trop triste de vous quitter comme cela quelques jours ?

— Oh, il s'y fera. Et puis il est actuellement obnubilé par nos faibles résultats en communication télépathique.

Hansen sourit, puis en vint aux choses sérieuses.

— Alors quels sont nos derniers résultats?

— Ils confirment ce que nous pensions. Mais la nouvelle la plus surprenante est que l'effet télépathique peut se propager indépendamment de la distance.

— Ah ah?

— Oui, nous avons utilisé un appareil RMN situé à Tokyo. Notre collègue Nakajima était là-bas la semaine dernière. Et bien à quatorze mille kilomètres de distance, les mêmes ondes, les mêmes phases. Surprenant, non? Il a juste dû se concentrer, penser à sa femme, qui était restée à Yale.

— Qu'en déduisez-vous, Carla. Finalement, c'est vous ici qui avez les idées...

— Je m'efforce de lire entre les lignes. Cette structure biologique, avec ses atomes de krypton, fonctionne de toute évidence comme un émetteur-récepteur miniature. Dans les expériences de télépathie, elle permet à deux individus d'entrer en communication. Par ailleurs, chez tous les êtres vivants il semble exister une sorte de lien avec une immense "banque de données" biologique, qui piloterait l'évolution, selon des lois qui resteraient à découvrir. Mais mon intuition serait que cette structure met les

humains en contact avec d'autres dimensions de l'univers, que nous ignorons. J'irais même plus loin : je pense que ce contact, que l'on pourrait qualifier "d'extra-dimensionnel", correspondrait au phénomène que nous nommons conscience individuelle.

— Carla, c'est de l'âme dont vous êtes en train de parler.

— Je ne sais pas. Appelez cela comme vous voudrez. Mais il me semble y avoir une sorte de parallèle entre le biologique et le psychique. Je n'imagine pas que les animaux puissent être dotés d'une conscience, ou d'une moins d'une conscience comparable à la nôtre. Il doit y avoir une différence qualitative, et même des niveaux de conscience, de la simple bactérie au mammifère supérieur. Une bactérie, un oursin, un chien, captent tous de l'information et la dirigent vers cette grande banque de données de la Vie. Inversement, nous avons vu que celle-ci, selon un mécanisme ou des lois que nous ne comprenons pas encore, mais qui ont fait éclater le cadre trop étroit du simple darwinisme, envoyait à son tour des ordres entraînant des mutations. Plus précisément, il y a un grand nombre de mutations qui sont provoquées, au milieu desquelles la sélection naturelle opère un choix.

— Le plus performant s'impose. Votre théorie n'évacue pas totalement le darwinisme. Simplement, ça n'était qu'une des facettes du problème de l'évolution. Le moteur de l'évolution n'est plus le simple hasard.

— C'est évident. Rappelez-vous, nous avons fait les calculs pour la mutation permettant de doter une mouche de paupières. Les chances pour que ceci ait pu être du au hasard, d'autant plus que l'expérience était répétitive, étaient pratiquement inexistantes.

Bon, je poursuis et j'étends à l'homme. Chez lui, on trouve quelque chose de différent, sa conscience, ou un niveau de conscience plus élevé. De même qu'il y aurait une immense banque de données biologique, mémorisant toutes les expériences vécues par les êtres vivants, j'imagine qu'il puisse exister une immense banque de données psychiques, intégrant l'ensemble des sentiments éprouvés, des raisonnements élaborés par l'espèce humaine depuis son apparition sur Terre.

— Mais où et comment ces données pourraient-elles être stockées?

— Ne me le demandez- pas. Je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être dans des structures intéressant ces dimensions supplémentaires de l'univers, qui échapperaient à nos sens et à nos instruments de mesure.

Si on suppose maintenant que ça circule dans les deux sens, cette mémoire ou conscience collective, pourrait à son tour provoquer des phénomènes dans des groupes d'hommes de la Terre.

— Vous pensez que les émeutes, les troubles qui éclatent un peu partout en ce moment pourraient correspondre à ce genre de phénomène.

— C'est mon hypothèse. Je me fonde sur les similitudes qui existent entre ces différents mouvements, situés sur Terre en des régions fort éloignées.

— Cela rappelle le phénomène de mutation qui transformait les sauterelles sédentaires et sauterelles migratrices, évoqué par Hansen.

— Elles subissent une modification à la fois somatique et comportementale. Dans le cas de l'homme, il s'agirait d'une incidence sur des comportements de masse.

— Mais quelle est la finalité de ces "mutations humaines"?

— Pas la moindre idée. Et ce ne sont peut-être que des signes précurseurs de quelque chose.

— Pourquoi une violation du principe d'Heisenberg?

— Avec Claude, on est d'accord. Le principe d'incertitude d'Heisenberg, qui est un

des piliers de la mécanique quantique et n'avait jusqu'ici jamais été pris en défaut, va avec le fait que l'univers n'était censé posséder, comme nous l'avions cru jusqu'ici, que quatre dimensions, trois d'espace et une de temps. C'est cette connexion avec des dimensions supplémentaires qui induit cette violation du principe d'incertitude. Comment, nous l'ignorons.

— Mais pourquoi les autres particules ne le violeraient-elles pas?

— Parce qu'elles sont cette fois entièrement "contenues" dans les quatre dimensions classiques.

— Comprends pas...

Carla prit une feuille de papier et traça rapidement un ensemble de points sur celle-ci.

— Regardez. Ceci représente notre monde sensible, accessible à nos sens. Ces points sont des particules, obéissant au principe d'incertitude.

Elle roula la feuille pour mettre en coïncidence deux points.

— Là, je mets deux atomes de krypton en communication. Les règles du jeu sont changées pour ces deux atomes, qui échangent de l'information et le principe d'Heisenberg est violé, faussé.

— Carla, cette image-là évoque la télépathie, non?

— Oui, on a l'image d'une communication à très grande distance, instantanée, "à travers la feuille".

— La feuille est un objet à deux dimensions. En considérant cette fois l'espace, voyons... vous rajoutez une troisième dimension. Ces points, sur la feuille, quand vous la pliez, communiquent à travers une troisième dimension.

— Exactement.

— Mais la mort, c'est quoi?

— A mon avis c'est la destruction de l'émetteur-récepteur à krypton. Le lien avec la conscience collective se trouve rompu. Dès que c'est le cas, l'être vivant, ou l'être humain ne sont plus que des amas de cellules, qui peuvent continuer quelque temps à fonctionner, mais dont aucune ne viole plus le principe d'incertitude. Ça devient de la physique chimie toute bête, de la biologie classique. Le coma pourrait représenter une interruption momentanée du lien entre un corps humain et la conscience collective de l'espèce humaine.

— Carla, votre schéma semble crédible. En tout cas, il rend compte de beaucoup de choses. Mais que deviendraient ces consciences individuelles après la mort?

— Eh bien, il y a trois solutions. Ou elles se fondent dans la masse des données, en perdant leur individualité, ou elles continuent à fonctionner, en gardant une certaine individualité, comme des petits fonctionnaires du psychisme planétaire, ou elles sont reconnectées à une nouvelle structure humaine, lors d'une naissance.

— Je vous vois venir. Ce dernier schéma est celui de la réincarnation. Le premier c'est l'état de Nirvâna, la dissolution du moi des bouddhistes. La solution intermédiaire correspond au modèle judéo-chrétien. Pour lequel optez-vous?

— Ecoutez, il y a des recherches de longue haleine à mener dans cette voie, et je n'exclus pas que les trois solutions puissent "cohabiter".

— Autrement dit "à chacun son au-delà"?

— Plutôt "à chacun sa façon de vivre l'au-delà".

Babaev et Hansen écoutait Carla, éberlués. Cette petite jeune femme avait fait la synthèse de toutes les recherches et proposait un modèle minimal qui expliquait l'âme humaine.

— Mais un phénomène planétaire est venu tout bouleverser.

— De quel phénomène parlez-vous?

— De la dérive des continents. Je pense que si nous sommes tous différents, c'est que la conscience biologique humaine est fragmentée tous comme la terre de notre planète. Séparés par les océans et les chaînes de montagne, les hommes n'ont pu communiquer convenablement. Car je pense que les différents fragments de la conscience biologique peuvent se mêler, avec le temps.

— Tout cela va choquer profondément les convictions religieuses.

— Cela dépend de la manière dont nous allons présenter les choses. La religion ne doit pas séparer les gens, les peuples. Au contraire, c'est elle qui doit nous réunir. D'ailleurs, la racine latine de religion, c'est religare qui veut dire lier. Lier les hommes entre eux.

— Nous touchons à la vérité me semble-t-il, comprit Hansen. Et si vite...

— Les temps s'y prêtent, dit Babaev.

— Vous savez, ce groupe de noirs, et bien nous avons fait venir plusieurs africains des pays qui ont été le plus ravagés par l'esclavage. Ces noirs américains communiquent parfaitement par télépathie avec eux. Mais ils communiquent aussi avec la souche blanche anglo-saxonne. Ils font le pont entre les deux continents. A mon sens, si l'Afrique connaît aujourd'hui des tourments, il est normal que les noirs américains soient touchés. De même pour les portoricains, les asiatiques.

— Les Etats-Unis, carrefour des consciences collectives du monde.

— Exactement, et c'est pourquoi la crise se répand aussi fortement sur le continent américain. Un pays neuf, constitué de plusieurs dizaines d'ethnies dont les consciences collectives ne se sont pas encore complètement mêlées, fondues. Peut-être que ce phénomène nécessite des siècles, voire des millénaires. Nous n'en sommes qu'au début.

— J'imagine d'ici mon discours à l'ONU, pensa Hansen.

Ils sentaient la solennité de l'instant. Ils tenaient dans leurs mains une nouvelle connaissance qui allait réconcilier l'humanité avec elle même.

— Mais comment recoller tous les fragments de la conscience biologique humaine?

— Mais, en en prenant conscience, Voilà tout.

Carla avait dit cela simplement. Les trois hommes regardèrent le coucher de soleil sur la Baltique. Au loin un car-ferry brisait la ligne d'horizon. Dans quelques minutes, il aurait disparu.

Les grecs s'en était déjà rendu compte, il y a bien longtemps, en voyant disparaître le mât de leurs galères en dernier. Ils en avaient déduit simplement que la terre était ronde, tout simplement. Car les vérités sont simples, mais difficiles à accepter. Et, Carla avait, semble-t-il, compris une vérité.

— Surpasser sa conscience individuelle et ressentir la conscience collective de l'humanité. Et cela fait trois millions d'années que nous sommes aveugles. Le premier homme en avait-il conscience?

— Voilà qui nous ramène aux recherches de notre ami Simon. Car si Claude et moi nous avons observé une mutation génétique mineure chez la mouche,...

— Vous voulez parler des paupières qui sont subitement apparues, interrompit Babaev.

— Exact. Et bien Simon quant à lui, a peut-être, découvert la naissance de l'homme, mutant du singe. Les théories actuelles de l'évolution pensent que la conscience serait apparue au fil des millénaires. Mais, et c'est ce que la découverte des deux squelettes nous indiquerait, l'espèce humaine est probablement une mutation instantanée, directement issue de préhominiens.

— Vous voulez dire que ce squelette de Cro-Magnon serait celui d'un individu mutant, qui serait apparu au milieu d'une tribu de préhominiens, d'un coup?

— Je serais prêt à le penser.

— Mais... vous imaginez ce saut!

— Je sais : la bipédie, la capacité de phonation, les mains libérées, pour développer une technologie, tout cela, d'un coup.

— La théorie du "paquet-cadeau"?

— Exactement, avec, en prime, la conscience de soi, établissant la frontière entre le pré-homme et l'homme véritable, autrement dit entre l'homme et l'animal.

Sharff-Hansen se prit à penser tout haut :

— Ainsi ce... psychisme planétaire aurait pu déclencher l'apparition d'hommes dans des tribus d'animaux, d'un coup, jusqu'à ce que ces hommes et ces femmes véritables se retrouvent et quittent leur berceau pour aller constituer une espèce différente, génétiquement incompatible avec ceux dont ils avaient été issus.

— Adam et Eve quittant le jardin d'Eden de l'animalité.

— Ce qu'on appelle la spéciation, commenta Hansen, plus prosaïquement.

— Et nous aurions mis 3 millions d'années à nous en apercevoir...

**Rome, le jour de l'ascension,
15 Août 1999**

Neuermann était affairé autour de la grande table, dans son bureau. Il avait choisi de conserver le bureau de son prédécesseur. Le souvenir qu'il avait de sa dernière entrevue lui était bien lointain. Il était occupé à la préparation du concile. Son annonce avait plongé l'église dans une grande perplexité. Le diacre entra après avoir frappé doucement à la porte. Neuermann avait souhaité qu'il restât à son service. Il est toujours bon d'avoir des collaborateurs que l'on tient par un petit secret.

- Le Cardinal de Richemont est dans l'antichambre.
- Faites le entrer mon ami.

Un vieil homme, soutenu par une canne entra péniblement et gagna le siège face au bureau du nouveau pape. Une fois installé, il se retourna vers Neuermann

— Bonjour Neuermann. Vous avez bonne mine, il faut le reconnaître. Un pape qui nous fera de l'usage. Mais vous devriez vous habiller autrement. Le prestige de votre position ne vous permet pas de recevoir vos visiteurs dans cette tenue. J'ai toujours pensé que vous n'étiez pas fait pour cette tâche. Enfin...

Neuermann était habillé sobrement, d'un pantalon et d'une chemise de toile noire. Cela faisait effectivement très anglican pour un prêtre catholique.

— Bonjour Richemont. La patte folle et la langue toujours aussi agile. Mais, bien que vous faites tout pour parvenir au contraire, je suis content de vous voir. Si j'arrive à vous convaincre vous, je pourrais convaincre les catholiques du monde entier.

— Ce concile est une folie. Ce dont notre religion à besoin c'est de stabilité, d'être un rocher dans la tourmente.

— Vous ne voyez donc pas que les hommes attendent une réponse à leurs questions fondamentales. Nous n'avons pas été capables de la leur donner. Il faut que nous réfléchissions, ensemble. Voilà l'idée du concile : moderniser notre religion et faire fi des mensonges sur lesquels elle repose.

— Mais enfin, à quoi voulez vous en venir?

— A la paix, partout dans le monde. Vaincre la faim. Donner le signal aux politiques de s'unir pour créer une économie mondiale fonctionnelle, qui permette à tous les hommes de vivre dans la dignité. Un respect universel de la nature, qui est une partie de nous-mêmes.

— Des utopies que tout cela, soupira le Cardinal de Richemont en balayant de sa main l'air devant lui, chasseur de mouches invisibles.

— Que direz vous lorsque vous entendrez la nouvelle annonce que je vais faire demain aux médias.

— Une nouvelle folie, certainement.

— J'en doute sourit Neuermann. Mais enfin, je vais vous en faire la primeur. Ce sera un concile œcuménique. Toutes les religions y seront représentées. Musulmane, protestante, orthodoxe, bouddhiste, hindouiste. Et juive.

— Juive! Mais Vous êtes devenu fou. C'est la fin de la chrétienté.

De Richemont était rouge. Neuermann pensa dans un trait d'humour qu'il devrait à l'avenir faire attention à la portée de ses révélations s'il ne voulait pas tuer tous les hiérarques de l'église catholique...

- Je ne viendrai pas à votre mascarade.
- Vous viendrez. Votre orgueil est une valeur sûre.
- Je prierai pour vous dit le vieux prélat en quittant la pièce d'un pas lent.
- Faites, j'en aurais besoin.

Neuermann regagna sa table de travail. Effectivement, sur de grands dossiers étaient marqués les noms des principales religions de la planète dont il se préparait à inviter les représentants. La sonnerie du téléphone retentit.

- Votre appel au Danemark votre éminence.
- Passez-le moi. Hansen?
- Bonjour, votre éminence. Quelle surprise. Je n'ai pas eu l'occasion de vous féliciter pour votre...
- Oui, oui, merci. Mais ce n'est pas au diplomate que je veux m'adresser, mais à l'homme.
- Parlez, je vous écoute.
- Je sais quelle fantastique découverte votre institut vient de faire.
- Comment, mais nous n'avons encore fait aucune publication. Notre campagne de presse devrait commencer dans une semaine.
- Ne soyez pas naïf. Vous savez bien qu'être informé est chez moi une seconde nature.
- Effectivement, je m'en rends compte.
- Ne voyez pas en moi un ennemi. Je suis des vôtres. Nous avons tous le même but.
- Je n'en suis pas si sûr.
- Vous vous en rendrez compte plus tard. Mais j'ai une requête précise à vous faire. Envoyez-moi une copie de votre article, et l'un de vos collaborateurs, pour préparer mon concile.
- En quoi nos découvertes ont-elles un lien avec votre concile?
- Vous venez de découvrir l'un des plus grands mystères de l'homme, et vous posez une telle question!
- Mais l'église catholique est plutôt conservatrice. Pourquoi une telle hâte?
- Parce que si l'humanité ne prend pas rapidement conscience de sa raison d'être, elle pourrait bien disparaître.
- Soit. Je vous envoie quelqu'un.
- Merci. Merci infiniment.
- Je ne sais pas...
- Vous verrez. Ayez confiance en moi. Mais méfiez-vous, je ne suis pas le seul à être au courant. Et vous avez des ennemis. Beaucoup d'ennemis que vous ne vous connaissez pas. Tous ceux qui ont intérêt à laisser les hommes dans leur misère. Je vous mettrai au courant plus tard. Mais faites attention.
- Je vous ai compris. J'aviserais.
- A bientôt donc.

Neuermann reprit le manuscrit de son intervention liminaire. Il en raya le titre et

1999 ou Dieu pris sur le fait

écrivit

De la vie après la mort.

Washington, le 18 août

Hansen débarqua à l'aéroport international. Le douanier lui demanda son passeport. Le danois sourit à l'idée qu'il pourrait le mettre à la bouche et goûter son authenticité à la fraise. Grâce à son passeport diplomatique, il lui fut épargné le lot de questions usuelles posées aux immigrants. Il s'était particulièrement amusé de celle que l'on lui avait posé il y a trente ans, alors qu'il n'était encore qu'un simple étudiant et qu'il avait fait sa demande de visa

— Avez-vous l'intention d'attenter aux jours du président des Etats-Unis?

Typiquement américain. Pourtant dans quelques heures il pourrait en avoir l'occasion puisque c'est justement avec lui qu'il avait rendez-vous.

Le chauffeur d'une limousine de la Maison Blanche l'attendait à la sortie, tenant une petite ardoise marquée Dr Sharff-Hansen. Il lui tendit sa valise et fut accueilli par un

Hello sir, how are you doing²⁴.

qui n'attendait aucune réponse.

La salle d'attente près du bureau ovale était très confortable. Les profonds sièges en cuir enveloppèrent Hansen qui eu du mal à ne pas sombrer dans les bras de Morphée. Il était trois heures du matin au Danemark. Ses rêveries furent interrompues par le secrétaire particulier du président.

— Monsieur Sharff-Hansen s'il vous plaît.

Il entra dans le bureau, sous la célèbre coupole. Un homme de grande taille se leva et lui serra la main.

— Asseyez-vous, je vous prie, et dites-moi, je suis impatient d'entendre quelle découverte extraordinaire vous avez fait.

Hansen lui expliqua la théorie de Carla sur la conscience collective, et développa en profondeur les implications que cela pourrait avoir pour les Etats-Unis.

— Ainsi, vous me dites qu'aider les pays en voie de développement, c'est aider nos citoyens, parce qu'ils sont tous reliés par une conscience collective. Mais comment voulez-vous que je fasse avaler cela au Congrès, et quel est le montant de l'aide que vous préconisez?

— Il est de l'ordre du budget de la défense.

— Vous vous foutez de moi!

— Pas du tout. c'est ce que nos économistes ont calculé. Notre planète pourrait

²⁴ Bonjour Monsieur, comment allez vous?

retrouver un équilibre durable d'ici une vingtaine d'années.

— Ridicule.

— Je ne vais pas chercher à vous convaincre aujourd'hui. Mais les événements me donneront raison, j'en suis sûr. Songez à la pression énorme qui s'exerce sur vous au sujet de ces essais de votre nouvelle arme MHD.

— Nous ne faisons aucun essai. Soit, je vous le confesse, nous poursuivons depuis de nombreuses années des recherches sur la magnétohydrodynamique mais...

— Dans des buts militaires.

— Soit, je l'accepte, dans des buts militaires. Mais sans succès, à l'heure actuelle. Les quantités d'énergie nécessaires pour faire voler un tel engin sont colossales, et nous n'en disposons pas.

— Comment expliquez-vous alors les phénomènes atmosphériques de ces derniers temps?

— Aucune idée. Mes conseillers ont une hypothèse, mais elle est complètement folle.

— Puis-je en connaître le contenu?

— Vous rigolez. Je me rendrais ridicule.

— Je vous en prie. Je garderais le secret.

Le président se leva et regarda par la fenêtre, pensif. Très belle image pour les magazines, avec le drapeau américain en arrière plan.

— Tout ceci est tellement fou... dit-il en s'avachissant dans son grand fauteuil de cuir qui accusa le coup d'un petit grincement. Et maintenant, vous venez me trouvez, avec votre conscience biologique et une demande d'aide faramineuse pour les pays en voie de développement. Je crois que nous avons tous besoin de vacances.

Hansen se leva et prit sa petite sacoche.

— Je suis fatigué monsieur. Avec l'âge, je ne supporte plus le décalage horaire. Je ne cherche pas à vous convaincre, mais je voulais vous faire la primeur de mon intervention aux Nations-Unies, le mois prochain. Vous savez où me joindre.

Le président resta seul dans son bureau. La situation le dépassait. Il regrettait d'avoir cédé aux injonctions de sa femme de se présenter à la présidence. Il serait pourtant si tranquille dans son Wyoming natal. Une grande nostalgie de l'enfance l'envahit. Il savait que le seul moyen de la faire passer est d'y céder: il se mit à sucer son pouce goulûment.

Rome, le 2 septembre 1999.

Les délégations du monde entier étaient arrivées la semaine précédente. Rome s'était changée en une gigantesque capitale religieuse. L'appel du renouveau avait été entendu, partout. Une grande toile blanche couvrait toute la place Saint-Pierre, qui conférait au lieu pureté et clarté. Neuermann, bon psychologue, voulait que ce concile se déroulât dans une ambiance particulière, surnaturelle. Les architectes avaient bien travaillé.

Le deux septembre devait se tenir le discours d'ouverture du concile. Sous ce vélum nacré, la place était pleine. Sur la droite de l'estrade centrale étaient assis les cardinaux et les membres influents du clergé. Au centre et sur la gauche avaient été installées les autorités religieuses d'autres confessions. Les musulmans y étaient représentés en force, y compris les tendances dures du Proche-Orient. Entre eux et les rabbins, les représentants de l'église anglicane et protestante faisaient tampon. Sur la gauche, les religions hindouistes et bouddhistes, formaient une tache orangée qui contrastait avec le noir généralement très répandu parmi les religieux de tous poils. Derrière, d'autres religions étaient représentées. Animistes et autres y avaient envoyé une délégation symbolique. Un grand prêtre Jivaro, orné des plumes rituelles complétait cet aréopage exceptionnel.

Le pape, suivi par un cortège de conseillers, fit son entrée, qui fut saluée par un grand silence. Carla faisait partie de l'escorte de Neuermann. Elle prit place sur l'estrade, en retrait.

Depuis deux semaines, envoyée par Hansen, elle avait participé à la rédaction du discours d'ouverture. Un discours bref et concis. Neuermann avait apprécié la clarté de pensée de la jeune femme ainsi que sa rigueur scientifique.

Le Pape se leva, s'approcha du micro, et commença son allocution, sans aucunes notes.

— Messieurs, mes frères. Car nous sommes tous frères. C'est un point que toutes les religions représentées ici ont en commun : la fraternité. Je vous remercie tous du plus profond de mon cœur d'avoir répondu à mon appel.

Il baissa la tête et laissa se passer une dizaine de secondes pour accroître la solennité de son propos.

— Notre monde est le siège de nombreux affrontements, qui ont pour l'essentiel d'entre eux des raisons culturelles fortement ancrées dans la spiritualité des religions. Ce que je vous propose aujourd'hui, c'est de nous unir. De comprendre qu'au delà des coutumes et des symboles qui nous séparent, nous avons un message commun pour tous les hommes de cette planète. Nous sommes tous frères, tous participant au même destin cosmique de la vie dans l'univers. Nous essayons de répondre à cette question fondamentale: la raison de notre présence ici.

La réponse à cette question est probablement divine et ne pourra pas être comprise par de simples mortels. Mais notre tâche, notre malédiction, est d'être

conscient de notre présence sur terre. D'être conscient et de n'en point connaître la raison. Ce sont ces espérances et cette quête perpétuelle qui nous unissent.

L'assemblée était muette. Elle ne s'était pas attendue à une telle entrée en matière, si simple et si directe que nul ne trouva rien à lui opposer.

— Nous avons des moyens différents de chercher la vérité. Tous louables. Mais aujourd'hui, une découverte nouvelle nous éclaire, issue de la science. Ces chercheurs de tout pays ont mis en évidence une relation entre chaque être vivant de la planète avec une dimension supérieure. Ils la nomment conscience biologique de l'espèce. Nous la nommerions Dieu. Mais comment nommer l'innommable et le transcendant avec nos pauvres langages et notre logique si imparfaite. Ils ont montré comment cette dimension agit sur l'évolution des espèces. Ils ont montré l'essence même de la mort : la perte du lien qui nous unit à cette conscience biologique.

L'assemblée, non préparée à cette tournure des événements, resta bouche bée. Seuls les animistes approuvèrent en inclinant leurs parures de plumes.

— Et bien je vous propose d'aller plus loin. Ce nouveau modèle scientifique ouvre une voie royale sur la recherche de ce que peut être la vie après la mort. Ce en quoi nous avons, tous ici, notre mot à dire. La réincarnation pourrait être un réemploi des expériences et des sentiments que nous avons rassemblés dans notre vie terrestre et qui serait reconnectée à un nouvel être vivant lors de sa naissance. Le purgatoire et l'enfer pourraient être une période de latence pour que nos impressions se fondent dans la conscience biologique. Bref, cette nouvelle théorie est pour nous un commencement. A nous d'en saisir l'importance. C'est pourquoi je vous ai réunis aujourd'hui, pour préparer le prochain millénaire qui²⁵ sera religieux ou qui ne sera pas.

²⁵ Neumann avait lu Malraux dans le texte.

**Sur une route déserte, dans la banlieue de Boston,
le 5 Septembre 1999.**

La voiture du shérif était déjà passée à deux reprises près de la Chevrolet abandonnée. Il avait cru tout d'abord à un chauffeur qui se délestait dans un fourré ou bien à deux amoureux qui s'étaient éloignés de la route.

Mais au troisième passage, il décida d'aller voir de plus près. Les portes du véhicule étaient grandes ouvertes et les phares à peine allumés. La batterie était presque vide, ils avaient dû brûler toute la nuit.

Une heure plus tard, le FBI était sur les lieux. Le numéro de la plaque minéralogique avait déclenché tout un branle-bas de combat. C'était la voiture particulière de Christian Sharff-Hansen.

Le réservoir à essence était vide. Le moteur avait probablement tourné jusqu'à épuisement.

Le Shérif n'aimait pas voir les hommes du FBI plastronner sur son lieu de travail. Ils étaient là à papillonner autour du véhicule, à le badigeonner avec de petits pinceaux pour découvrir des empreintes digitales. Il s'était éloigné de la voiture et recherchait un coin tranquille. Face à un fossé rempli de buissons, il se déboutonna et fit ce qu'il avait à faire.

— Eh, ça va pas?

Simon, couché dans les fourrés, revenait à lui sous cette douche salubre.

— Bon dieu, qui êtes Vous? Vos papiers!

— Vous me pissiez dessus et vous me demandez mes papiers? On ne peut imaginer plus goujat.

— Que faites-vous dans ces buissons?

— Je n'en sais rien, nous étions en route vers... mais dites-moi, vous pourriez m'aider, au moins!

Le shérif tendit la main vers Simon, après qu'il eut reboutonné son uniforme.

— Servir d'urinoir aux flics, je ne m'attendais pas à ce tournant dans ma carrière. Si ma mère me voyait!

Simon essaya de se hisser pour atteindre la main du policier incontinent. Mais il ne put faire aucun mouvement.

— Je suis paralysé mon vieux. Il va falloir venir me chercher.

— Mais depuis combien de temps êtes Vous ici? Vos muscles sont sans doute ankylosés.

— Non, je ne crois pas, je ne peux vraiment plus bouger.

Alarmés, les agents du FBI rappliquèrent. Voyant Simon au fond du ravin, ils eurent eux aussi le réflexe de lui demander ses papiers.

— Décidément, c'est une manie. Ils sont dans la voiture de Hansen.

Simon fut allongé sur le bord de la route. L'ambulance n'allait plus tarder.

— Où est Hansen? demanda Simon.

— C'est une question à laquelle nous aurions aimé avoir une réponse de votre part, lui dit un des agents. Quand s'est produit l'accident de voiture?

— Quel accident? Je ne me souviens de rien, si ce n'est du type en face de nous, qui nous a foncé dessus, pleins phares...

L'ambulance arriva et Simon, en état de choc fut transporté dans un hôpital militaire proche.

Deux heures plus tard, le Président des Etats-Unis avait été mis au courant par le directeur général du FBI.

— Il est à craindre que Sharff-Hansen se soit fait enlever, Monsieur.

— Il ne manquait plus que cela, s'exclama le président, à quelques jours de la réunion au sommet que nous avons organisé à l'ONU! C'est dramatique.

— Je le conçois, Monsieur le président.

— Et vous avez des pistes?

— Peut-être un des nouveaux groupes antireligieux. Nous sommes perdus avec tous ces derniers événements. Les terroristes ne sont plus ce qu'ils étaient.

Le président se leva et tourna plusieurs fois autour de la table, réprimant une envie folle de sucer son pouce. Puis se retournant vers son conseiller militaire:

— Dites moi, vous êtes sûr que vos services ne sont pas dans ce coup-là?

— Monsieur le Président, comment osez vous douter de nous?

— L'Histoire de notre pays. Ce ne serait pas la première fois que les militaires font des leurs. Kennedy en est mort.

**Les Andes chiliennes,
le 6 septembre 1999**

Le concile avait soulevé de nombreuses protestations. Seules les religions officielles y avaient été conviées et les sectes avaient organisé un concile parallèle, dans les Andes, à Nazca, à l'endroit même où le sol était gravés de mystérieux dessins.

Ces dessins ne sont visibles que d'un avion. Ils s'étendent sur plusieurs centaines de mètres. Vus du sol, ils ne sont que des petits fossés creusés dans le sable. Le plus surprenant est leur parfaite géométrie et la beauté des thèmes évoqués. De grands condors, des animaux, des hommes, des dieux peut-être.

Nombre de sectes avaient vu là un signe sacré, une piste d'atterrissage extraterrestre, la trace d'un contact avec des civilisations passées, et avaient souhaité y organiser leur premier congrès international.

Un jeune journaliste avait été envoyé sur place avec une équipe de prise de vue, pour rendre compte des événements pour une société de production allemande. Arrivé en Jeep sur les lieux, il eut un sentiment d'angoisse. Autour de lui, plusieurs milliers de personnes, des stands, des tentes, des caravanes. Sur un pan de colline, quarante bouddhas gonflables avaient été dressés, hauts d'une vingtaine de mètres.

Il s'approcha d'un petit homme chauve, ressemblant à un paysan pyrénéen, dont le cou s'ornait d'une large amulette, criblée de signes cabalistiques.

Il lui tendit le micro et lui demanda

— Monsieur, qu'êtes vous venu chercher ici?

— Mais, chercher la vérité, mon bon monsieur.

— Vous faites partie d'une secte?

— Non, je ne suis pas si fou. Je suis un spécialiste du dédoublement astral contrôlé.

Le jeune journaliste resta quelque peu interdit. Cela commençait fort. Pour une première mission, son patron avait vu haut.

— Et qu'est-ce que le dédoublement astral contrôlé?

— C'est un type de communication trans-télépathique qui me permet de me dédoubler et d'errer dans des lieux secrets.

— Et quels lieux avez vous visité dernièrement?

— Et bien, voyez-vous, je me suis dédoublé dernièrement dans la chambre de Mireille Matthieu²⁶.

— Ah?

Décidément, le journaliste avait du mal à garder son sérieux. Mais le petit homme était touchant et croyait vraiment à sa télétransportation, enfin à son truc.

— D'ailleurs continua-t-il, je lui ai envoyé une description précise de sa chambre.

²⁶ Propos véridiques

— Et que vous a-t-elle répondu?

— Rien. C'est bien la preuve que ma lettre l'a troublée et que j'avais raison.

Le journaliste vit le petit homme bedonnant s'enfoncer dans la foule bigarrée, distribuant des tracts. Vraiment, il ne pensait pas trouver ici tant de dingues...

Plus loin, un stand avec quelques terminaux d'ordinateurs

— Mon frère, soyez le bienvenu, je vais vous diriger vers votre destin.

— Ah, soit. Et vous allez me lire les lignes de la main ou bien pénétrer mon inconscient?

— Ne soyez pas idiot, répondit-elle avec un ton pincé. Nous utilisons un ordinateur. Selon vos désirs, nous allons vous diriger vers le groupe spirituel qui est le plus à même de vous accueillir. Asseyez-vous.

Puis cette jeune dame, bardée d'icônes, commença à questionner le journaliste sur le ton d'une secrétaire médicale vous demandant un numéro de sécurité sociale. Après avoir donné son nom et prénom, âge et profession, ils en vinrent aux questions sérieuses.

— Quelles étaient vos personnalités dans vos vies antérieures?

— Pardon!?

— Oui, vous avez certainement déjà fait une régression sous hypnose. Qu'est-ce que vous étiez dans une autre vie?

Le journaliste avait du mal à garder son sérieux. Il prit le parti de jouer le jeu

— J'étais Napoléon.

— Christine, dit-elle en se retournant vers sa collègue, j'ai le premier Napoléon de la journée. Tu payes les cafés. Soit. Avez-vous déjà été en contact avec une entité extraterrestre, et si oui, laquelle?

— Non aucune.

— Souhaitez vous faire partie d'un groupe spirituel libre?

— Oui,... mais qu'est ce que vous entendez par "libre"?

— Elle regarda le journaliste par dessus ses lunettes. Elle avait certainement été secrétaire de direction dans une vie antérieure.

— Je veux dire : aux mœurs libres...

— Ah, je vois. Oui, pourquoi pas.

— Etes-vous prêt à renoncer à tous vos biens en faveur de votre élévation cosmique?

— Euh, non...

— Alors, quel pourcentage de votre salaire seriez-vous disposé à verser à un conducteur spirituel chaque mois?

Le questionnaire dura un quart d'heure. Il fut clos par le crépitement de l'imprimante qui sortait les adresses des groupes spirituels qui lui conviendraient le mieux.

— Et si vous n'êtes pas satisfait du premier nom, vous avez un choix de secours,

en bas de la page.

— Au suivant, cria la préposée.

Effectivement, un premier nom "ALBIN RÉNALDI, grand gourou, de la secte des adorateurs du nombril". 3eme allée, stand 45. Et puis un autre nom, au cas où. Un gourou de secours en quelques sortes...

L'équipe de la télévision erra encore une heure parmi ce Woodstock de la secte, bazar du bizarre. Au milieu des tentes, des orchestres de musique sacrée, des groupes de méditation (comment pouvaient-ils méditer au milieu de ce vacarme!). Le jeune journaliste vit un homme, la cinquantaine, assis sur un rocher, costume cravate, regardant dans le lointain. Il portait une petite sacoche. Ce type avait l'air de s'être trompé de sortie de métro, en pleine heure de pointe.

— Bonjour Monsieur, nous faisons un reportage, vous êtes affilié à une secte?

— Non, bien entendu, je suis comme vous ici, je m'informe.

— Vous êtes journaliste?

— Non, mon nom est Jacques Colline, je suis un grand scientifique, j'écris des livres, vous ne me connaissez pas?

— Ah non, désolé.

— Ce n'est pas grave.

— Et votre domaine?

— Je suis un spécialiste des OVNI.

— Bien, très intéressant. Que pensez-vous des multiples observations qui ont été effectuées ces mois derniers.

— Voyez-vous jeune homme, les OVNIS ont toujours existé. Ils s'appelaient autrefois, feux follets, lutins, apparition de la Vierge....

— Et vous ne pensez pas qu'il y a un rapport avec d'éventuels visiteurs extraterrestres?

— Non, bien entendu. Je serais très déçu que tous ces phénomènes ne soient que le fait de quelques extraterrestres

Le petit journaliste se retourna vers son cameraman et lui dit:

— Bon, on a assez de matériel. Revenons sur Terre, J'ai vu assez de tarés aujourd'hui.

Revenir sur Terre. Voilà une bonne idée.

Hôpital militaire de Boston, le même jour.

Simon Grabstein avait été mis au secret dans un hôpital militaire de Boston. Quelques heures après son réveil humide, il avait retrouvé toute sa mobilité. La paralysie ne fut que passagère. De nombreux tests physiologiques avaient été fait sur sa personne, mais rien d'anormal ne put être décelé.

Simon, allongé sur son lit s'amusait à retrouver des motifs dans le papier peint moucheté de sa chambre. Il avait bien essayé de sortir, mais la porte était fermée à double tour, gardée par deux militaires. Il aurait voulu prévenir Carla.

Dans le courant de l'après-midi, trois hommes vinrent lui rendre visite. Deux agents du FBI, accompagnés par un militaire de haut rang qui ne se présenta pas.

— Monsieur Grabstein, nous essayons de faire toute la lumière sur cette affaire bien obscure. Vous êtes notre seul témoin.

— Comment va Hansen?

— Nous ne l'avons pas retrouvé. Il a bel et bien disparu. Que faisiez-vous dans cette voiture.

— Nous allions à New York pour préparer l'intervention de Sharff-Hansen à la grande réunion extraordinaire du conseil de sécurité. Nous avons raté l'avion de 17 heures et il a décidé de prendre sa voiture.

— Seul?

— Au départ, il pensait partir seul, mais fatigué comme il était, j'ai préféré l'accompagner. De toute façon, mon amie est en Europe actuellement et je m'ennuyais un peu. Nous conduisions à tour de rôle.

— Qui conduisait au moment de l'accident?

— Il me semble que c'est moi qui étais au volant.

— Vous n'en êtes pas sûr?

— Non, je ne me souviens plus, j'ai perdu quelque peu la mémoire, après le choc.

— Il y a eu un choc?

— Il me semble, sinon pourquoi aurais-je été retrouvé en dehors de la voiture?

— Vous avez été trouvé à deux cents mètres de l'endroit, un choc aussi violent vous aurais tué...

— Je ne sais pas. Je me suis dit que nous avons eu une collision avec le chauffard.

— Un chauffard?

— Oui, un type qui conduisait comme un fou en sens inverse, avec ses phares grand allumés.

— Et puis?

— Et puis du bleu. Ensuite, je ne me souviens plus.

Les hommes se regardèrent, un peu embêtés. Ceci ne correspondait pas tout à fait au scénario qu'ils avaient reconstruit. La voiture était intacte, pas une égratignure sur la carrosserie, la batterie vidée.

— Et ensuite?

— Ensuite votre Shérif m'a réveillé en me pissant dessus. Le reste vous le connaissez.

Tout ceci était bien mystérieux. Les trois hommes se retirèrent dans le couloir et tinrent un conseil restreint. Après quelques minutes, l'un d'entre eux dit à Simon dans l'encadrement de la porte

— Nous allons vous faire un examen complémentaire. Nous préparons tout pour demain.

— Et quel type d'examen?

— Un EHC.

— Qu'est ce que c'est que ce bidule? vous allez me disséquer?

— Non, c'est une Enquête sous Hypnose Contrôlée.

**Rome,
Le 7 Septembre 1999**

De nombreux groupes de travail avaient été constitués, qui présentaient les résultats de leur cogitation chaque fin d'après-midi. Ils étaient tous réunis dans une grande salle du Vatican, ornée de dorures, et abritant une grande table ovale où une centaine de participants pouvaient prendre place. Un grand écran de projection avait été installé en bout de table, accroché à deux angelots, de parts et d'autres de la salle qui fut autrefois la chapelle privée des Papes, jusqu'au dix-neuvième siècle. Tous ces religieux, de tous horizons confondus, cela donnait un certain cachet. La salle était protégée par de nombreux gardes suisses, formés à l'anti-terrorisme. Sous leur costume traditionnel, ils cachaient des détecteurs de métaux et des mitrailleuses. Des talkie-walkie étaient accrochés à leur hallebardes, ce qui donnait une ambiance assez bizarre, mélange de modernité et de tradition séculaire.

Les traducteurs, nombreux, étant donnée la grande diversité des participants, avaient été installés sur un balcon, où autrefois les chœurs entonnaient l'Ave-Maria. La salle était surveillée en permanence par un réseau de caméras, dont l'une était placée dans un confessionnal du seizième siècle.

Au bout de la grande table, Neuermann avait pris place sur un grand fauteuil rouge. Les débats allaient commencer.

Carla, assise en retrait, assistait à la scène et aux problèmes de protocole. Les différentes délégations avaient exigé chacune la priorité. L'ordre de préséance avait été discuté longuement. Le Saint-Père, légèrement agacé et conscient de l'urgence, avait réglé le problème en faisant rentrer les participants par des portes différentes. Les musulmans entraient à l'est, sous le transept, tournant le dos à la Mecque. Les protestants entraient à l'ouest et les catholiques au sud. Les bouddhistes acceptèrent de rentrer par n'importe quelle porte. Tout cela leur était bien égal. Seuls les juifs avaient trouvé à redire. Ils ne voulaient partager aucune entrée. Une solution fut trouvée, après de longues heures de discussions. Ils rentreraient par la porte des catholiques, mais à reculons, pour marquer leur différence. Tout ceci était assez étrange et réjouissait Carla au plus haut point.

Elle attendait l'arrivée de toutes les délégations, lorsque qu'un juif orthodoxe, dans son habit noir avec son chapeau à col de fourrure lui adressa la parole.

— Vous faites partie de l'institut des nouvelles sciences humaines, il me semble?

— C'est exact, répondit Carla, intriguée par le caractère élastique des belles boucles du Rabbin, qui montaient et descendaient, yoyos chevelus.

— Vous devez connaître mon fils alors...

— Peut-être, comment s'appelle-t-il.

— Simon. Simon Grabstein.

— Ah oui, je le connais assez bien, dit Carla avec un sourire entendu. Vous voulez de ses nouvelles?

— Moi non. Mais sa mère oui. Elle s'inquiète terriblement. Depuis un certain événement familial, nous sommes brouillés. Mais vous connaissez les mères...

Carla savait parfaitement de quoi parlait le vieil homme. Simon lui avait raconté longuement son échappée. Elle ne lui révélerait pas la nature exacte de sa relation avec Simon.

— Il va mieux, dit Carla.

— Mieux ? Pourquoi, il a eu un accident? Mon fils, ma chair, Dieu nous a punis!

— Non, pas vraiment. Mais j'ai eu des nouvelles tout à l'heure, il y a eu un événement bizarre la nuit dernière et...

Carla fut interrompue par le maître de cérémonie qui signala le commencement de débats. Tous les participants étaient invités à rejoindre leur place. Le vieux Rabbín, inquiet, se rassit, regardant Carla d'un air troublé. Puis, Neuermann prit la parole:

— Messieurs, je dois vous faire part d'une nouvelle attristante. Il semble que notre ami Hansen, l'un des piliers de l'équipe qui fit la découverte fondamentale qui est au cœur de nos discussions, ait disparu. Sa voiture a été retrouvée vide, sur une route près de Boston. Le FBI est à sa recherche et n'a pour l'instant aucune piste.

Cette annonce fut accueillie par des éclats de voix. La disparition de cet homme-clé pourrait remettre en cause le concile. Des exclamations, dans toutes les langues fusaient dans toutes les directions. Des doigts se pointèrent et des accusations furent portées entre les groupes religieux. Quelqu'un essayait de faire capoter le concile.

— Messieurs, Messieurs, je vous en prie, gardons notre calme. Ne faisons pas le jeu des ennemis de la religion. Rien n'indique qu'il y ait eu enlèvement.

Le calme revint en quelques minutes et Neuermann reprit la parole:

— Concentrons-nous sur nos débats. Ayons confiance en l'avenir.

La nouvelle théorie sur la vie après la mort avait été présentée par Carla de telle façon que chacune des religions pouvaient y calquer son système de croyances. Très habilement, en ménageant toutes les sensibilités, un premier consensus avait été atteint. A chacun son au-delà, en fonction de sa religion.

Si la conscience biologique avait les mêmes fractures que les continents de la planète, alors il y aurait des continents ou le purgatoire, suivi par une béatitude, constituant le devenir post-mortem des êtres humains. L'Asie privilégierait la réincarnation. Les musulmans avaient eux aussi trouvé leur place dans ce système, mais discutaient encore de la place privilégiée que prenait leurs martyrs.

Puis vint la question des athées. Quel paradis leur était réservé?

La question fut longuement débattue, quand Neuermann souhaita prendre la parole

— Mes frères, concernant les athées, je fais le raisonnement suivant: si notre concile porte ses fruits, si nous arrivons à coupler science et religion, alors les athées devront se

faire une raison et entrer dans l'une de nos églises. Nos dogmes sont appuyés par une théorie scientifique et rationnelle. Rester dans l'athéisme signifieraient pour eux la perte de leur âme.

Carla fut très surprise par le changement de ton de Neuermann. Viscéralement athée, elle n'avait aucune envie de rejoindre l'une des églises présentes au Concile. Pourquoi pratiquer Dieu dans un système? Athéisme ne signifie pas absence de spiritualité. Pour la première fois, elle se sentit très mal à l'aise, face à l'intolérance des religieux. Son malaise fut à son comble lorsqu'elle comprit que la plupart des participants étaient de l'avis de Neuermann.

En signe de contestation, Carla se leva et quitta la pièce bruyamment.

**Boston, hôpital militaire,
le 8 Septembre.**

Simon avait été emmené dans une petite salle, assez confortable, avec un grand bureau et un canapé. Plusieurs fauteuils de cuir complétaient l'ameublement de la pièce. Les trois hommes de l'avant-veille l'accompagnaient, ainsi qu'un autre, probablement un médecin, puisqu'il portait une blouse blanche.

Simon fut invité à s'asseoir. Il se cala confortablement dans le grand fauteuil.

— Vous ne me faites pas allonger sur le divan? demanda-t-il amusé.

— Nous ne faisons pas une psychanalyse. Restez calme je vous prie et détendez-vous.

Comment se détendre avec deux cerbères devant la porte et trois grands gaillards, debout, bras croisés, l'air patibulaire.

— J'ai l'impression de passer sur la chaise électrique!

— Détendez-vous, je vous prie. Je vais vous faire entrer en état d'hypnose. Mais pour cela j'ai besoin de votre aide. Comptez lentement de 99 à 1.

— 99, 98, 97, 96,...

— Vous vous détendez, vous ne pensez plus à rien qu'à ces chiffres...

— 86, 85, 84, 83, nous n'irons plus au bois.

— Monsieur Grabstein. Je vous demande un peu de sérieux. Vous ne me facilitez pas la tâche! Calmez-vous et laissez votre humour mal placé au vestiaire... Re commençons.

— 99, 98, 97, 96,... excusez-moi, mais compter comme ça à reculons, c'est complètement ridicule.

— Grabstein, dit l'un des hommes, il est de votre intérêt de collaborer.

— Oui, mais votre médecin me fait penser à mon oncle Salomon, le psychiatre, qui est un joyeux drille. C'est dur de se concentrer dans ces conditions.

Le médecin se frotta le coin des yeux. L'endormissement n'allait pas être facile.

— Monsieur Grabstein, reprenez-vous. Et recommencez à compter.

— 99, 98, 97, 96... non vraiment, je n'y arrive pas.

— Mais enfin, concentrez-vous nom d'une pipe!

— Mais vous me dites de penser à rien, et maintenant de me concentrer. Vous êtes marrant, vous.

— Cela pourrait-il vous aider si vous comptiez en hébreu?

— En hébreu, vous n'y songez pas. L'hébreu est réservé à la prière. Je veux bien compter en yiddish pour vous faire plaisir, mais faites sortir les trois gorilles.

Les trois gorilles sortirent de la pièce et Simon recommença à compter dans sa langue natale

— 99... 98... 97... 96.....

Il ânonnait les chiffres et se voyait au mur des lamentations, 83... 82... 81, avec son Père le tenant par la main. 73...72.. 71... 70... tous ses hommes, en habits noir se courbant de manière répétée, 45... 44... 43... pour oublier, pour entrer en transe, pour... 34... 33... 32... son père, sa mère en blanc, un gâteau d'anniversaire, la synagogue, Eve, le pommier... un squelette. 12... 11... 10... 9...

Simon avait maintenant les yeux fermés.

- Je vais compter jusqu'à trois, et à trois vous ouvrirez les yeux.
- Comment vous appelez vous?
- Simon Grabstein.
- Ou habitez-vous?
- A Jérusalem, dans la vieille ville.

Le médecin se leva et fit signe aux trois hommes qui rentrèrent à nouveau. Un magnétophone placé sur la table fut mis en route. Le petit bruit du moteur emplissait la pièce. La bande se déroulait et attendait les déclarations de Simon.

- Vous êtes en voiture, avec Hansen... vous souvenez-vous?
- Oui.
- Qui conduit?
- Moi. La radio est cassée. Je m'ennuie.
- Quelle heure est-il?
- Vingt-trois heures.
- Vous revoyez le chauffard, face à vous
- L'imbécile, il va nous foncer dedans à plein pot... je klaxonne. Le choc est inévitable... bleu... bleu.... mes yeux ne voient que du bleu.

Simon était très agité dans son fauteuil, il revivait la scène avec la même émotion..

- Il y a un choc?
- Non, la voiture décélère rapidement. Ma ceinture de sécurité me fait mal. J'ai mal à la tête. Le moteur est arrêté. Tout est bleu... j'ai peur... les portières s'ouvrent. Je sens une présence.
- Combien de personnes?
- Une, deux... des pas... un claquement... on m'appuie quelque chose sur la tempe... j'ai mal... je suis électrocuté... non, maman, non, je ne remettrai plus les doigts dans la prise.... j'ai peur... je... je...
- Simon, reprenez-vous!
- J'ai mal, j'ai peur... ma joue est chaude...le shérif est au-dessus de moi...
- Et avant?
- Bleu... avant c'est bleu, la voiture bleue...les phares... j'ai mal à la tête.

Le médecin fit un petit signe négatif de la tête en direction des trois hommes. Simon ne se souviendrait d'aucun autre détail. Il fut réveillé, dans un grand état de fatigue nerveuse. En émergeant de l'hypnose, le praticien lui demanda

- Comment vous sentez vous?
- Mal. J'ai mal partout. Je ne peux plus bouger.

Simon était à nouveau paralysé.

New York, le Siège de l'ONU, le 10 Septembre 1999

La crise internationale avait pris de l'ampleur. Les deux tiers de la population africaine migraient vers le nord. Le sang avait coulé abondamment au Soudan, où des mercenaires européens, chargés de défendre des réserves de blé, avaient usé de leurs armes. On comptait plus de deux mille morts, les soldats de carrière ayant simplement vidé leurs munitions sur une foule passive, qui convergeait vers les silos. Mais plus grave encore, les migrants, à bout de force et minés par la faim périssaient par milliers. Le pourrissement des cadavres avait déclenché plusieurs épidémies de choléra. Ce thème, ainsi que la disparition de Sharff-Hansen alimentait les discussions dans les couloirs de Nations-Unies.

Le premier à parler aujourd'hui fut le président Tchèque, Josef Pavel. Il avait une réputation d'humaniste qu'il avait bâtie sur des années de lutte pacifique face au régime communiste de son pays. Agé de soixante ans, il avait passé une bonne partie de sa vie dans les geôles de la dictature. Pavel avait l'honneur d'ouvrir la session et de dégager les thèmes des discussions. Aussi, son discours était-il très attendu²⁷.

Pavel monta les marches de l'estrade et installa ses notes sur le podium. Le silence qui s'établissait l'invita à commencer.

— Des penseurs affirment que si l'ère moderne a commencé avec la découverte de l'Amérique, elle a également pris fin en Amérique, en 1969, quand celle-ci a envoyé les premiers hommes sur la Lune. C'est de ce moment historique, dit-on, qu'on peut dater le début d'une nouvelle époque de la vie humaine. Cette hypothèse est justifiée.

Nombreux sont les signes indiquant que nous traversons une phase historique de transition, comme si nous étions en train d'assister à la mort d'une époque, comme si quelque chose était en train de tomber en morceaux, de se décomposer, de se vider de sa substance, et que des ruines de ce processus émerge quelque chose de nouveau, sans que nul n'en ait réellement conscience.

Cet état de restructuration fondamentale des valeurs a des précédents historiques; on peut y voir une analogie avec la fin du monde antique, qui a donné naissance au Moyen-âge, ainsi qu'à la Renaissance, qui a ouvert les portes de la modernité. De telles périodes de transition se distinguent par le mélange et la perméabilité toute particulière des cultures, par le caractère pluraliste ou parallèle des mondes spirituels. Ce sont des époques qui voient s'effondrer tous les systèmes de valeurs établies.

Les hommes politiques sont préoccupés, à juste titre, par la question de savoir quelle clef de survie de notre civilisation mondiale— qui apparaît si clairement comme une civilisation multiculturelle— quels mécanismes globalement acceptables de coexistence pacifique il nous faut construire et sur quels principes il faut les fonder.

Ces questions ont été exceptionnellement mises en lumière par les deux événements les plus importants de la deuxième moitié du vingtième siècle, à savoir la

²⁷ Ce discours a été réellement prononcé par Wlasklav Havel, le président Tchèque, en 1994 à Boston. Il prend ici une place qui lui est due puisque les idées évoquées dans ce discours ont été l'une des motivations à l'origine de ce livre. Il ne m'en voudra pas, je l'espère, si je reproduis ici son texte original.

fin de la domination coloniale et la chute du communisme. L'ordre mondial artificiellement créé au cours des décennies précédentes s'est effondré et un système nouveau et plus juste n'a pas encore émergé. Ainsi, la création d'un nouveau modèle de coexistence des différentes cultures, nations, races et conceptions religieuses, dans le cadre d'une civilisation caractérisée par l'interconnexion, devient la tâche politique principale de cette fin de millénaire.

Paradoxalement, ce qui pourrait nous faire retrouver l'inspiration perdue peut aujourd'hui être rencontrée, entre autre, dans la science. Dans une science nouvelle, disons une science post-moderne, une science qui déboucherait sur une pensée qui lui permettrait, en un certain sens, de dépasser ses propres limites. Je voudrais citer deux exemples.

Le premier, bien connu, est celui du principe dit "anthropique". Ses auteurs nous font remarquer que parmi les nombreuses possibilités d'évolution de la matière, l'univers semble avoir choisi la seule qui ait permis à la vie de naître en son sein.

Cela ne constitue pas nécessairement la preuve que le but de l'univers soit dès son origine de pouvoir se contempler un jour lui-même à travers nos yeux. Mais si ce n'est pas le cas, quelle autre explication trouver?

Je crois que cela nous ramène à une idée, peut-être aussi vieille que l'humanité elle-même, à savoir que nous ne sommes pas le produit du hasard, du caprice microscopique d'une poussière surgie des entrailles infinies de l'espace cosmique, mais que nous sommes mystérieusement reliés à l'univers tout entier, comme un miroir où se refléterait, où se projetterait l'intégralité de son évolution. Tant que nous ne pouvons penser n'être qu'une espèce de misérable mousse poussée sur un objet volant, parmi d'autres qui resteraient vierges de toute excroissance organique, la question restait explicable pour la science classique. Mais à partir du moment où nous sommes reliés à l'univers tout entier, la science arrive à l'extrême limite de ses compétences. Etant fondée sur la recherche de lois générales, elle ne sait que faire de la singularité, du particulier.

L'univers est un événement unique, un récit unique, et nous sommes, pour l'instant, son unique conclusion.

Mais les événements et les récits uniques sont le privilège de la poésie, non de la science. En formulant le principe anthropique, la science contemporaine se retrouve donc au carrefour entre théorème et narration, entre science et mythe. Mais ce faisant, paradoxalement, elle revient vers l'homme et lui rend l'intégrité perdue sous une autre forme, en lui offrant un nouvel ancrage avec l'univers.

Le deuxième exemple est celui que nous fournit la théorie de Gaïa. Cette théorie suggère que les couches organiques et inorganiques de la Terre constitueraient un unique système, une espèce de meta-organisme, une planète vivante— Gaïa— ainsi nommée d'après la déesse archaïque qui, en tant qu'archétype de la Terre-mère, est peut-être présente dans toutes les religions. Selon la théorie de Gaïa, nous n'existerions pas seulement pour nous-mêmes. Partie intégrante de cette planète, entité transcendante, nous serions responsables de ce que nous ferions pour elle. Si nous la menaçons, elle pourrait se débarrasser de nous dans l'intérêt d'une valeur plus élevée, qui serait la vie en tant que telle. En quoi consiste l'inspiration que peuvent nous apporter le principe anthropique et la théorie de Gaïa? En quelque chose d'extrêmement simple : tous deux rappellent à l'homme, en langage moderne, ce dont il a toujours eu l'intuition, ce qu'il a depuis longtemps projeté dans ses mythes oubliés et qui depuis toujours, peut-être, repose dans ses mythes sous forme d'archétypes divers. A savoir la conscience de son propre ancrage à la Terre et à l'Univers, la conscience de

se retrouver ici-bas non seulement pour lui-même, mais d'être partie intégrante d'une totalité plus vaste et mystérieuse à laquelle il conviendrait de ne pas faire offense. Cette conscience oubliée est retranscrite à travers les symboles de toutes les cultures; il s'agit d'un des fondements mêmes de la capacité qu'a l'homme de se comprendre lui-même, de comprendre la place qui lui revient dans le monde et de comprendre le monde lui-même en tant que tel.

Un philosophe de réputation fort controversée a prononcé il y a déjà très longtemps une phrase célèbre: " Désormais, seul un dieu peut nous sauver²⁸ ". En fait, la véritable espérance de l'homme repose peut-être dans l'assurance renouvelée de son ancrage terrestre et cosmique, dans la conscience et la capacité croissante de la transcendance spécifique qui s'épanouit à travers cette assurance. Les hommes politiques peuvent nous répéter mille fois ans les forums internationaux que le fondement d'un nouvel ordre mondial doit reposer sur le respect généralisé des droits de l'homme, cela n'aura aucun effet concret tant que cet impératif ne naîtra pas du respect de l'homme envers le miracle de l'être, envers le miracle de l'Univers, envers le miracle de la nature, envers le miracle de sa propre existence.

Ne peut véritablement estimer son prochain— et donc respecter ses droits— que celui qui s'incline devant l'autorité de l'ordre universel, devant celle de la création, et qui réussit à apprécier le droit d'en faire partie et de la partager avec d'autres. Il s'en suit logiquement que la voie la plus sûre pour atteindre la coexistence pacifique et la collaboration créative dans notre monde multiculturel doit avoir pour principe ce qui est un point de départ et le prémisses de toutes les cultures, et ce qui est le plus profondément inscrit au plus intime du cœur de la raison humaine. Transcendance comme une main compréhensive tendue à un proche, à un étranger, à la communauté humaine, à tous les êtres vivants, à la nature, à l'Univers. Transcendance comme nécessité profondément et joyeusement vécue de se trouver en harmonie y compris avec ce qui n'est pas nous-mêmes, que nous ne comprenons pas, qui semble éloigné dans l'espace et dans le temps, mais avec quoi nous sommes malgré tout mystérieusement unis parce que membres d'un unique et même monde. Transcendance comme unique alternative réelle à l'extinction.

Je vous remercie.

Pavel n'avait plus à prouver ses talents de romancier, pas plus que de critique acerbe et d'auteur de pamphlets au vitriol, jetés à la face d'une dictature. Par contre, il avait aujourd'hui montré qu'il avait l'étoffe d'un chef d'état, d'un politicien éclairé. Les futurs livres d'histoire diraient de lui : ce fut un grand homme.

Son allocution entraîna une salve d'applaudissements de plus de dix minutes. Les délégués n'applaudissaient pas l'auteur (ni l'acteur) mais les idées, le contenu. Il avait exprimé de manière concise les espérances des hommes et échafaudé une solution, ce que les religions ne proposent plus depuis deux millénaires.

Il avait compris la vision de Hansen, celle d'une nouvelle science, ce qu'il appelait une science post-moderne. Il avait également compris que les nouvelles théories sur la

²⁸ Martin Heidegger

conscience biologique pourraient être le liant entre tous les hommes, qu'il appelait transcendance.

Le président des Etats-Unis avait lu l'essentiel du discours de Pavel. Il se fit cependant expliquer certains passages par ses conseillers. L'un d'entre eux restait impavide. Le général Johnson, peu ému par l'humanisme du président Tchèque, n'avait retenu qu'une phrase:

de se trouver en harmonie y compris avec ce qui n'est pas nous-mêmes, que nous ne comprenons pas, qui semble éloigné dans l'espace et dans le temps, mais avec quoi nous sommes malgré tout mystérieusement unis parce que membres d'un unique et même monde

Qu'est-ce que cela cachait? Son président, longtemps convaincu de la nécessité du secret, avait-il changé d'avis? Johnson se sentit très mal à l'aise.

Rome, le 15 Septembre 1999

Même si de grands pas dans les négociations du concile avaient été franchis, un accord final n'était pas en vue. Neuermann savait que le temps n'était plus aux palabres. Il avait donné rendez-vous, cette nuit-là à trois autres grands religieux très influents. Le lieu fixé était un endroit désert du Vatican: le plafond de la chapelle Sixtine était en restauration depuis plusieurs mois et les touristes avaient laissé la place aux échafaudages. Dans la pénombre, Neuermann attendait les représentants des différentes congrégations. La chapelle était dans l'ombre, à peine adoucie par les lumières de la ville sainte qui passait à travers les vitraux. Le Saint-Père s'assit sur une petite chaise dans la travée et attendit.

Quelques pas se firent entendre dans la sacristie, puis trois hommes entrèrent, silencieux. Un grand Lama tibétain, Le grand Rabbin de Jérusalem et un Imam Sunnite. Neuermann leur fit signe, et ils vinrent s'asseoir sans cérémonie sur les chaises en face de l'autel.

— Messieurs, dit Neuermann dans la langue d'Oscar Wilde, je suis désolé de devoir prendre ces précautions, mais il faut nous garder des oreilles indiscrètes. Ici, nous sommes en lieu sûr. Cependant, je vous demande de ne pas élever la voix. Les plafonds sont hauts et donc très sonores.

— Quelle hauteur, le plafond? demanda le Rabbin.

— Je n'en ai aucune idée. Mas l'heure n'est pas à une visite guidée de la chapelle.

— Ce n'est pas pour visiter, c'est pour savoir si je dois rester la tête couverte ou non. Je suis très strict, et dans nos coutumes juives, le port du chapeau est codé en fonction de la hauteur de la pièce.

— Laissons nos coutumes de côté ce soir et parlons de l'essentiel.

— De Dieu? demanda le grand Imam.

— Non. De la religion.

— Vous parlez de la religion au singulier, renchérit le musulman, et c'est ce qui m'inquiète depuis le début du concile. Vous semblez vouloir une grande unification.

— Détrompez-vous, je ne tiens pas à unifier nos pratiques. Mais force est de reconnaître qu'elles ont toutes des points communs.

— Et des différences fondamentales! s'écria le Rabbin.

— Bien entendu, dit Neuermann tout bas qui voulait ramener le calme dans la discussion. Notamment ce qui concerne la survivance de l'âme. Mais ce qui me rend confiant en l'avenir, c'est que la découverte de Hansen nous permet de les intégrer dans le même modèle.

— Et bien, si cela vous rassure, dit l'israélite, moi cette découverte m'effraie. Jusqu'ici la science n'avait pas touché au divin, au transcendantal. Mais maintenant... N'oubliez pas ce que fut le résultat du siècle des lumières, les idées de Voltaire et de Diderot, le rationalisme...

— Qu'entendez-vous par là?

— Mais l'apparition de la démocratie, la séparation de l'église et de l'état. La révolution Française.

— C'est un problème qui n'est pas d'actualité pour nous les musulmans. Nous ne perdons pas de pouvoir. Peut-être est-ce le cas de la religion chrétienne, mais pas la

notre. Chez vous, occidentaux, vous êtes aveuglés par la démocratie. Vous vous éloignez de la vérité.

— Détrompez-vous répondit Neuermann au religieux musulman. Le désarroi religieux est le même chez vous. La différence est que le régime démocratique leur permet de l'exprimer, ce qui n'est pas toujours le cas dans les pays où se pratique votre religion.

— De toute façon, la démocratie est antireligieuse, surenchérit le Rabbin. La faiblesse de la religion chrétienne est de ne pas avoir de mode de gouvernement décrit dans vos livres saints. Si vous en étiez resté à la première version de la bible, l'ancien testament, vous auriez toutes les indications pour diriger un peuple.

— C'est également le cas de la religion musulmane. Nous avons des règles religieuses pour la politique.

La discussion continua encore quelques instants sur le thème politique et religion. Puis Neuermann, repris l'initiative:

— Je vois que nous sommes tous en principe d'accord. Le péril nouveau est la science, un humanisme trop prononcé.

Les quatre hommes se regardèrent. Le Lama, qui jusqu'à présent avait suivi les débats silencieusement, fit une petite moue approbatrice. Neuermann se leva et ramassa un petit paquet qu'il avait posé au pied de sa chaise et auquel personne n'avait prêté attention.

Il se dirigea vers une table en bois utilisées par les artisans en charge de la restauration de la chapelle. Plusieurs outils de tailleurs de pierre furent écartés, et Neuermann déplia un grand document sur la place ainsi rendue libre. Les quatre hommes s'en approchèrent. Neuermann sortit un petit crayon de sa poche et alluma la lampe d'architecte fixée à l'un des pieds de la table. Il commença alors à tracer des frontières sur la carte du monde.

Le lendemain, Neuermann se dirigeait vers la salle de réunion lorsqu'il croisa Carla. La conversation commença par de petite banalités d'usage, puis soudain Le Saint-Père prit les devants et en guise de réponse à son départ précipité de l'autre jour, il lui dit:

— Vous êtes jeune. Faites confiance à un vieux connaisseur de l'âme humaine comme moi. Je suis intimement convaincu que les hommes doivent pratiquer leur

spiritualité en commun. Tous les hommes. Peu importe qu'ils entrent dans une église, une synagogue ou une mosquée. Mais ils doivent pratiquer une religion. Les nouvelles théories que vous évoquez, ne doivent pas être enseignées dans les Universités. Ces enseignements, profondément mystérieux sont l'apanage du guide spirituel. Vous et vos collègues, avez découvert par la rationalité ce que nous, spirituels, savons depuis deux mille ans. Je ne vois dans vos travaux qu'une sublime confirmation. Mais une recherche plus avant, pour une humanité qui n'y est pas préparée, ne ferait que mettre en danger notre planète.

Carla avait compris le message. L'église, les églises, voulaient mettre main basse sur les recherches et les arrêter. Peut-être étaient-elles à l'origine de la disparition de Sharff-Hansen? Ce doute effleura l'esprit de Carla qui en conçut une grande crainte. Elle décida de rentrer immédiatement à Yale pour rejoindre Simon.

De retour à l'institut, elle assista à une réunion de crise organisée par Sergueï Babaev. La disparition du diplomate danois avait plongé tous les membres de l'institut dans un trouble profond. Sans leur patron, quel était l'avenir de leurs recherches? Mais la nouvelle de la disparition de Simon, la plaça dans le plus grand désarroi. Que lui était-il arrivé. Carla ne parvint pas à pleurer, mais une grosse boule lui serrerait dorénavant la gorge, d'autant plus que Babaev avait une triste nouvelle à annoncer.

— Mes amis dit-il, je dois vous faire part d'une triste nouvelle. Les organismes chargés de l'enquête, entre autre le FBI, nous ont appris il y a deux jours que Simon Grabstein qui se trouvait dans la voiture au moment de l'accident, avait sombré dans un coma profond, consécutif du choc subi lors de l'accident. Par ailleurs, le corps de Hansen n'a pu être retrouvé. Les enquêteurs pensent qu'il aurait pu s'en sortir indemne, mais que, sous le choc, il a pu errer et s'enliser dans l'un des marais avoisinant le lieu de l'accident. Les recherches continuent en ce sens.

Les membres de l'institut accueillirent cette nouvelle avec effroi.

— C'est incroyable, toute cette histoire ne tient pas debout! Il a été enlevé par la CIA... s'exclama l'un des économistes du groupe.

— Messieurs, gardons notre sang froid. Je suis aussi inquiet que vous. Mais si notre ami était parmi nous aujourd'hui, il souhaiterait que nous continuions nos recherches.

— Vous parlez de lui comme s'il était mort!

— Malheureusement, les espoirs de le retrouver vivant sont faibles. Rendons-nous à l'évidence. Mais je vous propose de passer à la suite de notre réunion : la présentation de résultats nouveaux.

Les expériences de télépathie sous résonance magnétique nucléaire avaient été poursuivies. Les résultats de la première expérience avec Carla et Sharff-Hansen avaient été répétées avec tous les "cobayes" du Dream-Laboratory de Babaev. Des résultats encore plus clairs avaient été effectivement obtenus entre membres ayant une origine ethnique commune. Par ailleurs, les expériences sur le krypton avaient pris une autre tournure. Claude avait examiné avec plus de précision ces atomes de gaz rare, en utilisant une méthode de diffraction laser.

— Messieurs dit il, je suis assez perturbé par ce que nous avons mesuré. Des

atomes de krypton ont été prélevés avec difficulté de l'hypophyse de différents animaux de laboratoire. La difficulté est l'isolement de ces atomes. Nous avons dû mettre au point une méthode de filtrage à base de tamis moléculaires, ainsi que différentes phases d'oxydation des autres corps organiques qui perturbaient l'observation. De plus tout ce processus doit être rapide, sans quoi les atomes reviennent à un état normal. Ceci dit, nous avons constaté un comportement étrange de leur cortège électronique.

Quelques visages ronds dans l'assistance, incitèrent le physicien à faire un peu de théorie.

— Un atome est constitué par un noyau, lui-même formé de neutrons et de protons. Autour de ce noyau gravitent des électrons. La position de ces électrons ne peut être connue avec précision, en vertu du principe d'incertitude d'Heisenberg. A un instant t , on ne peut pas dire où ils se trouvent exactement. Par contre, il est possible d'associer à chaque point de l'espace autour du noyau, une probabilité, où si vous voulez un pourcentage de chance pour que l'électron se trouve à cet endroit. Ces lois de probabilités sont édictées par la fameuse équation de Schrödinger. Ceci étant, nous sommes en mesure d'affirmer aujourd'hui que les électrons du krypton, peu après extraction du corps vivant, ne suivent plus les lois bien établies de la mécanique quantique.

— Vous remettez en cause l'un des fondements de notre physique moderne?

— Et bien, euh... oui, nous sommes bien obligés. Car voyez vous, les électrons gravitent autour du noyau selon une période bien précise et des orbites très particulières qui ne sont pas décrites par l'équation de Schrödinger.

— En bref, dit Babaev, ils violent effectivement le principe d'incertitude d'Heisenberg..

— Oui, force m'est de le reconnaître, dit Claude, quelque peu gêné à cette idée.

Carla souriait tristement dans un coin de la salle. Ainsi, toutes les informations de mystérieuses lettres s'étaient révélées exactes. Leurs auteurs avaient, par son intermédiaire, et celui des membres de l'institut ouvert de nouvelles voies pour la science terrestre. Mais qui pouvaient bien être ces types?

**Washington,
le 2 Octobre 1999,**

Dans le grand salon ovale de la Maison Blanche régnait une agitation inhabituelle. La crise de la société américaine avait pris de l'ampleur.

Les grandes villes étaient systématiquement le lieu de batailles rangées entre bandes. Nombre d'habitants avaient rejoint la campagne et les grands centres industriels étaient paralysés, faute de main d'œuvre. Les transports étaient fortement perturbés par des alertes à la bombe incessantes. Malheureusement, celles-ci étaient fondées et de nombreuses explosions avaient déjà tué des dizaines de personnes.

Le président des Etats-Unis ne savait plus où donner du communiqué. Ses appels au calme journaliers ne servaient plus à rien. Le monde occidental, à son tour entrait dans le chaos.

Sur la Place Rouge, de nombreuses personnes se prosternaient devant le tombeau de Lénine. Longtemps sous le joug du communisme, les vieux avaient appris à adorer cette idole. Ils retrouvaient là un réflexe du passé, essayant de se raccrocher au souvenir d'une époque, où ils furent certes privés de liberté, mais où la société était stable.

La Chine et la Corée étaient entrées en conflit, un petit différent de frontière s'étant infecté. Les deux seules dictatures, encore réunies sous le signe du communisme, se faisaient face aujourd'hui et se menaçaient mutuellement de leurs bombes atomiques.

Aussi, lorsque qu'une demande d'entretien de la part du Vatican arriva, le président n'y porta pas grande attention. Il fallu l'insistance de deux évêques pour qu'une conférence vidéo soit organisée.

Un des évêques responsables de cette prestation s'adressa à lui en ces termes, à travers l'écran vidéo :

— Mon fils, je sais que vous êtes occupé et je vous remercie de bien vouloir m'accorder ces quelques minutes d'attention. Mais ce que j'ai à vous proposer pourrait résoudre tous vos problèmes et ceux de l'humanité.

— Soit, mais soyez bref, je vous en conjure, j'ai une allocution dans vingt minutes et je n'ai pas encore lu le texte rédigé par mes conseillers.

— Je serai bref, soyez sans craintes, d'autant plus que je ne vous expliquerai pas la solution élaborée par notre Concile maintenant. Je souhaitais juste votre accord quant à l'organisation d'une conférence secrète, au sommet, avec quelques hommes d'état influents.

— Quitter le territoire des Etats-Unis actuellement... J'hésite.

— Nous pourrions très bien organiser cette rencontre chez vous, sur votre territoire.

— Nous verrons. Mais qu'elle est votre solution? En quelques mots?

— En quelques mots? C'est impossible de vous répondre comme cela. Une telle réponse doit être préparée longuement, ainsi qu'un plan. Un plan spirituel. Pour toute la planète.

Les conseillers se regardèrent, puis glissèrent une note sur le bureau du président, qui la lut. Il s'adossa quelques instants et mit ses mains croisées devant sa bouche. Ce geste fut pris, par les personnes présentes dans le bureau, comme un signe de réflexion. En fait, il avait introduit son pouce droit dans sa bouche et le suçait goulûment. Il en avait assez de prendre des décisions. Il en avait assez de tout ce fatras. Il allait prendre la première fusée de la NASA et filer en direction de la lune.

Yale, le 4 Novembre

L'institut des nouvelles sciences humaines était assiégé par des milliers de personnes voulant participer aux expériences de Babaev. De grandes banderoles avaient été accrochées par les manifestants. Carla, de la fenêtre de son bureau essayait de les déchiffrer à travers les grilles et les arbres de l'Université

Faites nous entrer dans l'âme biologique

ou bien

Nous aussi nous voulons toucher Dieu.

— Ils sont devenus fous! dit Carla à Sergueï Babaev.

Celui-ci avait un tout nouveau sourire. Profitant de son séjour aux Etats-Unis et de son salaire, très important pour un russe en exil, il s'était refait faire une dentition parfaite et essayait son nouveau dentier en croquant une pomme à pleines dents.

Nous sommes tous les fils de Dieu, rendez nous Hansen!

hurlait un manifestant dont les cris, transportés par le vent arrivèrent jusqu'aux fenêtres du bureau.

— Eh, oui, nous sommes tous les créations de Dieu, dit Babaev avec un sourire, sauf mes dents qui viennent de chez Steinway!

Babaev avait retiré sa prothèse et en admirait la blancheur et la régularité. Effectivement, elles avaient tout du clavier de piano.

— Babaev, comment pouvez vous plaisanter dans un moment pareil? L'institut est assailli par des hordes de mystiques et vous regardez l'émail de vos dents, qui sortent tout droit d'une publicité pour une poudre à récurer.

— Que voulez-vous, Carla, le monde est fasciné par notre découverte. Ils veulent tous en profiter. Hansen est leur messie.

— Si j'avais su que cela se passerait comme cela, nous aurions gardé le secret sur nos travaux..

— Cette réaction est normale. L'homme a besoin de spirituel et il croit de moins en moins aux religions. Dans ce vide spirituel, seule la science est encore crédible.

— Vous trouvez, dit Carla? La science est elle aussi une sorte de religion, un système de croyance. D'ailleurs, j'ai toujours considéré les centres de recherche comme des monastères. Claude me racontait qu'il avait fait un séjour au CERN, qui abrite un grand accélérateur de particules, à Genève. Il m'a raconté que les physiciens là-bas, travaillent, mangent et dorment dans un univers clos, une sorte de temple entièrement dédié à la science, sans qu'ils aient besoin d'avoir un contact avec le monde extérieur. Moi j'appelle ça un monastère.

— Calmez-vous Carla. La science touche pour la première fois au domaine

spirituel. C'est normal que les populations s'affolent et en demande plus...

— J'ai bien l'impression que nous avons ouvert la boîte de Pandore.

Effectivement, les découvertes de l'institut avaient déclenché dans le monde une crise profonde. Les fondements même de la religion étaient ébranlés, et l'on ne comptait plus les attaques contres les symboles religieux.

Des moines grecs, dans leur abbaye perchée sur des pitons rocheux inaccessibles s'étaient refermés sur eux-mêmes, utilisant les défenses que leurs prédécesseurs, quelques siècles plus tôt, destinaient aux barbares.

Les pays Hindouistes restaient quelque peu épargnés. Effectivement, la méditation comme moyen de toucher le transcendant est ancrée dans leur pratique depuis l'enseignement du Bouddha. Ils avaient simplement considéré la découverte comme une confirmation de leur croyance.

Mais le pays le plus sérieusement touché restait les Etats-Unis. De nombreux groupes de méditation collective s'étaient formés un peu partout. Le plus grand se trouvait aux pieds de la statue de Washington, dans la ville à laquelle il avait donné son nom. Rappelant les grandes heures du "flower power" des hippies, les pelouses du parc étaient couvertes de gens, dans la position du lotus, poussant des "Ohmmm", technique bien connue des Yogis.

Mais, cette avalanche de spiritualisme, de spiritueux de toute sorte avait surtout été déclenchée par la disparition de Sharff-Hansen. Il avait été perçu comme un homme nouveau, ayant montré une direction pour l'avenir. Déjà, une secte californienne l'avait érigé en nouveau messie, et vendait des stages de méditation à travers lesquelles les participants pouvaient accéder à son esprit dans la conscience biologique.

Carla avait accueilli cette nouvelle forme de foi par un haussement d'épaules navré. Hansen lui manquait à elle aussi. Comme c'est bien souvent le cas, elle avait pris conscience de l'amitié qu'elle lui portait, après sa disparition.

Exténuée par les événements, elle fut prise d'un léger malaise et s'allongea. Son étourdissement fit place rapidement au sommeil.

Au même moment, Simon rêvait, bloqué dans son lit d'hôpital. De multiples sensations l'envahirent, une grande sérénité, une certaine idée du bonheur. Il ressentait la présence de Carla, mais avant tout il avait l'impression d'exister pleinement en tant qu'homme. Il vivait un moment d'une grande intensité, vibrant avec Carla, comme si un lien qui existerait dorénavant entre eux, qui subsisterait bien après son réveil.

Il y avait maintenant entre Simon et Carla quelques atomes de krypton en guise de trait-d'union.

Une petite île norvégienne, près de Bergen, le 7 décembre 1999

La réunion secrète proposée par Neuermann avait été organisée sur une petite île norvégienne de la mer du nord, près de Bergen. Un petit quart d'heure de bateau la reliait à la terre ferme, mais certains participants avaient choisi la voie des airs pour se rendre à cette réunion capitale.

L'île était entourée d'une mince forêt de bouleaux qui donnait au paysage, sous le soleil rasant du nord, une tonalité très scandinave. Un chemin sablonneux menait à la grande maison placée sur haut de l'île. Une maison en bois blanc, dont les poutres, peintes en rouge, lui donnaient des allures de maison de poupée. Le ciel bleu de cette fin d'après-midi, se perdant sur la mer du nord, ajoutait à la scène des allures de carte postale touristique, et c'est d'ailleurs pourquoi le gouvernement norvégien utilisait cet endroit à des fins diplomatiques. On s'y sentait bien et le pire des intégristes se serait laissé aller à faire des concessions. Les norvégiens y démontrèrent leur sagesse nordique lors de la confrontation entre les israéliens et les palestiniens, puisque c'est à cet endroit même que les premiers contacts entre les opposants eurent lieu.²⁹

Les participants à la réunion étaient peu nombreux. Le président des Etats-Unis, et Madame, étaient arrivés la veille. Neuermann fut le dernier à prendre pied sur l'île. D'autres chefs d'états, notamment africains, avaient été invités, ainsi que le président tchèque Pavel.

Une grande table avait été dressée dans la salle à manger de l'ancienne demeure, qui fut autrefois le lieu de prédilection d'un grand marchand norvégien. Les dorures et les décorations contrastaient avec la simplicité de l'architecture des lieux.

Neuermann s'assit et, d'un petit geste dont seul les papes ont le secret, invita ses hôtes à en faire autant, Il avait demandé à les rencontrer. Ils étaient là et attendaient sa proposition avec impatience.

— Messieurs, Madame, que notre monde subisse aujourd'hui une grave crise n'est plus à démontrer. Cette crise n'est pas économique, mais spirituelle. Des années durant, les organisations mondiales et les gouvernements responsables ont essayé de rationaliser les échanges, d'organiser les politiques économiques et commerciales. Mais une grande partie des hommes de cette planète en sont restés exclus. Les sociétés occidentales ont mis l'accent sur la consommation et ont présenté au monde un visage de richesse et de progrès technologique qui servirent de modèle à d'autres pays. Mais, la richesse du cœur, la spiritualité s'en trouvèrent amoindris. Pouvons-nous dire aujourd'hui que la civilisation occidentale est plus proche du bonheur que les autres? Les événements actuels sont malheureusement là pour fournir une réponse négative à cette question.

²⁹ Entre parenthèse, la sagesse nordique se fait attendre en ce qui concerne la chasse à la baleine que les Norvégiens, en compagnie des japonais, sont encore les seuls à pratiquer.

Voici quelques mois, une équipe de scientifiques, dirigée par le Sharff-Hansen fit une découverte transcendantale sur l'évolution, la vie et la mort, entre autres. Le concile œcuménique que j'ai rassemblé condamne vigoureusement cette incursion dans le domaine du divin. Car ce que ces scientifiques ont découvert, nous le prêchons depuis plusieurs millénaires.

La proposition que tous les religieux du monde entier vous font, à vous hommes politiques responsables, est la suivante:

Nous sommes prêts à nous unir et à éviter à l'avenir toute confrontation basée sur la différence de pratiques religieuses, ce qui sera un facteur déterminant pour la paix dans le monde. En contrepartie, nous souhaitons que la science reprenne sa place légitime. Médecine, Agriculture, Technologie appliquée, tant de domaines qui accroissent le bien-être de l'homme. Mais doivent être bannies toutes les recherches sur la structure biologique et génétique de notre espèce, toutes les vaines recherches à comprendre un cosmos trop vaste pour nos esprits.

Dans son infinie sagesse, Dieu nous a cloîtré sur cette Terre, nous empêchant de nous envoler vers les étoiles, en limitant nos déplacements à la vitesse de la lumière. Nous atteindrons ces espaces infinis par d'autres moyens, d'ordre spirituel. Le voyage interstellaire est irréalisable. L'homme doit apprendre à connaître sa propre planète avant de vouloir s'envoler, bien présomptueusement vers les étoiles.

Pour ce renouveau spirituel, nous avons besoin de vous, les politiques. Aidez-nous à rassembler nos brebis dans le sein de nos églises. Aidez-nous et la paix reviendra sur Terre à l'aube du troisième millénaire.

Je vous remercie.

La très courte déclaration du Pape plongea les participants dans l'embarras. Sa proposition était claire et débouchait sur un changement radical des modes de gouvernement. Le premier à reprendre la parole fut le président des Etats-Unis.

— Eh bien,.. je conçois que ce que vous proposez soit audacieux... peut-être la grave crise que nous traversons demande de recourir à des moyens aussi radicaux. Je souhaiterais pour ma part demander l'avis de mes conseillers...

— Moi je suis d'accord! Il faut retrouver nos bonnes vieilles valeurs. La télévision et tout le fourbi technologique de la science nous ont pervertis, dit la femme du président, bigote parmi les bigotes, qui jouait à la Maison Blanche le rôle de madame de Maintenon à Versailles.

L'assemblée se regardait, si l'un des hommes les plus puissants de la Terre était pour, ou plutôt si sa femme était pour, pouvaient-on encore reculer face à l'acceptation de réformes si radicales?

Seule une voix s'éleva devant la proposition Papale, mais quelle voix. Tonitruant et hors de lui, Pavel s'était levé, l'index dressé vers Neumann.

— Ce que vous proposez, là, Monsieur, c'est... c'est... c'est le Yalta de la conscience.

Au sortir du communisme, les Polonais faillirent passer sous l'emprise d'un état catholique. De la dictature des hommes en rouge à celle des hommes en noir. Ce que vous nous proposez là, c'est une anti-renaissance. Le dictât des hommes de Dieu. Neumann, Vous êtes l'Antéchrist.

Pavel quitta les lieux et se dirigea vers l'embarcadère. La vedette qui les avait amenés sur l'île refusa de le ramener sur la terre ferme sans les autres participants.

— Qu'à cela ne tienne. Je ne resterai pas une minute de plus sur cette île!

Face aux gardes du corps, Pavel se déshabilla. Sur son épaule gauche étaient encore visibles les traces des tortures qu'il avait subi dans les geôles du communisme. Nu comme un ver il passa devant les membres du protocole, atterrés, et plongea dans la mer du Nord. Il était si échauffé qu'un petit nuage de vapeur l'entoura alors qu'il nageait vers la côte.

Washington, le 18 décembre 1999

Il fallait à tout prit discréditer Hansen. La population demandait la vérité sur sa disparition. A la suite de l'échec de l'enquête menée par le FBI, le général Johnson avait été consulté. Une grande déclaration des Nations Unies était en préparation pour le 31 décembre 1999³⁰. La présidence s'y préparait et souhaitait présenter les conclusions de l'enquête sur la disparition du diplomate.

Le général Johnson avait convoqué son aide de camp dans son bureau.

— Mon vieux, je viens d'apprendre une terrible nouvelle.

— Laquelle mon général? demanda -t-il, inquiet.

— Sharff-Hansen a été retrouvé.

— Ah? Et il est mort?

— Oui. C'est tout à fait tragique, dit le Général.

— Et de quelle mort?

— Je n'en sais encore rien, vous êtes là pour m'aider à le définir.

— Comment?!

— Oui. Il me semblait que nous aurions pu repêcher le corps dans les sables mouvants à deux kilomètres du lieu où la voiture... il me semble que c'est plausible... qu'en pensez-vous?

L'aide de camp était quelque peu interloqué. Il avait crû qu'Hansen avait été effectivement retrouvé. La nouvelle de sa disparition l'avait attristé sur le coup. Et voilà qu'il allait lui-même définir, avec Johnson, la manière dont le diplomate était mort. Drôle de métier, les services secrets...

— Mais nous n'avons pas de cadavre

— Trouvez en un. Blond, 1 m 76.

— Mais où voulez-vous que je trouve un type comme ça? Et mort en plus.

— Mais je m'en fous mon vieux. Washington regorge de drogués et de clochards. Faites votre choix. Le corps devra être plongé quelques temps dans l'eau et placé à la chaleur pour accélérer la décomposition.

Tant de cynisme choqua l'homme, mais le militaire reprit le dessus sur l'homme. Au moment où il se dirigeait vers la porte, Johnson l'interpella de nouveau

— Ah, et puis organisez un accident pour sa voiture. Si nous voulons faire croire à une collision avec un autre véhicule, il faut que la voiture de Hansen soit endommagée. Et puis n'oubliez pas de rendre visite à son dentiste. Il ne faudrait pas que quelques vieilles radios foutent tout cela en l'air³¹.

³⁰ La fin du second millénaire n'est pas le 31 décembre 1999, mais à la Saint Sylvestre de l'an 2000. Lorsque le premier calendrier fut établi, les hommes commencèrent à compter par l'an 1. A cette époque, le zéro n'existait d'ailleurs pas encore!

³¹ Pour identifier un cadavre très abîmé, les médecins légistes compare très souvent la dentition du mort à celle de la personne recherchée, grâce à ses radiographies dentaires.

Johnson se remit à son bureau et téléphona à l'hôpital militaire de Boston. Ses doigts noueux, déformés par les rhumatismes, tapèrent rapidement le numéro. Au bout du fil, un des ses anciens camarades de la CIA.

— Dis-donc, j'ai un petit boulot pour toi. Il faudrait faire taire un type.

— A vos ordres, mon commandant. De qui s'agit-il?

— Simon Grabstein. Je vous communique le dossier.

— Et de quelle manière doit-il... se taire.

— Cela m'est égal, mais je souhaite qu'il se taise durant les trois prochains millions d'années.

**Boston,
le 24 décembre 1999.**

L'hôpital militaire était aux trois quarts vide, pour cause de fêtes. La plupart des malades avaient eu une permission. Seules quelques invalides devaient passer le réveillon dans leur lit. La direction de l'hôpital leur avait préparé une petite surprise : l'un des infirmiers déguisé en Saint Nicolas allait faire la ronde des dortoirs.

La porte vitrée de la salle claqua sous le pied de Saint-Nicolas. Celui-ci apparut un grand manteau descendant jusqu'à ses bottes. Une grande barbe blanche lui couvrait le visage. Le vieil homme lança à travers la salle un

— Ah Ah Ah, je suis le père Noël!

Les malades éclatèrent de rires.

— Dis donc pour un Père Noël tu ressembles drôlement à Saint-Nicolas.

— AH AH AH, je suis... je suis comme vous dites. Dit l'homme d'une voix faussement grave.

L'un des malades se pencha vers son voisin de lit et lui dit en riant

:

— Dis donc, ils n'ont pas choisi un type bien futé, et puis en plus il est un peu maigrelet.

Mais, l'apprenti Saint-Nicolas apportait des chocolats et des revues destinées à adoucir la solitude des soldats, et il fut pour cela bien accueilli.

La distribution dura une heure et demie, de dortoirs en dortoirs, devant les médecins, les infirmières et les membres du service de sécurité.

Saint-Nicolas était l'attraction de la soirée. Quelques femmes et enfants d'officier étaient venus rendre visite, qui à son mari, qui à son père. Tous profitaient de la distribution des cadeaux. Un petit garçon de cinq ans, très sérieux, demanda au saint homme s'il pouvait s'asseoir sur ses genoux. Il avait été très sage et, à l'approche de Noël, tenait à s'entretenir sérieusement avec le vieil homme, à propos de sa récompense.

Saint-Nicolas était bien embêté. Sous l'insistance de la mère, il consentit à s'asseoir sur le lit et à prendre le petit sur ses genoux.

— Dis donc Saint-Nicolas, c'est vrai que tu as recollé des petits garçons, découpés en rondelles dans le saloir de l'ogre, comme dans l'histoire?

— Mais c'est affreux, qui t'a raconté cette horreur?

— La maîtresse d'école.

— Et bien... euh... je pense tu sais, qu'il ne faut pas prendre les histoires des grandes personnes trop au sérieux, il faut n'y voir qu'un côté symbolique, comprends-tu...

— Votre remarque, lui dit la mère, me prête à penser que vous êtes le psychiatre de cet hôpital.

— Et la barbe elle est même pas vraie, dit le même en tirant dessus.

Saint-Nicolas rattrapa sa barbe de justesse et la remit en place prestement. Voyant la surprise de la mère face à tant de hâte, il lui dit:

— Cette année je suis de corvée, mais je ne tiens pas à ce que l'on me reconnaisse, pour que mes copains se foutent de moi! Non merci.

Puis, Saint-Nicolas reprit son chemin. Escorté par deux gardes et un médecin. Pas un service de l'hôpital n'échappa à ses exclamations et à la distribution des cadeaux.

Lorsque la tournée fut terminée, Saint Nicolas proposa d'aller souhaiter la Noël aux pauvres types chargé de garder l'entrée de l'hôpital. L'idée parut bonne et tout ce petit monde se dirigea vers le poste de garde.

— Bon Noël les gars!

Les gardes étaient enchantés, puis commencèrent à discuter. Un petit remontant, non réglementaire, fut sorti d'un placard et fit la tournée des lèvres. Quand ce fut le tour de Saint-Nicolas, celui-ci refusa.

— Mais vas-y c'est de la bonne. Et puis c'est Noël...

— Oui mais quand même, l'alcool c'est pas casher. Mon père ne serait pas content...

Sur ce, Saint-Nicolas retroussa subitement son grand manteau et courut dans la direction de la sortie

— Eh ben, mon vieux, qu'est ce qui te prend, mais arrête, arrête... je vais tirer... cria le garde dans la direction de saint Nicolas qui prenait la tangente.

Un premier coup de semonce se fit entendre, il fit effet puisque Saint-Nicolas doubla sa vitesse. Il s'engouffra dans une voiture en stationnement devant l'hôpital.

— Fonce, Oncle Salomon, Fonce.

Leur voiture fonçait à travers les rues de Boston. L'oncle de Simon fit plusieurs détours à travers la ville et prit la direction du Sud.

— Sors de l'autoroute et prends une voie parallèle, il ne faut pas qu'ils nous détectent.

— Enfin Simon, vas tu t'expliquer. D'abord, tu me donnes un rendez-vous mystérieux face à un hôpital militaire. Je m'exécute par esprit de famille, enfin bref ... et maintenant tu me fais faire un gymkhana à travers la ville, déguisé en père Noël. Tu es libre de tes choix, mais j'aurais souhaité quelques explications raisonnables. Souhaite tu t'songer sur la banquette arrière et me raconter ...

— Te raconter mon enfance ? Tu te crois dans ton cabinet de psy mon Oncle ? Fonce, je te raconterai plus tard, pour l'instant il faut échapper aux chiens de gardes des militaires.

— Simon, tu lis trop de romans. Il est bien présomptueux de ta part de penser que les militaires vont boucler toutes les routes du comté pour te reprendre.

— Oncle Salomon, tu ne sais pas de quoi tu parles. Je suis au courant d'un certain nombre de secrets qui pourraient bien rendre la position de l'armée très inconfortable.

— Et l'accident? Toute la presse en parle. N'étais tu pas avec ton patron ?

— Quel accident?

— Mais dans la voiture avec Sharff-Hansen.

— Il n'y a pas eu d'accident. La voiture était intacte.

— Intacte?! Mais ils ont montré des images, il y a trois jours. Le moteur était tout enfoncé. Ils pensent qu'Hansen aura erré dans les environs et se serait noyé dans les marais voisins, en cherchant du secours.

— La voiture était intacte. Je m'en souviens parfaitement malgré leurs drogues...

L'oncle Salomon était surpris par la tournure des événements. Lui qui aspirait d'habitude à une vie calme et rangée, laissant à ses patients le soin de briser sa monotonie, il se voyait maintenant embringué dans une histoire d'espionnage. Un doute l'assaillit. Et si Simon avait réellement subi un choc durant l'accident. Et s'il déraillait complètement, victime d'un complexe de persécution.

— Mais Simon, dis-moi. S'ils te bourraient de drogues, comment as-tu réussi à t'échapper?

— Grâce à mon hamster.

Si Simon avait réussi à s'échapper grâce à un hamster, c'était bien là la plus singulière explication qu'il ait jamais entendue de sa vie.

— Simon, tu es sûr que tu as toute ta tête? Comment as-tu pu échapper aux drogues grâce à ton hamster?

— Tous les soirs, je me suis mis du coton dans les joues. Et quand l'infirmière me donnait mes potions, elle avait l'impression que je les avalais. Mais en fait, je les gardais dans mes bajoues, comme faisait mon hamster avec sa nourriture. Le soir de Noël, ils me croyaient tous endormi. Je me suis glissé dans le poste de garde, et j'ai versé un somnifère dans le café du surveillant.

— Et le coup de Saint-Nicolas?

— Quand je suis retourné au poste de garde pour voir si mon assaisonnement spécial avait fait effet, le type était effectivement endormi, mais sa tenue n'était pas réglementaire. Il avait avec lui un grand sac chargé de chocolat entre autre. J'en ai déduit qu'il allait faire le père Noël, et je l'ai remplacé.

— C'est un habit de Saint-Nicolas...

— Oui, mais moi tu sais, les coutumes chrétiennes, c'est pas mon fort. Enfin, je me suis farci la tournée des dortoirs pendant deux heures.

— Et moi qui attendais dans la rue. J'espère que tu m'as gardé des chocolats au moins...

— Mon pauvre tonton, comme si j'avais la tête à cela! Déjà qu'avec ces bottes il est difficile de courir, tu ne crois pas que j'allais m'encombrer du sac.

Simon était bizarre, comme à son habitude. Ce bon vieux Simon. Pour passer inaperçu dans sa fuite, il s'était mis dans la situation la plus visible. Qui penserait qu'un évadé se fasse passer pour Saint-Nicolas, au vu et au su de tous? L'oncle Salomon sourit.

— Mais Hansen, il n'est peut-être pas mort?

— Si tu veux mon avis mon Oncle, Hansen n'est plus de ce monde.

La voiture s'enfonça dans la nuit, vers le sud.

**Le 31 décembre 1999,
New York.**

Les hommes de l'an mille craignaient la fin du monde lors du passage au second millénaire. Ils n'auraient pas été déçus de la fin de ce millénaire-ci. Le monde était sens dessus-dessous, sans dessus ni dessous.

L'économie mondiale était paralysée par le manque de main d'œuvre. Les hommes ne voulaient plus travailler mais s'adonner à des activités spirituelles qui les mettraient en contact avec la conscience biologique découverte par les hommes de Sharff-Hansen.

D'ailleurs sa personne était l'objet d'un culte sans précédent. Les hommes de la Terre l'avaient reconnu comme leur nouveau sauveur qui avait montré la voie. Pourtant celui-ci, s'il avait été encore de ce monde, les aurait bien mis en garde contre toutes les dérives déistes. Mais les hommes sont ainsi faits; ils ont besoin d'un symbole, d'un guide. Et sa disparition les avaient plongé dans un désarroi profond.

Tout autour de la planète, de grands écrans avaient été installés pour que tous puissent assister à la retransmission de la plus grande réunion planétaire qui soit. Des annonces préliminaires avaient été faites, prévoyant une solution mondiale à la crise. Les grands de ce monde s'y étaient attelés, et allaient dévoiler leurs ambitions cette nuit-là.

Dans tous les villages, dans les villes du monde entier, les gens s'étaient réunis autour de leurs écrans. L'allocution serait bien entendue retransmise à la télévision, mais la plupart des gens souhaitaient en prendre connaissance en groupe. Les attentats avaient cessé et un calme relatif s'était répandu sur les cinq continents, pour la première fois depuis trois mois. L'accès à la tour Eiffel était à nouveau autorisé. Un grand écran pendait entre ses piliers. Les parisiens utilisaient le Trocadéro comme gradins.

L'ambiance était tendue, et quand le signe de l'ONU apparut sur les écrans du Monde, le silence se fit et les réverbères furent éteints.

Une traduction simultanée s'inscrivait en bas de l'écran, grâce aux tout nouveaux appareils inventés par une firme japonaise. Cette invention, pourtant capitale, était passée inaperçue, perdue dans le tumulte planétaire de l'époque.

Enfin, le siège central de l'ONU apparut sur l'écran. Puis ce furent des images de la grande salle intérieure. Tous les représentants étaient rassemblés et attendaient, eux aussi, la grande déclaration. Un siège pourtant était vide, celui du Président Pavel. Il savait et préférait rester seul chez lui, face à télévision, un verre de bière à la main.

Le premier à prendre la parole fut le président des Etats-Unis. De sa démarche lourde, il monta les marches du podium, puis se tourna vers les caméras.

— Depuis, un an, notre planète est le siège d'un profond malaise. Les dérèglements dont nous souffrons ne sont pas économiques, mais spirituels. De grands scientifiques

ont pour la première fois ouvert une voie vers la transcendance que les humains ressentent inconsciemment et recherchent depuis que l'homme est homme. Vous, nous, avons tous fondé dans le promoteur de cette recherche l'espoir d'un avenir meilleur. Malheureusement, je dois vous faire part de la mort de cet homme, qui bien que solide et hors du commun, n'a pas pu supporter la vérité qu'il avait entrevue. Tout indique qu'il ait précipité sa voiture sciemment contre un autre véhicule, dans la banlieue de Boston. Comme vous le savez déjà, son corps vient d'être retrouvé, au milieu des marais entourant le lieu de l'accident.

Les caméras montrèrent alors les opérations de repêchages et firent un gros plan sur la figure du cadavre. Des cris de peines se firent entendre sur toute la planète. Ainsi, l'homme du renouveau était mort. Peut-être était-ce sa volonté, le seul moyen qu'il avait trouvé de rejoindre l'âme biologique.

— Mais, reprit le Président, ne nous laissons pas abattre par cette terrible nouvelle. Depuis quelques mois, vous le savez, se tient à Rome un Concile œcuménique d'une importance capitale. C'est ainsi que je vais maintenant donner la parole au Saint-Père, mandaté par toutes les églises du monde pour vous transmettre leur message, pour vous révéler la voie que nous avons choisi pour établir un nouvel ordre mondial.

Neuermann, dans sa grande chasuble blanche, se dirigea vers le micro d'un pas serein. Son visage était illuminé par un sourire apaisant. Sans notes aucunes, il se plaça devant le public, sans se cacher derrière le pupitre.

— Mes frères, je parle aujourd'hui en tant que représentant de toutes les églises du monde. Pour la première fois, il existe un consensus spirituel. Nous nous sommes élevés au-dessus des pratiques et coutumes de chacun, et avons reconnu que notre appréciation du divin était semblable. Nous prêchons tous la transcendance de Dieu, qui se révèle à travers la fraternité humaine.

Des hommes de valeurs, ne partageant pas notre pratique de la transcendance, mais des hommes rationnels ont fait une découverte transcendante. Jamais, le doigt de Dieu et de l'homme n'ont été aussi près de se toucher, pour reprendre le symbole de la merveilleuse peinture de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine de Rome.

Je pleure, comme vous tous aujourd'hui la disparition de Sharff-Hansen. Mais sa découverte l'aura tué. Ne faut-il pas voir dans sa disparition un signe divin? Il a entrevu une réalité que son esprit, trop humain, n'aura pu assimiler.

Ce que nous vous proposons aujourd'hui, c'est de nous préparer à la fin du prochain millénaire, de nous préparer à recevoir cette Annonciation divine. Pour cela, les hommes vont devoir retrouver le chemin des églises, des temples, des synagogues et des mosquées. Tous, sans exception. Pour nous préparer, pour préparer les générations à venir à la Grande Vérité. Car ce processus sera long.

Je sais, qu'il existent parmi vous, nombre d'hommes et de femmes qui ont délaissé le sein de la religion, sans doute déçu par la vétusté des pratiques religieuses. Mais celles-ci contiennent un mystère, et c'est ce mystère qu'il nous faut revivre tous ensemble, sans exceptions. Je vous fais confiance pour ressentir dans mes paroles la raison qui les anime.

Dieu, dans sa volonté de créer la Terre et les hommes nous à cloîtré sur cette planète. Les lois de la physique ne nous permettront pas de nous en échapper. Nous devons, ici-bas accéder à une pensée nouvelle qui nous ouvrira la porte des étoiles en

empruntant les chemins spirituels. C'est ce que Hansen, s'il était encore de ce monde, nous dirait aujourd'hui.

Une certaine agitation se fit entendre dans les couloirs de l'assemblée. Un homme en uniforme descendit les marches en courant et se précipita vers le président de séance. Il lui glissa quelques mots dans l'oreille. Celui-ci fut visiblement atterré de la nouvelle et gravit les marches du podium pour rejoindre Neuermann

— Votre Sainteté, il y a quelque chose au-dessus du gazon, devant le bâtiment.

— Mais quoi, grand diable?

— Je pense que nous devrions tous aller voir. Je n'en crois pas mes propres oreilles.

Neuermann emprunta le corridor, suivi par quelques membres de l'assistance ainsi que par la caméra mobile. Il se précipita à l'extérieur alarmé par les cris de la foule qui s'était rassemblée devant les grilles de l'ONU.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux le fit frémir. Le ciel de New York était illuminé de mille lumières qui virevoltaient en zigzag. Certaines d'entre elles passèrent très près du bâtiment, en l'éclairant d'un faisceau de lumière bleue. Neuermann posa sa main en visière sur son front. Un objet plus imposant s'approchait, en clignotant, entouré par ces lucioles en folie. Il avait la forme de deux assiettes accolées et était entouré d'un halo de lumière rouge sombre. La foule retint son souffle et les cris cessèrent. La machine, qui semblait faire une vingtaine de mètres de diamètre, s'immobilisa à la verticale d'une pelouse, proche du bâtiment des Nations Unies. Celle-ci se retrouva vidée en un temps record. La machine amorça alors un lent mouvement de descente, comme si son approche était précautionneuse.

Des trappes s'ouvrirent à sa partie inférieure et des pieds télescopiques en sortirent, comme des antennes d'escargots.

Elle prit finalement contact avec le sol. L'auréole de lumière qui l'entourait pâlit de plus en plus, jusqu'à disparaître totalement.

L'objet semblait n'avoir aucun relief. Les lumières des bâtiments voisins et des réverbères se reflétaient sur sa paroi, qui semblait métallique. Une porte coulisça à sa partie inférieure et une trappe de descente apparut. Par l'ouverture, on distinguait de la lumière.

Le moment était fantastique. La police avait formé un cordon de sécurité autour de l'objet, tentant de contenir tant bien que mal la foule qui convergeait vers le lieu de l'atterrissage.

Une paire de jambes apparut, en contre-jour, par l'orifice. Neuermann était en tête des délégués qui, ayant quitté la salle de conférence, l'avaient tous suivi. Impressionnés, ils n'osèrent pas s'approcher à moins de cinquante mètres de l'engin.

Tous les objectifs des caméras portables étaient braqués vers cette porte qui s'était ouverte. Un homme en sortit, qui se retourna aussitôt en adressant un salut à ceux qui l'avaient amené jusque-là.

La machine fut de nouveau entourée d'un halo de lumière rougeâtre. Elle quitta le sol et s'éleva, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Les lucioles colorées se rassemblèrent et semblèrent se fondre en elle. Soudain, elle accéléra de manière foudroyante et alla se perdre parmi les étoiles du ciel.

L'homme se retourna. Neuermann poussa un cri :

— Sharff-Hansen!

Car, le mystérieux voyageur était le diplomate danois.

Quelques instants plus tard, dans un des bureaux du Pentagone, une détonation retentit. Johnson venait de se tirer une balle dans la tête avec son pistolet de service. Devant lui un petit sac de toile était ouvert. Sur le sac se trouvait une petite poutre de métal argenté. La lampe du bureau éclairait la pièce d'alliage de titane qui avait été récupérée lors de l'incident de Roswell. Sur la tranche, des signes non-humains étaient inscrits. Johnson mourut de ne jamais avoir eu le courage de s'avouer le terrible secret dont il était le dépositaire.

Le diplomate avait une barbe de quelques jours. Son visage était illuminé par ses yeux bleus. Son regard balaya lentement la foule.

Neuermann quant à lui, était aussi pâle que sa chasuble. Il approcha et dit doucement.

— Hansen, vous allez bien?

— Oui, mais je prendrais bien une bière, J'ai soif.

Surpris par la réponse, Neuermann ordonna qu'on lui apporte une bière. Mais somme toute, cette réponse était logique. Passer plusieurs jours à bord d'un vaisseau interplanétaire, cela devait donner soif.

De sa salle à manger, le Président Pavel, assit devant sa télévision, lui tendit sa propre bière, dans un grand rire.

La foule se rapprocha de Hansen. Tous voulaient le toucher le voir, lui parler. Le service d'ordre eu bien du mal à les retenir. Dans la bousculade, Neuermann prit un bain de foule involontaire. Des épaules le poussèrent pour se frayer un chemin vers Hansen. Il fut emporté par le mouvement. Puis une bourrasque, plus forte que les autres, enveloppa le Saint-Homme et lui vola sa calotte blanche. Celle-ci virevolta quelques minutes, puis alla s'échouer sur un contrebas de béton, tout près des rives de l'Hudson. Neuermann resta tête nue, perdu dans la foule qui ne l'écoutait plus. Il regarda Hansen envieux et il savait qu'il n'écrirait pas l'Histoire.

Puis, un cri surgit de la foule.

— Christian!

Carla s'était frayée un chemin jusqu'aux rangées de gardes, à la porte du Bâtiment.

Hansen se dirigea vers eux et fit signe qu'on les laissât passer. Il riait maintenant à pleines dents. Carla courut vers lui et ils s'embrassèrent.

— Dites-vous deux, cela suffit.

Simon les avait rejoints, accompagné par son Oncle Salomon. Carla passa des bras de Hansen dans ceux de Simon. Ils s'embrassèrent longuement oubliant l'agitation générale. Carla avait les yeux embués. Pour la première fois, elle ressentait pour un homme un amour profond et sincère. Puis, Carla se recula et regarda Simon dans ses petits yeux noirs:

- Simon ...
- Oui ?
- Je suis enceinte.
- Je sais, répondit-il, je l'ai ressenti depuis quelques jours.

Hansen les interrompit, et mis sa main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une enveloppe.

— Tiens, Carla, j'ai une lettre pour toi. La dernière, ou peut-être la première d'une longue série. Tu n'auras pas démerité de ses expéditeurs qui t'envoient leur salut fraternel.

Puis Hansen, suivi de Carla et de Simon, pénétrèrent dans la grande assemblée. Les délégués se levèrent, stupéfaits par la présence de cet homme et des secrets qu'il avait à révéler.

Seul, le diplomate descendit les marches sans solennité. Le silence pesait, strié du bruit des appareils photos et par les cris de la foule qui grondait sur le parvis du bâtiment. Hansen gravit les marches du podium et plaça ses mains de chaque côté du pupitre. Il balaya alors de son regard les milliers de regards qui attendaient la vérité. Sous le poids de la charge qui l'attendait, il baissa les yeux, ne sachant par où commencer. Il resta ainsi une bonne minute. Enfin, Hansen, devant la race humaine rassemblée face à lui, il releva la tête et dit enfin:

- Mes amis, je vais tout vous raconter.